Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES OEUVRES DE Mr DE LA GRANGE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Augustins, à la descente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitäts
BIBLIOTHEK
Osnabrück

PQ
1814
.L4
1699

A
MADAME LA PRINCESSE
DE CONTY.
ODE.

PRinceſſe en qui le Ciel par un heureux partage,
Du corps & de l'eſprit aſſembla les beautez ?
Voulant viſiblement nous tracer une image ;
Des inviſibles Deïtez,
Je n'oſe me flatter de l'illuſtre avantage
De chanter dignement vos nobles qualitez.
Quel mortel aſſez temeraire
Peut entreprendre de le faire,
Si comme Phaëton il ne veut ſuccomber ;
En oſant s'élever au deſſus de la nuë ;
Un ſeul rayon de vôtre veuë
Seroit le trait fatal qui le feroit tomber.

Deux fameuſes beautez que la Grece a vantées,
Par mon foible pinceau, dés mes plus jeunes ans ;
Ont de nos jours encor été repreſentées,
Avec quelques traits éclattans,
De cette antiquité qui les avoit chantées,
Et garanty leurs noms des outrages du temps.
Mais ce qui pour Iphigenie
A pû faire agir mon genie,

*

Celle qui dans les bois renfermoit ſes attraits,
Lorſqu'elle pourſuivoit les monſtres d'Erimante,
Ne fut jamais aſſez charmante,
Pour pouvoir l'égaler au moindre de vos traits.

Cependant quand je voy qu'avec des yeux propices,
Qui ſembloient exciter ces boüillantes chaleurs,
Vous avez de ma Muſe accepté les * premices;
Qu'Oreſte a beny ſes malheurs
Quand ſes juſtes remords luy ſervant de ſupplices,
De vos yeux attendris ont fait couler des pleurs.
Quand je voy qu'aprés cet Ouvrage,
Avec un égal avantage,
Meleagre par vous a vû fixer ſon ſort:
Non plus contre une mere injuſte, & furieuſe,
Mais contre l'envie odieuſe,
Qui vouloit luy donner une ſeconde mort.

Alors remply de zele & de reconnoiſſance,
Pour aller juſqu'à vous j'éleve encor ma voix.
Ces yeux de qui l'amour emprunte ſa puiſſance,
Quand il veut nous donner des loix,
Cet eſprit, ces bontez, cette magnificence
M'ont pour ce grand projet animé mille fois.
Mais non, tout ce que je puis faire
C'eſt d'admirer, & de me taire.
Ces vertus dont l'éclat ſurprendra l'avenir
Me font crier d'abord, entrant dans la carriere,
O Ciel! quelle vaſte matiere!
Par où la commencer, & par où la finir.

* *Adherbal.*

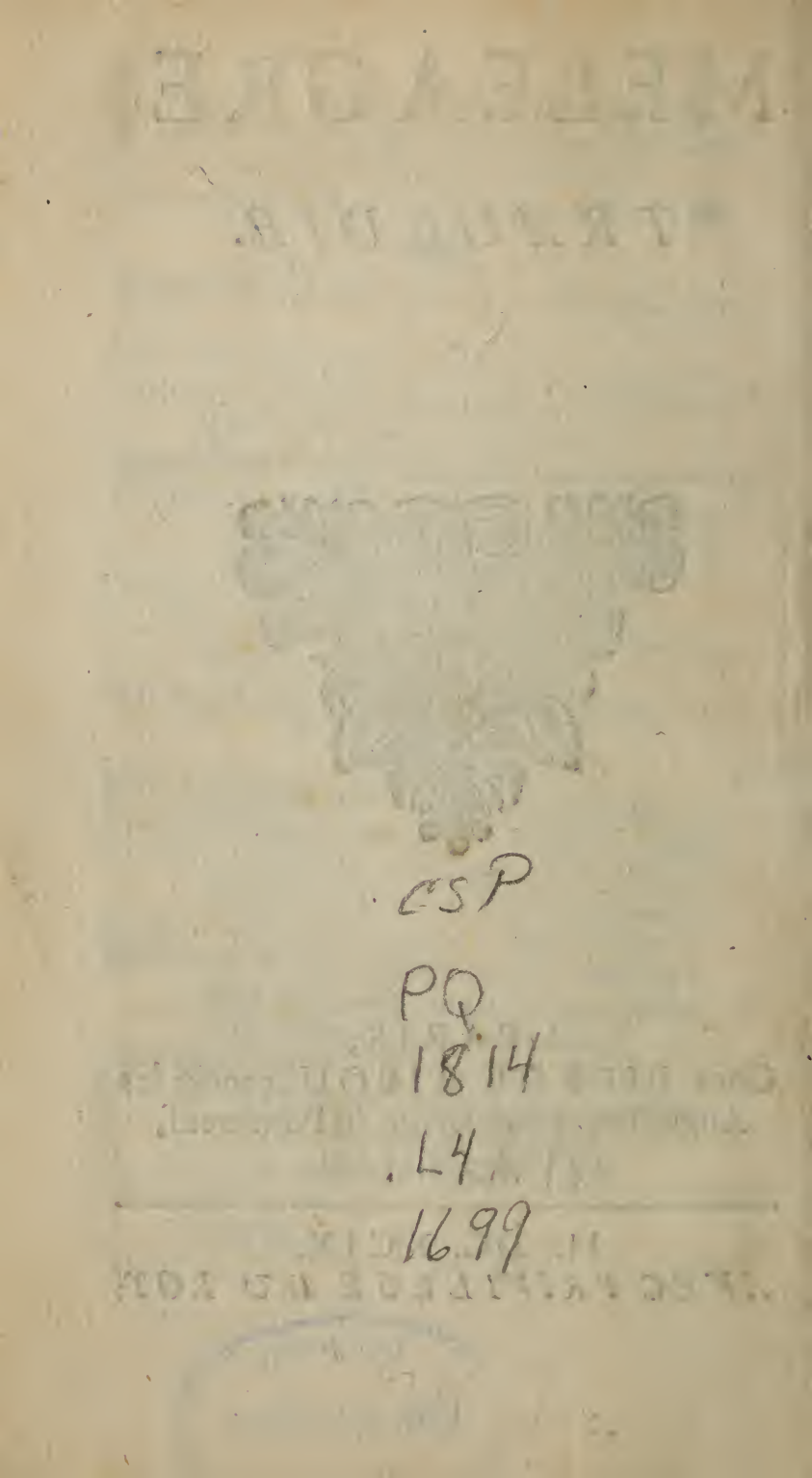
MELEAGRE,

TRAGEDIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA


CSP
PQ
1814
.L4
1699

PREFACE.

IL s'éleva d'abord une ſi grande quantité de Critiques contre cette Piece, qu'il faut qu'elle ne ſoit pas ſans merite, puiſqu'elle a pû leur reſiſter. Je ne doute point que je n'en doive la réuſſite au beau ſexe qui en a été veritablement touché, & qui eſt toujours venu en foule à chaque repreſentation. J'ay eu la gloire d'y voir pleurer une illuſtre Princeſſe, dont l'approbation vaut mieux que toutes les loüanges du monde. La pluſpart de nos jeunes gens veulent faire les beaux eſprits

avec un ſçavoir tres-mediocre. Ils ne viennent à la Comedie qu'avec un eſprit de critique ; & quand ils ont une fois décidé, ils croyent que la Cour & la Ville doivent ſuivre leur jugement. Il y en a quelques-uns dont l'eſprit devance les années, & qui loin de faire les mauvais cenſeurs donnent des avis que je ſuivray toujours preferablement aux miens. Il eſt vray que le nombre de ces derniers eſt ſi petit, qu'à peine en trouve-t-on trois ou quatre ; entre leſquels j'en dois diſtinguer un, dont l'eſtime & l'amitié font que je ne m'inquiete pas beaucoup des mauvaiſes critiques des autres, qui ſeront aiſées à détruire par ceux qui liront cet Ouvrage.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le douziéme Fevvier 1699. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE FEVRE. Il est permis à PIERRE RIBOU Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *le Recueil des Tragedies du Sieur de la Grange*, pendant le temps de huit années, à compter du jour que chaque Tragedie sera achevée d'imprimer pour la premiere fois; Pendant lequel temps faisons tres-expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter d'autre Edition que de celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payables sans deport par chacun des contrevenacs, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris le 26. Fevrier 1699.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 27. Fevrier 1699.

ACTEURS.

ALTHE'E,	Reine de Calydon.
MELEAGRE,	Fils d'Althée.
ATHALANTE,	Reine d'Arcadie.
PLEXIPPE,	Frere d'Althée.
DEJANIRE,	Fille de Toxée, Niéce de Plexippe, & d'Althée, & depuis femme d'Hercule.
DIONE,	Confidente d'Althée, & Gouvernante de Dejanire.
ELISE,	Nymphe de la suite d'Athalante.
THELAME,	Domestique de la Reine.

La Scene est à Calydon, dans le Palais d'Althée.

MELEAGRE.

MELEAGRE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE, DIONE.

DIONE.

QUoy! lorſque nous touchons à l'illuſtre journée,
Qui va de Calydon regler la deſtinée,
Et rendre pour jamais à nos peuples contens,
Un repos que le monſtre a troublé ſi long-temps;
Ce ſpectacle nouveau n'a rien qui vous attire,
Et l'on n'y verra point la ſeule Dejanire.

DEJANIRE.

La Reine juſques-là n'a point porté ſes pas:
J'ay beaucoup de raiſons pour ne la quitter pas:
La frayeur qui m'agite eſt égale à la ſienne:
Elle eſt au Temple: il faut attendre qu'elle vienne.

DIONE.

Ainſi lors qu'à nos vœux tout ſemble conſpirer,
Madame, voſtre cœur ne ſe peut raſſurer.
Ne vous ſouvient-il plus que la fiere Athalante,
Abandonnant pour nous le ſejour d'Erimante,
Entre tant de Heros, charmez de ſa valeur,
A promis ſa Couronne & ſa main au vainqueur?
Et que pour l'acquerir toute la Grece en armes,
Se prépare à finir vos mortelles allarmes?
Le Ciel même, le Ciel irrité contre nous,
Se laſſe aprés un temps de marquer ſon courroux,
Et veut que nos efforts deſarmant ſa juſtice,
Le forcent quelquefois à nous être propice.

DEJANIRE.

Ah Dione! les Dieux, quand ils ſont outragez,
Ne s'appaiſent jamais qu'aprés s'être vangez:
On irrite aiſément leurs ſuprêmes puiſſances:
Il faut des flots de ſang pour laver nos offenſes.
Rappelleray-je icy ce jour, où leur courroux,
Avec tant de rigueur éclatta contre nous?
Meleagre échappé d'un peril effroyable,
Revenoit triomphant d'un peuple formidable.
Sa mere, ſœur du Prince à qui je dois le jour,
Pour nous unir tous deux attendoit ſon retour;
Et pour ſuivre du Roy la volonté ſuprême.
Devoit quitter pour nous l'éclat du Diadême.
Car, tu n'ignores pas qu'à ſon dernier moment
Il voulut de la Reine éxiger un ſerment:
Pour remettre à leur fils le Trône de ſon pere,
Quãd l'âge à nôtre hymen ne ſeroit plus contraire.

J'ignore quel forfait, ou plûtôt quel malheur,
De Diane sur nous attira la fureur.
Les uns l'ont imputée au mépris de la Reine;
Mais je me crus deslors le sujet de sa haine;
Et que par trop d'orgueil mon cœur fut entraîné
Quand je vis le bonheur qui m'estoit destiné.
Quoy qu'il en soit, trompant cette heureuse esperance,
Le monstre en même temps fit sentir sa vengeance.
Combien, depuis un an qu'il desole ces bords,
Les a-t-on vû semez de carnage & de morts?
En vain pour le combattre on va tout entreprendre,
La Déesse irritée a soin de le deffendre.
Je connois Meleagre, & je sçay que son bras,
Pour sauver son païs ne s'épargnera pas.
Toujours infatigable, & toujours magnanime,
Plus le peril est grand, plus la gloire l'anime;
Et peut-être du monstre éprouvant les fureurs....

DIONE.

Hé pourquoy vous former ces indignes terreurs?
Songez plûtôt, songez combien tous nos Oracles,
A ce Prince en naissant promirent de miracles.
Comment, si jeune encore, par sa seule valeur,
Des Tyrans de la Crette il dompta la fureur.
Alors, vous le sçavez, j'excusois vos allarmes,
Il n'avoit point encor de renom dans les armes,
Cependant on le vit au sortir de nos bois,
Combattre, & triompher, pour la premiere fois:
Peut-estre que du Monstre, ainsi que de la Crette,
Le destin à son bras reserve la défaite:
Qu'aprés cette victoire on verra renoüer
Un hymen, que le Ciel ne peut desavoüer:
Et qu'il n'a rassemblé l'élite de la Grece,
Que pour en augmenter la pompe & l'allegresse.

DEJANIRE.

Non, non, de mes parens j'ay trop à redouter,
Ils ſont trop attachez à me perſecuter ;
Mais j'eſpere qu'un jour.....

DIONE.

Contraignez-vous de grace,
On vient vous informer de tout ce qui ſe paſſe.

SCENE II.

DEJANIRE, THELAME, DIONE.

DEJANIRE.

THelame, où courez-vous ? nos Grecs ſont-ils vainqueurs :
Ont-ils du Monſtre enfin ſurmonté les fureurs ?

THELAME.

Chacun également aſpire à cette gloire,
Madame ; & chaque bras ſe promet la victoire.
Tout s'empreſſe, tout part ; du cor & de la voix,
On entend retentir les plaines, & les bois.
La Grece, de Heros ſemble s'eſtre épuiſée.
On voit Pirithoüs venir avec Theſée.
Les enfans d'Orithie, & Lyncée, & Neſtor,
Et l'illuſtre Plexippe, & Pollux, & Caſtor.
Meleagre ſur tout, nôtre unique eſperance,
Qui ſort d'une victoire au ſortir de l'enfance,
Etonne tous les cœurs par ſa noble fierté,
Voyant tant de jeuneſſe, & tant de majeſté.
Mais parmy ces Heros, l'élite de la Grece,
Paroît, comme en triomphe, une illuſtre Princeſſe ;

On luy voit de Diane & le port, & les traits,
Telle qu'on la dépeint courant par les forests.
Ses cheveux par les vents flottans à l'avanture,
Son habit relevé d'une simple parure,
Empruntent tant d'éclat de sa seule beauté,
Qu'elle semble à nos yeux une Divinité.
Flatté par ses sermens, chacun court à la gloire;
Chacun pour l'acquerir aspire à la victoire.
Plexippe dont le zele agit également,
N'a ny moins de valeur, ny moins d'empressement.
Il m'envoye à la Reine, & je viens vous apprendre,
Qu'auprés de vous, Madame, il va bien-tôt se rendre :
Qu'un secret important l'oblige à vous parler.

DEJANIRE.

Plexippe ! & quel secret me peut-il reveler ?

THELAME

Je l'ignore, & je cours où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

DEJANIRE, DIONE.

DEJANIRE.

JE ne le cele point, la surprise est nouvelle.
Tu sçais malgré le sang qui nous unit tous deux,
Que de mes ennemis c'est le plus dangereux ;
Aprés avoir vingt ans gouverné cet Empire,
Jamais à ma grandeur il n'a voulu souscrire,

Et tu l'as vû constant à ne rien épargner,
Pour troubler un hymen qui me faisoit regner,

DIONE.

Mais n'est-ce point, Madame, un soupçon qui l'offense,
Il a pris tant de soins d'élever vôtre enfance:
C'est par luy que la Reine a conçû le dessein
D'obliger Meleagre à vous donner la main.
De ce Prince, d'ailleurs, vantant la renommée,
Luy vit-il à regret commander une Armée,
Et lorsqu'à la victoire il brûloit de courir,
Luy ferma-t-il le champ qu'il venoit de s'ouvrir.

DEJANIRE.

Ce fut bien malgré luy que tout couvert de gloire.
Ce jeune Conquerant remporta la victoire,
L'exposer à son âge en un danger si grand,
C'estoit pour s'en défaire un pretexte apparent.
C'estoit un beau projet pour gagner un Empire,
Et nos peuples depuis n'ont pas manqué de dire.
Que si quelque malheur eût terminé son sort,
Il se fust aisément consolé de sa mort.

DIONE.

Du moins si vous craignez les effets de sa haine,
Que n'esperez-vous pas des bontez de la Reine,
Madame, autant que luy vous possedez son cœur.
Et vous seule à la Cour balancez sa faveur.

DEJANIRE.

Je ne m'ébloüis point d'une vaine tendresse,
Un Trône sur un cœur peut bien plus qu'une Niéce.
De son frere inhumain elle prend les avis;
Les miens auprés des leurs ne sont gueres suivis.
Par un commun accord, du rang qu'on me refuse,
Elle accuse son frere, & son frere l'accuse.

Et mon cœur ignorant l'autheur de ſon ennuy,
Se défie à la fois de la Reine, & de luy.
Du tort qu'elle me fait, par un ſupplice étrange,
Il ſemble que le Ciel la punit, & me vange.
Tu vois depuis quel temps ſon funeſte courroux
Prend ſoin de luy porter les plus ſenſibles coups.
Songe combien de fois ſa raiſon égarée,
A fait place aux fureurs dont elle eſt déchirée;
Rappelle-toy l'horreur de ces affreux momens,
Où pouſſant juſqu'au Ciel de longs gemiſſemens,
Elle croit voir Diane armer ſa main ſevere,
Pour lancer ſur ſon fils la foudre de ſon pere:
Que l'Enfer pour le perdre à ſa haine ſe joint:
Elle le voit, le cherche, & ne le connoît point.
Et dans nos bras enfin tremblante, évanouïe,
Elle reſte long-temps ſans chaleur & ſans vie.
Cependant par un ſort que je ne conçoy pas,
Pour elle en cet état le Trône a des appas.
Du pouvoir ſouverain inceſſamment jalouſe,
Elle veut à ſon fils me donner pour épouſe;
Contant que ſa jeuneſſe, & ma facilité
Luy laiſſeront toujours toute l'authorité.
En vain de ma foibleſſe elle eſt perſuadée;
Je ne m'oppoſe point à cette vaine idée,
Je la confirme même autant que je le puis:
Mais un jour ſur le Trône on verra qui je ſuis:
On verra ſi mon cœur ſatisfait d'un vain titre,
Veut que de ſon pouvoir une autre ſoit l'arbitre,
Et ſi laiſſant regner mes ennemis jaloux....

DIONE.

Contraignez-vous encor; la Reine vient à vous.

SCENE IV.

ALTHE'E, DEJANIRE, DIONE.

ALTHE'E.

AH Princeſſe! les Dieux ſont ſourds à nos prieres,
De l'Olympe à nos cris ils ferment les barrieres ;
Mille ſignes affreux, par de triſtes effets,
Nous marquent un courroux à ne finir jamais :
Et moy qui dans les maux dont je ſuis pourſuivie,
Vois preſque à chaque inſtant le dernier de ma vie:
Si prés du nœud ſacré qui vous doit aſſembler,
Pour l'intereſt d'un fils j'ay voulu vous parler :
J'ay beſoin d'une main où je prenne aſſurance,
Pour remettre un depoſt d'une extrême importance ;
Je cherche un cœur fidelle à qui me déclarer,
Et ce n'eſt que de vous que je puis m'aſſurer.

DEJANIRE.

Madame, vous ſçavez ſi mon zele eſt ſincere,
Son ſecours à vos maux ſeroit-il neceſſaire,
Vous connoiſſez mon cœur pour le Prince & pour vous.
Et vous ne doutez pas....

ALTHE'E.

Dione, laiſſez-nous.

Dione ſe retire, & Althée continuë.

Je vous connois, Princeſſe, & ſur cette aſſurance,
Je me ſuis reſoluë à rompre le ſilence :

Mais pour vous expliquer, connoiſſant vôtre foy,
Un ſecret qui n'eſt ſçû que des Dieux, & de moy,
Il faut de nos malheurs reprendre l'origine,
Du jour où j'attiray la vangeance divine.
Mon hymen commença ma gloire, & mon malheur;
L'Etat aprés dix ans n'eût point de ſucceſſeur,
Et le peuple indigné prenoit pour un outrage,
Que le Ciel n'honnorât ma couche d'aucun gage.
Je crus que de Diane implorant le pouvoir,
Sa clemence auſſi-tôt rempliroit mon eſpoir,
Par un zele fatal je crus tout legitime;
Chaque ennemy captif luy ſervoit de victime:
Peut-eſtre j'en fis trop, ou n'en fis pas aſſez;
Mais voyant que mes vœux n'eſtoient point exaucez,
Je n'eſperay plus rien de la bonté celeſte;
Je détruiſis ſon culte, & le rendis funeſte;
J'eus recours à cet art dont les enchantemens
Soumettent la nature à ſes commandemens:
Enfin ſoit que l'Enfer obéït à ces charmes,
Soit qu'un Dieu plus humain fut touché de mes larmes,
Ce fut dans le moment que par un doux repos
Le ſommeil des mortels ſuſpendoit les travaux,
Et que l'obſcure nuit nous couvrant de ſes ombres,
Déployoit dans les airs ſes voiles les plus ſombres,
Qu'à l'éclat d'un flambeau qui vint frapper mes yeux,
Je crus voir, & je vis (quel ſpectacle odieux!)
Je vis de l'Acheron les filles inflexibles,
Les Parques aux mortels ſi fieres, ſi terribles,
S'approcher de mon lit, & pour comble d'horreur,
Par ces mots effroyans augmenter ma terreur.

Reine, malgré Diane, & toute sa puissance,
Nous te venons d'un fils annoncer la naissance,
Esteint, & saisis-toy de ce flambeau fatal,
Ses jours sont attachez à ce don infernal,
Il te donne sur eux un empire suprême.
Jamais le feu sans toy ne le peut consumer,
Jamais autre que toy ne le peut allumer :
Mais tremble, & quelque jour garde-toy de toy-même.

DEJANIRE.

Ah ! que me dites-vous ?

ALTHE'E.

Cet espoir, sur mon cœur
Fit d'abord plus d'effet que ne fit la terreur.
Leur fuite du flambeau me rendit la maîtresse,
Et je sentis bien-tôt l'effet de leur promesse.
Meleagre nâquit : mais depuis ce moment,
Je me sens agiter d'un autre mouvement.

DEJANIRE.

Ah ! si pour vôtre fils vous n'avez rien à craindre,
Est-il quelque malheur dont vous puissiez vous plaindre ?
Son sort est en vos mains.

ALTHE'E.

Je l'ay crû comme vous ;
Mais depuis que le Ciel nous marque son courroux,
Dés qu'un leger sommeil me ferme la paupiere,
Je croy voir Meleagre à son heure derniere.
Je croy voir les Enfers détruisant leur secours,
Allumer dans mes mains le flambeau de ses jours,
Et pour mettre le comble à leur rage cruelle,
Nous entraîner tous deux dans la nuit éternelle.
Le jour même, ce trouble occupe mes esprits,
Je me sens effrayée à l'aspect de mon fils ;
La crainte de sa mort qui de mon cœur s'empare,
Me jette en des transports où ma raison s'égare.

Diane, je le voy : ce ſont là de tes coups ;
Mais je ſçay les moyens de braver ton courroux,
Et malgré tes fureurs, Deeſſe impitoyable,
Tu ne joüiras pas du tourment qui m'accable.
Je veux me délivrer du trouble où je me voy,
Et ſçachant que mon fils vous eſt cher comme à moy,
Vous ceder un tréſor dont malgré ma tendreſſe,
Je puis dans mes fureurs n'eſtre pas la maiſtreſſe ;
Si j'en veux à ſes jours vous ſerez ſon appuy ;
Et ſi malgré l'amour dont vous brûlez pour luy,
Quelque ſoupçon jaloux, quelque ſecrette envie
Vous forçoit quelque jour d'attenter ſur ſa vie,
Ce flambeau qui ſans moy ne ſe peut allumer,
L'arrache aux noirs projets que vous pouriez former.
Qu'une égale chaleur pour luy nous intereſſe.
Montrons qui de nous deux a le plus de tendreſſe.
Je craindray pour un fils, & vous pour un époux.
Vous veillerez ſur moy. je veilleray ſur vous :
Et nous détournerons ſa funeſte avanture,
Quand il aura pour luy l'amour, & la nature.

DEJANIRE.

O Ciel !

ALTHE'E.

De ce depoſt venez vous aſſurer.
Soudain pour nôtre hymen je vay tout préparer ;
En vain Plexippe encore y voudra mettre obſtacle,
Il ſera malgré luy, témoin de ce ſpectacle,
Son trop d'ambition commence à me géner,
Et moy-meſme à ſes yeux je veux vous couronner :
Mais le voicy qui vient, ſçachons ce qui l'ameine.

SCENE V.

ALTHE'E, PLEXIPPE, DEJANIRE.

ALTHE'E.

HE' bien, Prince, le Ciel a-t-il calmé sa haine?
Dites-nous si le Monstre est enfin terrassé;
Sur tout que fait mon fils? où l'avez-vous laissé?

PLEXIPPE.

Madame, dissipez d'inutiles allarmes.
Le Monstre a succombé sous l'effort de ses armes.

ALTHE'E.

Quoy! le Monstre est donc mort! & mons fils est vainqueur!
Daignes nous faire part d'un si rare bonheur.
Ah! Princesse! ô mon fils! que ta gloire m'est chere!
O! peuples trop heureux: ô! trop heureuse mere.

PLEXIPPE.

A peine du Soleil on voyoit le retour,
Que frappant de cent cris les échos d'alentour,
Qui du Monstre à nos bras promettoient la défaite,
Nous l'avons fait sortir de sa sombre retraite.
Il rompt, il perce, il tuë, il court de toutes parts,
Il s'élance au travers des piques & des dars.
Déja de flots de sang la pleine est inondée;
Il immole Sostrate, & renverse Tydée.
L'implacable Diane augmentant sa fureur,
Luy fait porter par tout le carnage & l'horreur.

C'est

C'eſt en vain que mon bras s'oppoſe à ſon paſſage,
Peu s'en faut qu'à l'inſtant je n'éprouve ſa rage :
Meleagre embrazé d'un genereux couroux,
Cherche à vaincre, ou perir, pour le ſalut de tous.
La ſuperbe Athalante imite ſon audace.
Elle preſſe le Monſtre, & le ſuit à la trace :
Et luy lançant un trait qui luy perce le flanc,
On voit enfin rougir la terre de ſon ſang :
Sa fureur s'en irrite, & devient plus ardente ;
Comme un torrent rapide il court vers Athalante.
Meleagre auſſi-toſt prevenant ſes efforts,
Soûtient, ſans s'ébranler, ſes furieux tranſports :
Et le frappant au cœur d'une atteinte mortelle,
Il le rend pour jamais à la nuit éternelle.

ALTHE'E.

Ciel !

PLEXIPPE.

Alors, mille cris élevez juſqu'aux Cieux,
Luy rendent des honneurs qui ne ſont dûs qu'aux Dieux.
Theſée, & tous les Grecs admirent ſon audace.
Chacun avec tranſport l'environne, & l'embraſſe :
Mais enfin, il eſt tems, qu'aprés de tels exploits,
Il commence à ranger nos peuples ſous ſes loix.
Il eſt temps que l'hymen reglant ſa deſtinée,
La Princeſſe avec luy ſoit enfin couronnée.
Il va venir, Madame, & vous ne doutez pas
Que bien-toſt....

ALTHE'E.

Ah ! courons au devant de ſes pas.
Je ne puis reſiſter à mon impatience.
Je vais en l'embraſſant joüir de ſa preſence.

SCENE VI.

PLEXIPPE, DEJANIRE.

PLEXIPPE.

VOus le voyez, Mâdame, il ne tient pas à moy,
Qu'à vôtre tour icy vous ne donniez la loy.
Vous m'avez accusé, quand de vôtre hymenée
Vous avez vû long-temps reculer la journée:
Mais vôtre esprit par là se doit desabuser,
C'est la Reine, & non moy, qu'il en faut accuser.
Quoy qu'elle ait pour son fils une tendresse extrême,
Elle ne peut encor quitter le Diadême.
Cependant sur le Trône il le faut élever,
Ce que j'ay commencé je le veux achever.
Il a vaincu le Monstre, & sa main triomphante
En apporte à vos pieds la dépoüille sanglante:
Toute la Grece attend qu'un triomphe si beau,
De vôtre auguste hymen rallume le flambeau;
Et tandis qu'au milieu d'une illustre jeunesse,
Qui fait, & l'ornement, & l'appuy de la Grece,
Il ne sçait pas encor le bonheur qui l'attend,
Je vais tout préparer pour le rendre content.
Mais pour vos interests quand je fais tout, Madame,
Pouray-je sur les miens vous découvrir mon ame?
D'un service important pouray-je me flatter?

DEJANIRE.

Parlez, Seigneur, pour vous rien ne peut m'arrêter.

Vous avez sur mon cœur une entiere puissance ;
Et vous doutez à tort de ma reconnoissance.

PLEXIPPE.

Je connois Meleagre ; & je crains, s'il est Roy,
Que sa haine aussi-tost n'éclatte contre moy.
Vous ne sçavez que trop qu'il me voit avec peine,
Dispenser chaque jour les ordres de la Reine.
Que du rang que j'occupe il cherche à m'éloigner.
Qu'il impute mon zele à la soif de regner:
Et que de mes desseins il conçût de l'ombrage,
Quand de la guerre en Crette il fit l'apprentissage.
Quelque bruit que l'envie ait osé publier,
Ce que j'ay fait suffit pour me justifier.
Si de l'ambition mon ame est possedée,
Sur ma seule valeur on sçait qu'elle est fondée.
Qu'un Sceptre ne sçauroit échapper de mes mains,
Tant il en est pour moy chez nos peuples voisins:
Où faisant en tout temps une juste conqueste,
Je ne veux que mon bras pour couronner ma teste.
Mais le sort aujourd'huy m'offre un plus doux moyen,
Pour faire en même temps son bonheur, & le mien.
Si je puis m'élever au Trône d'Athalante,
Mon départ aussi-tost remplira son attente,
Madame ; & sans regret je quitteray des lieux,
Où toujours mon aspect luy blesseroit les yeux.

DEJANIRE.

Athalante, à l'amour a donc soûmis vôtre ame ;
Mais pour vos interests que puis-je ?

PLEXIPPE.

Tout, Madame.

Sa beauté, je l'avouë, & ſes fameux exploits
Ont touché de mon cœur les ſenſibles endroits :
Mais enfin quelque amour qui me parle pour elle,
Sa Couronne à mes yeux eſt encore plus belle.
Son ſerment dégagé de n'eſtre qu'au vainqueur,
La laiſſe en liberté de faire mon bonheur.
Taſchez de l'arreſter : & de vôtre hymenée
Faites que ſa preſence honnore la journée.
Nos reſpects appuyez de la commune voix,
Peut-eſtre en ma faveur ſçauront fixer ſon choix.
Pour nous placer au Trône agiſſons l'un & l'autre :
Eſlevez mon deſtin, j'éleveray le vôtre.
Au Temple où de vos ſoins j'attendray les effets,
Je vais de voſtre hymen commencer les appreſts.

DEJANIRE.

Allez, Seigneur, mes ſoins rempliront vôtre attente.
Repoſez-vous ſur moy, je vais voir Athalante ;
Où mon cœur, par l'eſpoir dont vous flattez mes vœux,
Ne ſera point content, ſi vous n'eſtes heureux.

SCENE VII.

DEJANIRE *ſeule.*

IL ſemble qu'en ce jour la fortune propice,
Ait de mes ennemis confondu l'injuſtice.
Plexippe eſt un eſprit que je dois ménager.
Retenons Athalante afin de l'obliger.

Mais ne m'aveuglons point par trop de confiance.
Un bonheur eſt mal ſeur fondé ſur l'apparence.
Commençons par la Reine ; allons ſans differer,
M'aſſurer du dépoſt qu'elle veut me livrer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ATHALANTE, ELISE.

ATHALANTE.

A-T-on tout préparé ? partirons-nous, Elise ?

ELISE.

Tout est prest : Mais, Madame, excusez ma surprise :
Pourquoy vous éloigner d'une pompeuse Cour,
Où la paix & les jeux vont estre de retour ?
Tout vous rit : tous les cœurs ne cherchent qu'à vous plaire.
Ainsi que vos Etats, Calidon vous revere.
Vous faites de ces lieux le plus bel ornement.
Qu'y ferez-vous penser de vôtre éloignement ?

ATHALANTE.

Le dessein en est pris : il faut partir.

ELISE.

Madame,
Me seroit-il permis de lire dans vôtre ame ?
Dans un jour de triomphe, est-il quelque malheur,
Qui puisse de vos yeux obscurcir la splendeur ?

Vous poſſedez des Grecs les plus vaſtes Provinces.
Vous rangez ſous vos loix tous ſes Rois, tous ſes Princes.
Mille exploits éclattans conſacrent vôtre nom;
Et ce bras a rendu le calme à Calydon,
Lorſqu'il a commencé la celebre victoire,
Qui fait monter ſon Prince au faiſte de la gloire.

ATHALANTE.

Ah! ne rappelle point un fatal ſouvenir,
Qu'en vain de mon eſprit je tâche de bannir.
Puis-je voir ſans rougir de honte, & de colere,
Triompher à ma vûë un jeune temeraire,
Qui m'a preſque arraché la victoire des mains?
Ah! ç'en eſt fait: partons, évitons des chagrins....

ELISE.

Mais ſongez que ſans luy, dans ce jour plein de gloire,
Voſtre ſang eût payé cette illuſtre victoire.
Quel Dieu, quel autre bras vint à voſtre ſecours,
Quand le Monſtre en fureur s'armoit contre vos jours?
Avec quelle valeur il courut vous deffendre:
Je tremblay de le voir dans un âge ſi tendre.
Et quand il fit tomber le Monſtre ſous ſes coups,
Mes vœux, je l'avouray, n'eſtoient pas tous pour vous.

ATHALANTE.

Hé par quel droit du Monſtre arreſtant la furie;
Faut-il que malgré moy je luy doive la vie?
Pourquoy ſans mon aveu me vint-il ſecourir?
Que ne me laiſſoit-il triompher, ou perir?

ELISE.

Quoy; ce Prince charmant que par tout on admire;
Qui bien-toſt ſous ces loix va ranger cet Empire,

Qu'au sortir de l'enfance on a vû par deux fois,
Des plus vaillans Guerriers surpasser les exploits :
Par quelle offense, ô Ciel ! d'une si belle Reine,
A-t-il pû s'attirer une si forte haine ?

ATHALANTE.

Que le Ciel des mortels confond la vanité :
Et qu'il me punit bien de mon trop de fierté !
Contrainte par mon peuple à luy donner un maître,
Je crus qu'aucun mortel n'estoit digne de l'estre :
Je promis au vainqueur mon Empire, & ma foy,
Croyant que la victoire estoit seure pour moy ;
Moy, qui dans les Forests signalant mon courage,
De l'arc, des javelots ay fait un long usage.
Moy, fille de Jason, qu'on voyoit tous les jours
Attaquer des Lyons, & combattre des Ours.
Vains projets ! vain espoir dont je m'estois flattée !
Dans quel gouffre d'ennuis m'as-tu précipitée !
Parmy tant de Heros, digne race des Dieux,
Le sort fait triompher un jeune audacieux,
Qui ne se souvient pas dans sa nouvelle gloire,
Qu'Athalante est icy le prix de sa victoire.

ELISE.

C'est par là que le sort assurant vos plaisirs,
Vous affranchit d'un joug contraire à vos desirs ;
Et si par le vainqueur vous estes negligée,
Du moins de vos sermens vous estes dégagée ;
C'est un bonheur pour vous, & non pas un mépris,
Que cet esprit farouche en ignore le prix.

ATHALANTE.

O bonheur ! qui pour moy n'a rien que de funeste :
Mon trouble t'en dit trop pour te cacher le reste.
Laisse, laisse-moy fuir un superbe vainqueur,
Par qui sur moy le sort épuise sa rigueur.

Eliſe tu me vois interdite & tremblante.
Ne cherche plus en moy cette fiere Athalante,
Qu'on voyoit ſi ſouvent dans le fond de nos bois,
Rejetter en fuyant les vœux des plus grands Rois;
Et préferer ſans ceſſe à leur grandeur ſuprême,
Le tranquille bonheur de regner ſur ſoy-même.
Cet heureux temps n'eſt plus. Icy de mon orgueil
Je ſens que Meleagre eſt devenu l'écueil.
Que dis-je ! devant luy ma conſtance s'étonne;
Je ne me connois plus ; ma fierté m'abandonne.
Des lieux où je le voy je détourne mes pas,
Et j'y penſe toujours quand je ne le voy pas.
Dieux ! que n'ay-je du monſtre éprouvé la furie,
Et conſerve ma gloire aux dépens de ma vie :
N'y penſons plus : partons : dans nos ſombres Foreſts
Courons enſevelir ma honte pour jamais.
Dans l'état ou du Ciel me plonge la colere,
Fuyons pluſque la mort ce jeune temeraire.
Peut-eſtre en le voyant mon trouble, ou ma rougeur,
Trahiroit malgré moy le ſecret de mon cœur :
J'en mourrois à tes yeux de douleur, ou de rage,
Si juſques-là le ſort abaiſſoit mon courage,
Eliſe ; & ſi jamais le trouble où je me voy,
Pouvoit eſtre connu d'un autre que de toy.

ELISE.

J'entends quelqu'un. Cachez le trouble de voſtre ame.
Plexippe vient à vous.

SCENE II.

ATHALANTE, PLEXIPPE, ELISE.

PLEXIPPE.

QUe m'a-t-on dit, Madame ?
Vous partez : & ces lieux par voſtre éloignement,
Vont perdre pour jamais leur plus bel ornement.
Quoy ! le riche appareil d'une ſuperbe feſte,
La Reine, nos reſpects, n'ont rien qui vous arreſte.
C'eſt pour le nouveau Roy marquer trop de rigueur.

ATHALANTE.

J'ignore de quel Roy vous me parlez, Seigneur :
Mais mon ſejour icy n'eſtant plus neceſſaire,
C'eſt ne faire envers luy qu'une offenſe legere.

PLEXIPPE.

Hé quoy ! vous ignorez qu'en ce jour glorieux
Nous plaçons Meleagre au rang de ſes ayeux ?
Que la Reine ma ſœur, luy cede un Diadême,
Dont j'ay ſçû maintenir l'authorité ſuprême.
Que l'hymen dans une heure allumant ſon flambeau,
Va de ſes jours ſerains éclairer le plus beau :
Et combler ſes ſujets de joye, & d'allegreſſe,
En nommant une Reine à l'aſpect de la Grece.

ATHALANTE.

Une Reine ! Seigneur,

PLEXIPPE.

Madame, en doutez-vous ?
Dejanire aujourd'huy l'accepte pour époux.
Des vœux de nos Etats cet hymen eſt l'ouvrage.
Ils ſont de meſme ſang, & preſque de même âge.
Pour ce nœud ſolemnel en naiſſant reſervez,
Dans ce Palais enſemble ils furent élevez.
Leurs deſirs ſont pareils ; leur flâme eſt mutuelle.
Il n'eſt point, après vous, de Princeſſe plus belle.
Meleagre eſt content de ſon ſort glorieux.
Il vient, favoriſé des hommes, & des Dieux,
Du Monſtre terraſſé par ſa main triomphante
Apporter à ſes pieds la dépoüille ſanglante.
L'amener dans le Temple, & du pié de l'Autel,
Luy jurer ſur ce gage un amour éternel.
Ainſi quitte des ſoins que le Sceptre m'impoſe,
Je viens voir ſi pour moy je pouray quelque choſe :
Et ſi dans ce grand jour, quand je fais tout pour eux,
Je ſuis le ſeul à plaindre, & le ſeul malheureux.

ATHALANTE.

Vous ! Seigneur.

PLEXIPPE.

Ouy, Madame, & plus qu'on ne peut eſtre.
Puiſqu'enfin de mon cœur je ne ſuis plus le maître ;
Et que m'abandonnant à tout voſtre couroux,
J'oſe vous declarer que je brûle pour vous.
Vous changez de couleur : je voy voſtre penſée ;
Et que d'un tel aveu vous eſtes offenſée.
Je l'avois bien prévû : j'en ay fremy. Mais quoy !
Telle eſt de mon deſtin l'inévitable loy.

D'abord que je vous vis, ſans pouvoir me deffendre,
Mon cœur à vos appas fut contraint de ſe rendre:
Et tant qu'aucun eſpoir n'a flatté mes deſirs,
J'ay tâché de vous fuir, d'étouffer mes ſoûpirs.
J'ay crû que dans les ſoins où mon zele m'engage,
Je pourrois de mon cœur effacer voſtre image;
Et n'ay pû ſans rougir du trouble où je me vois,
Me confeſſer vaincu pour la premiere fois.
Mais enfin il eſt temps de rompre le ſilence.
Un peuple en voſtre hymen a mis ſon eſperance.
Pour remplir ſon attente il vous faut un époux;
Et puiſque le vainqueur ne ſçauroit être à vous,
Sorty d'un meſme ſang, excuſez mon audace,
Si j'oſe avec reſpect vous demander ſa place:
Et vous offrir un cœur de vos charmes épris,
Qui ſçaura mieux qu'un autre en connoiſtre le prix.

ATHALANTE.

Prince, à de tels diſcours qui ſemblent me confondre,
Ne vous étonnez pas ſi je ne puis répondre.
En d'autres temps, peut-eſtre, & loin de cette Cour,
N'auroit-on pas le front de me parler d'amour!
Hé! comment, pouvez-vous me tenir ce langage?
La paix de Calydon eſt-elle voſtre ouvrage?
Qu'avez-vous fait de grand pour être mon époux?
Avez-vous fait tomber le Monſtre ſous vos coups?
Pour faire de mon Sceptre une juſte conqueſte,
Venez-vous à mes pieds m'en apporter la teſte?
C'eſt par là qu'il falloit m'expliquer voſtre ardeur;
Et meriter ma main au defaut de mon cœur.

PLEXIPPE.

PLEXIPPE.

Madame, je le voy, je viens de vous déplaire.
L'aveu que je vous fais vous semble temeraire.
Si pour vous meriter il faut de grands exploits,
Je n'ay pas mis ma gloire à vaincre dans les bois:
Mais assez de lauriers environnent ma teste,
Pour ne pas envier cette foible conqueste,
Et si vous ignorez encor ce que je puis,
Tout l'Univers entier vous dira qui je suis.
Je ne joins point un Sceptre à vôtre Diadême,
Mais j'en sçais affermir la majesté suprême:
Du bras & du conseil en soûtenir le poids:
Et tout cela vaut bien des phantômes de Rois.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

ATHALANTE, ELISE.

ATHALANTE.

O Fortune ennemie!
Ay-je assez éprouvé ton injuste furie!
Tu ne peux me porter de plus sensibles coups.
Je sens naistre en mon cœur mille transports jaloux.
Qui l'eût crû? Meleagre à l'amour est sensible:
Luy que j'ay crû toujours si fier & si terrible.
Il brûle pour une autre: il reconnoist sa loy;
Et l'ingrat n'eût jamais de mépris que pour moy.

Athalante ! quel eſt le pouvoir de tes charmes ?
Tu ne vois que des cœurs qui te rendent les armes;
Et par un ſort fatal, tu ne peux remporter
La conqueſte du ſeul qui te peut meriter!
Ah ! j'avois reſolu de partir tout à l'heure.
On arreſte mes pas. On veut que je demeure.
Demeurons : j'y conſens. Pour les deſeſperer,
Pour troubler leur bonheur, je prétends demeurer:
Ne quittons pas ces lieux ſans vanger cet outrage.
Mon cœur deſeſperé s'abandonne à la rage.
De ce couple odieux je veux trancher les jours.
C'eſt au Temple où l'hymen les aſſemble : j'y cours.
Allons, ne ſouffrons pas... Malheureuſe Princeſſe,
Rendras-tu l'Univers témoin de ta foibleſſe ?
Va, fuy pluſque jamais ce ſejour odieux.
Que voy-je ? quel objet ſe preſente à mes yeux.

SCENE IV.

ATHALANTE, DEJANIRE, DIONE, ELISE.

DEJANIRE.

QUoy ! Madame, eſt-il vray, qu'aprés une victoire,
Dont la ſeule Athalante a partagé la gloire,
Malgré les vœux ardens de cent peuples divers,
Elle va ſe cacher aux plus lointains deſers ;
Et ſans daigner nous voir, ny même nous entendre,
Se dérobe aux honneurs qu'on s'apreſte à luy rendre.

Plexippe, en vous quittant, interdit, & confus,
M'eſt venu dans le Temple annoncer vos refus ;
Et la Reine elle-même à l'Autel occupée,
D'un juſte étonnement en a paru frappée.
Madame, au nom du nœud, & du ſacré flambeau,
Qui va rendre mon ſort ſi content, & ſi beau ;
Au nom d'un jeune Prince environné de gloire,
Qui fait tomber ſur moy l'éclat de ſa victoire ;
Au nom de tous les Grecs, qui d'une meſme voix,
Autant que vos beautez celebrent vos exploits ;
Dans un jour de triomphe, & de réjoüiſſance,
Ne nous refuſez pas vôtre auguſte preſence :
Et croyez que mon ſort me ſemblera plus doux,
Si j'ay de mon bonheur un témoin tel que vous.

ATHALANTE.

Madame, ç'en eſt trop. Pour finir vos allarmes
Je n'ay pas refuſé le ſecours de mes armes ;
Mais dans le doux retour du calme où je vous voy,
L'on ſe paſſe aiſément d'un témoin tel que moy.
Mon Peuple, mes Etats, demandent ma preſence :
Et je vais à mon tour. . . .

DEJANIRE.

Meleagre s'avance.
Quoyque tous nos efforts n'ayent pû vous émouvoir,
Sa priere peut-eſtre aura plus de pouvoir.

ATHALANTE.

Non, Madame, à l'Autel il vient pour vous conduire,
Souffrez que je l'évite, & que je me retire.

SCENE V.

MELEAGRE, ATHALANTE, DEJANIRE, DIONE, ELISE.

MELEAGRE.

QUe vois-je ! mon abord vous chaſſe de ces lieux !
Madame, mon aſpect vous eſt-il odieux ?
Ou s'il faut qu'avec vous mon ame s'éclairciſſe,
Me condamneriez-vous ſi je vous rends juſtice ?
Et ſi dans un moment on va vous apporter
Un prix que vos exploits vous ont fait meriter ?

ATHALANTE.

Seigneur, un tel diſcours ne peut que me ſurprendre,
N'ayant rien merité, je n'ay rien à prétendre.

MELEAGRE.

Ah ! Madame, on ſçait trop que pour nôtre ſecours
Vous avez expoſé vôtre Sceptre, & vos jours.
On ſçait à quel excés portant vôtre courage,
Vos coups d'un Monſtre affreux ont ſurmonté la rage.
Et ſi lorſqu'à vos pieds mon bras la terraſſé,
J'ay ſuivy le chemin que vous m'aviez tracé.
Vous ſeule, je l'avouë, en eſtes triomphante ;
Et ſa dépoüille eſt deuë à l'illuſtre Athalante.

DEJANIRE.

Qu'entens-je ? ah ! juſte Ciel !

ATHALANTE.

Vous vous trompez, Seigneur;
Vous n'avez pas encor consulté vôtre cœur.
Quoy sans aucun respect du rang où je suis née,
A d'éternels affronts je me vois condamnée!

MELEAGRE.

Madame.....

ATHALANTE.

Non, Seigneur, rien ne me retient plus:
Plexippe fait icy des efforts superflus.
Il croit par cette adresse ébranler ma constance.
Mais je hais son audace, & vôtre complaisance.
S'il vouloit à ce prix devenir mon époux,
Il devoit l'apporter triomphant comme vous:
Et ne pas m'outrager par une indigne flame,
Que l'on pouroit par force arracher de son ame.

MELEAGRE.

Quoy! Madame, Plexippe, au milieu de ma Cour
A la temerité de vous parler d'amour!
Tandis qu'il est des Rois, plus dignes de vous plaire,
Qui ne font que languir, soûpirer, & se taire.

ATHALANTE.

Seigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur.
Et j'ay parlé peut-estre avec trop de chaleur;
Quand j'ay crû qu'un Heros que j'estime, & revere,
Appuyoit d'un sujet l'audace temeraire.
Mais puis qu'à son orgueil vous n'avez point de part;
Je vais, d'un jour encor, differer mon départ:
Pourvû qu'au seul objet digne de vôtre hommage,
De vos feux promptement vous rapportiez le gage.

à Dejanire.

Madame, vous voyez que mon cœur aujourd'huy
Ne veut point s'enrichir des dépoüilles d'autruy.
Je consens pour vous plaire à voir nôtre hymenée;
Mais pour en voir sans trouble expirer la journée,
Faites taire Plexippe, ou craignez que ses feux
Ne forcent mon courroux à plus que je ne veux.

SCENE VI.

MELEAGRE, DEJANIRE, DIONE.

MELEAGRE.

QUe me dit-on, Madame, & quel est ce langage?
Moy-même quel discours puis-je mettre en usage?
Je sçay qu'à ma grandeur vous avez accordé,
Ce qu'en vain mon amour vous auroit demandé;
Et que sans consulter ny mon cœur, ny le vôtre,
Il prétendit un jour nous unir l'un à l'autre:
Mais pour un sort plus beau l'on doit vous reserver,
Dans un rang plus illustre il vous faut élever:
A mille autres beautez Hercule vous prefere,
Et je sçay que luy seul est digne de vous plaire.

DEJANIRE.

Non, Seigneur, c'est en vain qu'on vante sa valeur,
J'ay refusé pour vous son Empire, & son cœur.
J'ay toujours esperé qu'un Heros plus aimable,
Me rendroit de son sort compagne inséparable.

Mais si dans d'autres nœuds vous trouvez plus d'appas,
A vos contentemens je ne m'oppose pas.
Voir Meleagre heureux est ma plus chere envie.
Le sang nous lie assez, sans que l'hymen nous lie;
Et quoy que je renonce à l'espoir d'estre à vous,
Si vous estes content, mon sort sera trop doux.

MELEAGRE.

Ah! je n'en doute point. Je sçay, belle Princesse,
Que le sang, l'amitié pour moy vous interesse:
Mais daignez avec moy vous unir aujourd'huy,
Pour confondre Plexippe, & nous vanger de luy.
L'offense également nous touche l'un & l'autre;
Il dispose sans nous de mon sort, & du vôtre.
Je vais trouver la Reine, & presser sa bonté
De nous faire raison de sa temerité.
Ou j'atteste du Ciel la suprême puissance,
Que mon bras dans son sang lavera son offense.

SCENE VII.

DEJANIRE, DIONE.

DIONE.

JE ne puis trop, Madame, admirer cet effort.
Quoy! vous-même, avec luy, vous vous montrez d'accord!
Et vous pouvez souffrir, sans en être étonnée,
Qu'il rompe aux yeux de tous un si saint hymenée.

DEJANIRE.

Dieux ! quel trouble mortel m'accable & me confond !
Crois-tu que je supporte un si cruel affront ?
Il adore Athalante. Ah ! superbe rivale,
Va, porte loin de nous ta presence fatale.
Je ne te retiens plus : évite ma fureur.
Ou crains le desespoir qui déchire mon cœur.
As-tu vû de quel front l'orgueilleuse Etrangere
Tantost, en ta presence, a reçû ma priere.
Et comme sur le point de quitter nos Etats,
Un mot de Meleagre a retenu ses pas.
N'en doutons point : j'ay lû jusqu'au fond de son ame.
Elle sent pour ce Prince une secrette flâme.
Soustenuë en ces lieux d'un faux bruit de valeur,
D'un jeune Conquerant elle a seduit le cœur.
On n'a jamais aimé si tendrement qu'il aime.
S'il ne l'eût jamais veuë il m'aimeroit de même.
A l'espoir que j'ay pris il me faut renoncer,
Dieux ; Ah ! sans fremir je n'y sçaurois penser.
Mais que dis-je ! insensée ! on m'outrage, & je pleure,
Moy qui puis, si je veux, me vanger tout-à-l'heure.
Je ne m'explique point : Mais loin de m'irriter,
Peut-estre Dejanire est-elle à redouter ?
Ne desesperons pas : ma crainte se dissipe,
Puisque dans mon party j'ay la Reine, & Plexippe.
De tout ce qui se passe allons les informer.
Contre mon infidelle il les faut animer.
Tandis que par mes soins, & par ma complaisance,
Je veux de mon côté gagner sa confiance.

Me montrer attachée à tous ſes intereſts :
Cacher adroitement mes déplaiſirs ſecrets :
Et s'il faut qu'à ſon cœur je ceſſe de pretendre,
Dione, nous verrons quel party je dois prendre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E, DEJANIRE, DIONE.

ALTHE'E.

Calmez vos dépiaisirs, c'eſt trop verſer de pleurs,
Princeſſe, je prends part à vos juſtes douleurs :
Mon fils ſe flatte en vain de l'hymen d'Athalante.
Tout l'Etat perira plûtôt que j'y conſente.

DEJANIRE.

Ah ! ſi mon intereſt vous cauſe ce courroux,
Madame, au nom des Dieux, ne regardez que vous ;
Et ne me forcez pas à la douleur amere,
D'avoir mis la diſcorde entre un fils, & ſa mere.
Cet hymen, il eſt vray, peut dans vôtre maiſon,
D'une guerre civile allumer tiſon.
On connoiſt le genie, & l'humeur d'Athalante.
Le crime, & les dangers n'ont rien qui l'épouvante.
On dit que ſi le Prince eſt un jour ſon époux,
Son adreſſe ſçaura le détacher de vous.

Et le pouſſer peut-eſtre au projet temeraire
De mettre ſur ſon front le bandeau d'une mere.
Mais ces bruits que dément la tendreſſe d'un fils,
Ne doivent pas ſans doute allarmer vos eſprits.
Meleagre vous aime, & l'amour d'une femme
Ne vous poura jamais effacer de ſon ame.
Il a trop de vertu pour tant de lâcheté,
Madame; & je réponds de ſa ſincerité.

ALTHE'E.

Et m'en répondrez-vous quand pour cette Athalante
Il vous fait, à ma honte, une injure ſanglante.
Sur le point d'eſtre unis par les nœuds les plus doux,
Il luy rend des honneurs qui ne ſont dûs qu'à vous.
Il vient de luy porter la dépoüille fatale,
Qui devoit devancer la feſte nuptiale.
Il triomphe : à ſes vœux tout cede, tout ſe rend:
Avant qu'il ſe groſſiſſe arreſtons ce torrent.
C'eſt trop contre vous-meſme embraſſer ſa défenſe.
Ce n'eſt plus vous : c'eſt moy que touche ſon offenſe:
Et plus pour un ingrat vous montrez de bonté,
Plus je rougis pour luy de ſa temerité.

DEJANIRE.

Ah ! Madame, ſongez que ce trouble funeſte,
Peut rallumer encore la colere celeſte.
Il vaut mieux vous reſoudre à couronner leurs feux,
Que d'irriter un fils ſi grand, ſi genereux.

ALTHE'E.

Il faut donc me reſoudre à la honte cruelle,
De payer de mon Sceptre une ardeur criminelle.

Tantoſt en ſa faveur j'y voulois renoncer:
Mais je le garderay s'il prétend m'y forcer:
Et l'on ne verra point, tandis que je reſpire,
Qu'un fils m'ait pû contraindre à luy ceder l'Empire.
J'ay fait beaucoup pour luy; vous ne l'ignorez pas:
Mais ſi l'ingratitude a pour luy des appas,
Peut-eſtre à ſes dépens luy feray-je connoiſtre,
Qu'il doit plus de reſpect à qui luy donna l'eſtre.
Déja de mes deſſeins mon frere eſt averty:
Contre ce fils rebelle il prendra mon party.
Il fait tout préparer pour remplir mon attente;
Je puis par ſon moyen m'aſſurer d'Athalante.
Il l'aime: & pour ôter tout eſpoir à mon fils,
Des ſoins qu'il prend pour nous elle ſera le prix.

DEJANIRE.

Il eſt vray que Plexippe a crû pouvoir pour elle
Montrer tout ce qu'il ſent, & d'amour, & de zele.
S'il luy faut un époux pour luy ſervir d'appuy,
La Grece n'en a point de plus digne que luy.
A ſa rare valeur autant qu'à ſa prudence,
On ſçait que Calydon doit ſa toute-puiſſance:
Et l'honneur à jamais en rejallit ſur vous,
S'il faut que d'une Reine il devienne l'époux.
Mais quoy! vous flattez-vous qu'à ce cruel ſpectacle,
Meleagre en fureur ne mettra point d'obſtacle.
A-t-on vû dans ſa ſource arreſter un torrent?
Et guerit-on un mal en le deſeſperant?
Aſſez & trop long-temps pour de moindres querelles,
Toute la Grece a vû leurs haines mutuelles.
Vous les verrez encore, aux pieds de nos Autels,
Se percer à la fois de mille coups mortels:

Executer

Executer des Dieux la vangeance obſtinée,
Et faire une hecatombe au lieu d'une hymenée.
Puiſſe le juſte Ciel détourner ces malheurs,
Et ſur moy ſeule enfin épuiſer ſes rigueurs!

ALTHE'E.

Vous prenez trop de part au ſort d'un infidelle,
Il ne merite pas une flâme ſi belle.
Le Ciel m'inſpira bien, lorſque dans vôtre ſein
D'épancher mon ſecret je conçûs le deſſein;
Et que pour le ſauver de ma propre furie,
Je remis en vos mains le deſtin de ſa vie.
Chaque inſtant contre luy redouble mon couroux.
Il ne regnera point qu'il ne regne avec vous.
Je veux qu'avec éclat Athalante nous quitte.
Qu'un triomphe apparent luy déguiſe ſa fuite:
Et que pour m'aſſurer d'elle, & de ſes Etats,
Mon frere dans une heure accompagne ſes pas.
N'en parlons plus: j'ay fait tout ce que j'ay dû faire.
Et ſi mon fils encore eſt aſſez temeraire,
Pour vouloir reſiſter à mes commandemens...
Il vient: ſçachons de luy quels ſont ſes ſentimens.

SCENE II.

ALTHE'E, MELEAGRE, DEJANIRE, DIONE.

MELEAGRE.

MAdame, enfin le Ciel ſenſible à nos allarmes,
S'eſt ſervy de mon bras pour eſſuyer vos larmes.

Le Monſtre a ſuccombé ſous l'effort de mes coups.
Je ne pouvois pas moins étant ſorty de vous.
Mais ce qui va combler mon bonheur & ma gloire,
C'eſt moins de remporter une illuſtre victoire,
D'avoir eſté l'appuy d'un peuple malheureux,
Que de voir qu'Athalante eſt le prix de mes feux.
De pouvoir exprimer tout ce que ſent mon ame.
De luy faire à toute heure un aveu de ma flâme ;
Et d'aſpirer ſans crainte à me voir ſon époux,
Puis qu'enfin je n'ay plus qu'à l'obtenir de vous.
Souffrez que ſans prétendre à vôtre Diadême,
L'amour me faſſe ailleurs trouver un rang ſupréme ;
Et que tout l'Univers de mon bonheur ſurpris,
Apprenant ma victoire, en admire le prix.

ALTHE'E.

Mais, Prince, ſongez-vous qu'un ſerment vous engage,
A celle devant qui vous tenez ce langage.
Qu'elle a bien merité de ſi vives ardeurs :
Et qu'il n'eſt pas permis de vous donner ailleurs.

DEJANIRE.

Non, Madame, du Prince écoûtez la priere.
Un fils doit tout pouvoir ſur le cœur d'une mere.
Ne vous oppoſez point à ſes preſſans deſirs,
Le triomphe eſt cruel qui coûte des ſoûpirs.
Si je fais quelque obſtacle à ſon bonheur extrême,
Souffrez que de la Cour je m'exile moy-même.
Sans regret, loin de vous j'iray paſſer mes jours :
Lorſqu'il ſera content, je la ſeray toujours.
Je n'aſpire en effet qu'à m'en voir eſtimée,
Cette douceur pour moy vaut celle d'eſtre aimée
Et ce noble motif m'oblige à vous quitter,
Pour ne pas empêcher vos bontez d'éclatter.

SCENE III.

ALTHE'E, MELEAGRE, DIONE.

ALTHE'E.

QUelle fureur! mon fils, quel caprice incroyable,
D'une pareille erreur vous peut rendre capable ?
Vous quittez Dejanire, & pour ce changement
Vous vous estes flatté de mon contentement.
Songez-vous que ce Trône où le destin nous place
Fut toujours occupé par ceux de nôtre race?
Qu'il ne m'est pas permis de renverser nos Loix,
En mêlant d'autre sang à celuy de nos Rois.
Ah ! ne démantez point par ce trait de jeunesse,
L'estime qui pour vous se répand dans la Grece.
Rendez à la Princesse un cœur tendre, & soûmis,
Qui sçache se dompter comme nos ennemis.
Commencez, pour regner, de regner sur vous-mesme;
Et montrez-vous par là digne du Diadême.

MELEAGRE.

Ce reproche, Madame, est sensible pour moy.
Trouvez-vous Athalante indigne de ma foy ?
Mais non, lorsque vostre ame à mes desirs s'oppose,
D'un si cruel refus je penetre la cause.
Ce n'est donc pas assez qu'un Prince ambitieux
Ait possedé vingt ans le rang de nos ayeux:

Qu'il ait, sans mon aveu, disposé de moy-même.
Il veut encor, il veut m'enlever ce que j'aime.
Il adore Athalante; & pour comble d'ennuy,
Madame, contre moy vous luy servez d'appuy.

ALTHE'E.

Hé puis-je à ses desseins m'empescher de souscrire,
Quand je le voy par là s'assurer d'un Empire?
Puis-je ne prendre pas l'interest de mon sang?
Il n'est pas comme vous esclave de son rang.
De qu'ont fait pour l'Etat son zele, & sa prudence,
Merite qu'on en ait quelque reconnoissance.
Et quand je puis l'aider à faire son bonheur....

MELEAGRE.

Ah! Madame, achevez de me percer le cœur.
Quoy! vous pouvez souffrir que Plexippe me brave:
Hé faites-vous un Roy pour estre son esclave?
Songez-vous aux malheurs qu'il en peut arriver?
On abbaisse un sujet quui veut trop s'élever.
Je ne suis plus enfant. Vous voulez que je regne:
Il faut vous faire craindre: ou souffrir qu'on me craigne.
D'un rival insolent confondez les projets:
Qu'il ne tente plus rien contre mes interests:
Ou des Dieux tous puissans la majesté suprême,
Ne sçauroit le soustraire à ma fureur extrême.

ALTHE'E.

Vous me parlez en maistre, & vous le menacez,
Prince. Vous n'estes pas encore où vous pensez.
Je vois ce que de vous il me faudroit attendre,
Si vous étiez au rang dont je voulois descendre.
Bien loin d'en murmurer, je rends graces aux Dieux,
Que vôtre emportement m'ait dessillé les yeux.

Je penseray deux fois à ce que je dois faire.
Cependant étouffez un amour temeraire.
Oubliez un objet qui ne peut estre à vous.
Ne m'en parlez jamais, ou craignez mon courroux.

SCENE IV.

MELEAGRE *seul.*

Ciel ! puis-je d'une mere entendre ce langage ?
Allons chercher l'autheur d'un si cruel outrage.
C'est à luy d'éprouver mes transports furieux.
Mais que vois-je !

SCENE V.

MELEAGRE, ATHALANTE.

ATHALANTE.

JE viens vous faire mes adieux,
Seigneur. Dans mes Etats la Reine me renvoye.
On craint que mon aspect ne trouble vôtre joye.
Que sçais-je ? on ne veut pas que pour vous admirer,
Prés de vous plus long-temps je puisse demeurer.

En vain par des appreſts plus grands que de coûtume,
On veut de ce départ me cacher l'amertume.
Ces honneurs concertez ne me raſſurent pas,
Quand je vois que Plexippe accompagne mes pas.
Je ſuis preſte à partir : mais le bien où j'aſpire,
C'eſt de pouvoir ſans luy rentrer dans mon Empire.
On prend en ma faveur trop de ſoins ſuperflus :
Que par de vains honneurs on ne me gêne plus.
Que Plexippe demeure, & dans mon Arcadie,
Qu'on me laiſſe rentrer comme j'en ſuis ſortie.
C'eſt ce qu'en vous quittant je viens vous demander :
Que vos ſeules bontez me peuvent accorder :
Et ſi jamais mon bras vous devient neceſſaire,
Ou pour vous affranchir d'un ſujet temeraire,
Ou pour vous ſecourir contre vos ennemis,
Mon Peuple, mes Etats, tout vous ſera ſoûmis ;
Et je n'auray jamais une plus forte envie,
Que d'expoſer pour vous, & mon Sceptre, & ma vie.

MELEAGRE.

Quoy ! juſques-là, Madame, on porte la fureur:
On uſe contre vous d'une telle rigueur !
On prétend pour jamais m'éloigner d'Athalante,
Et vous pouvez penſer que mon cœur y conſente ?
Non, cet ordre inhumain ne regarde que moy ;
Un ſerment ſolemnel m'engage vôtre foy :
Et quoy que le reſpect m'engage d'y prétendre,
Contre tous mes rivaux je ſçauray la défendre.

ATHALANTE.

Non, Seigneur, d'autres nœuds vous doivent arreſter,
Et ce n'eſt pas un prix qu'il faille diſputer,

Si vous estes sensible à ma juste priere,
Retenez seulement un Prince temeraire.
A de plus grands efforts je ne puis consentir.
Vivez pour Dejanire, & me laissez partir.

MELEAGRE.

Moy ! vous laisser partir, & vivre pour une autre !
O Ciel ! quelle injustice est égale à la vôtre ?
Tant que j'auray du sang à répandre à vos yeux,
Vous ne partirez point : j'en atteste les Dieux :
Car enfin, il est temps de vous parler sans feindre.
Souvent pour craindre trop, on cesse de rien craindre.
Insensible à l'amour, nourry dans les Forests,
Je me croyois toujours à l'abry de ses traits :
Mais je sentis bien-tôt, en vous voyant paroistre,
Que de ma liberté je n'estois plus le maistre.
Un seul de vos regards dissipant mon erreur,
Vint troubler pour jamais le repos de mon cœur.
Il fallut, malgré moy, vous en faire l'hommage ;
Et mes premiers soûpirs devinrent vôtre ouvrage.
Que dis-je ? si non bras animé par vos yeux,
Vient de purger ces bords d'un Monstre furieux ;
Le prix, dont vos sermens me promettoient la gloire,
M'a fait seul remporter cette illustre victoire.
Mais c'est trop differer à punir les cruels,
Qui forment contre vous des projets criminels.
Je vais de vôtre sort vous rendre la maistresse ;
Et sans rien exiger d'une injuste promesse,
Vous remettre un serment contraire à mon bonheur,
S'il me donne une main que ne suit pas le cœur.

ATHALANTE.

Seigneur, par cet aveu je voy toute la flâme,
Que mes foibles attraits ont causé dans vôtre ame.
Mais que prétendez-vous? & quel est vôtre espoir,
Tant que Plexippe icy retient tout le pouvoir:
En montant sur le Trône abbaissez son audace.
Forcez vos ennemis de vous demander grace:
Et vous pourrez alors vous estimer heureux.
Si vous n'avez que moy de contraire à vos vœux:
Mais ne presumez pas qu'une indigne tendresse,
D'un cœur comme le mien se rendre la maistresse.
La gloire, le devoir vous engagent ma main,
Et ce n'est pas l'amour qui regle mon destin.
J'avouray toutefois que parmy tant de Princes,
Que la gloire a tirez du fond de leurs Provinces,
Et qui font vanité de vivre sous ma loy,
Je n'ay trouvé que vous qui fut digne de moy:
Et qu'avant que le sort la rendît legitime,
Vous aviez en secret ma plus parfaite estime.

MELEAGRE.

Ah! Madame...

ATHALANTE.

Seigneur, Plexippe vient à nous.

SCENE VI.

MELEAGRE, ATHALANTE, PLEXIPPE.

PLEXIPPE.

QUi vous retient, Madame, on n'attend plus que vous ?
A vos heureux sujets on s'appreste à vous rendre,
Avec tous les honneurs que vous devez attendre :
Un triomphe nouveau, jusques dans vos Etats,
Doit marquer en passant les traces de vos pas ;
Et je benis le sort qui m'offre l'avantage,
De pouvoir jusques-là vous rendre mon hommage.

ATHALANTE

Seigneur, voila le Roy, faites-l'y consentir :
Dés qu'il aura parlé, je suis preste à partir.

SCENE VII.

MELEAGRE, PLEXIPPE.

MELEAGRE.

QUel est donc ce projet ? Prince, & par quelle attente,
Veut-on, sans m'en rien dire, éloigner Athalante ?

D'où vient cet ordre ? enfin, qu'eſt-ce que l'on prétend ?

PLEXIPPE.

Seigneur, c'eſt pour l'Etat un ſecret important.
Je ne puis en parler ſans l'aveu de la Reine,
Je vais l'en avertir.

MELEAGRE.

N'en prenez pas la peine ;
L'intereſt de l'Etat me touche également,
Et vous pouvez parler ſans ſon conſentement.

PLEXIPPE.

Seigneur, quand vous aurez la ſuprême puiſſance,
Vous verrez mon aveugle & prompte obéïſſance:
Mais juſqu'à ce moment perdez un vain eſpoir.
Rien ne peut m'obliger de trahir mon devoir.

MELEAGRE.

Ah ! je ne vois que trop où tend tout ce myſtere :
Et pourquoy vous cherchez à parler à ma mere.
On dit que vôtre orgueil vous a fait eſperer,
Qu'à l'hymen d'Athalante il pouvoit aſpirer :
Que déja vôtre bouche a ſçû luy faire entendre...

PLEXIPPE.

Ne pouvant être à vous, n'y puis-je pas prétendre ?

MELEAGRE.

Hé par quelle raiſon ne peut-elle eſtre à moy ?

PLEXIPPE.

N'avez-vous pas ailleurs engagé vôtre foy ?

MELEAGRE.

Moy ! je n'ay rien promis, & ſi dans mon enfance,
Vous avez abuſé d'une injuſte puiſſance.
N'eſt-il pas temps qu'icy je commande à mon tour.
Eſt-ce à vous de regler ma haine, & mon amour ?
Eſt-ce que vôtre orgueil a pû vous faire croire,
Que vous deviez joüir du fruit de ma victoire ?

Mais enfin, il eſt temps de joüir de mes droits,
Quand j'ay ſauvé mon Sceptre une ſeconde fois.
Athalante, avec moy doit eſtre couronnée :
Elle doit partager toute ma deſtinée.
D'un inutile eſpoir ceſſez de vous flatter.
Je vous l'ay déja dit : craignez de m'irriter.
Et ne me forcez pas à vous faire connoiſtre,
Le reſpect qu'un ſujet doit porter à ſon maiſtre.

PLEXIPPE.

Des ſujets tels que moy ſont l'appuy des Etats ;
Les menaces, Seigneur, ne les étonnent pas.
Je ne dois de reſpect qu'autant que j'en veux rendre :
Mais pour m'en affranchir je vais tout entreprendre :
Et de ce vain couroux quels que ſoient les projets,
Vous ne me verrez plus au rang de vos ſujets.

SCENE VIII.

MELEAGRE, ELISE.

MELEAGRE.

AH ! ç'en eſt trop : il faut que dans ton ſang, perfide,
Mon bras.....

ELISE.

Venez, Seigneur, ſi la gloire vous guide :
Empeſchez un deſſein remply de cruauté,
Qui du Trône, & du Ciel bleſſe la majeſté.

Sans égard pour le rang, ny le nom d'Athalante;
La Reine écoûtant trop sa haine impatiente,
Veut la faire par force éloigner de ces lieux.

MELEAGRE.

Quel excés de fureur! que dites-vous, ah, Dieux!
Elise?

ELISE.

On vient déja de luy ravir le gage
Dont vous aviez tantôt honnoré son courage.
Son bras, sans s'étonner, écarte les plus fiers,
Et les plus obstinez periſſent les premiers.
Quelques Princes pour elle ont déja pris les armes;
Mais Plexippe qui sort redouble mes allarmes.

MELEAGRE.

Ah! qu'est-ce que j'entends! je vais la secourir;
Et me perdre à ses yeux; ou faire tout perir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E, DIONE.

DIONE.

OU courez-vous, Madame, & qu'eſt-ce que vous faites ?
Je ne vous connois plus dans l'état où vous eſtes !
On voit ſur vôtre teint la pâleur du trépas.
A peine ſçavez-vous où vous portez vos pas:
Je crains de vous revoir dans le trouble funeſte,
Où vous plonge ſouvent la colere celeſte !
Vos yeux ſont obſcurcis de moment en moment:
Ah ! venez, & rentrez dans vôtre appartement.

ALTHE'E.

Ah Dione ! quel trouble excite mes allarmes ?
Quel murmure confus ſe meſle au bruit des armes?
Que mon fils eſt long-temps ſans paroiſtre à mes yeux !
Où l'a-t-on vû ? d'où vient qu'il n'eſt plus en ces lieux ?
Je l'ay deſeſperé. Crois-tu qu'il ſe contraigne...
Je crains; & je ne ſçay ce qu'il faut que je craigne.

De noirs preſſentimens où je n'oſe penſer,
Viennent.....

SCENE II.

ALTHE'E, DEJANIRE, DIONE.

ALTHE'E.

AH! quels malheurs venez-vous m'annoncer, Princeſſe?

DEJANIRE.

Il n'eſt plus temps, Madame, de vous taire,
Le deſordre où du Ciel nous plonge la colere.
Athalante en ces lieux s'obſtine à demeurer;
De vôtre rang par force elle veut s'emparer.
Elle a de vos ſoldats forcé la reſiſtance.
Tous nos jeunes Heros embraſſent ſa défence.
Tandis que l'on épargne & ſon ſexe, & ſon rang,
Elle voit à ſes pieds couler des flots ſang:
Et ſur ſon front altier marquant ſon allegreſſe,
Reçoit ce ſacrifice ainſi qu'une Deeſſe.

ALTHE'E.

Et mon fils que fait-il?

DEJANIRE.

Remettez vos eſprits.
Je n'ay point dans ce trouble apperçû vôtre fils.
Je n'ay vû que Plexippe ardent, & plein de zele,
Qui couroit ſerement prendre vôtre querelle.
Mais enfin ſi le Prince en peut eſtre informé,
Doutez-vous que de rage, & d'amour animé,

Il n'aille se ranger auprés de ce qu'il aime,
Et remettre l'Etat dans un peril extrême.
Venez, venez, Madame, empêcher ces malheurs,
Tandis que d'autres soins le retiennent ailleurs.

ALTHE'E.

Oüy, Princesse, courons punir qui nous offense.
Allons à sa fureur opposer ma presence.
Ne souffrons pas qu'icy l'on nous fasse la loy.
Où suis-je! malheureuse? & qu'est-ce que je voy?

SCENE III.

ALTHE'E, PLEXIPPE blessé, DEJANIRE, DIONE, THELAME.

ALTHE'E.

AH mon frere!

PLEXIPPE.

Le sort a trompé mon envie,
Madame: en vous servant il m'en coûte la vie.
J'ay fait ce que j'ay pû. Mais si je vous fus cher:
Si l'état où je suis a dequoy vous toucher.
Si vôtre ame aux remords ne veut point être en proye,
Ce n'est point dans les pleurs qu'il faut que l'on se noye.
Puissent les Dieux témoins de mes derniers momens,
Au gré de ma fureur regler vos châtimens:
Si vous souffrez, ma sœur, que sans être vangée
Dans l'éternelle nuit mon ombre soit plongée.

C'eſt l'eſpoir dont mon cœur peut encor ſe flatter
Et le ſeul qu'aux Enfers je prétends emporter.

ALTHE'E.

Oüy : tandis qu'élevée à la grandeur ſuprême,
On verra ſur mon front briller un Diadême,
Vous n'aurez pas en vain imploré mon ſecours,
Contre les aſſeſſins qui terminent vos jours.
Juſque ſur nos Autels vôtre cendre ſacrée,
S'abreuvera du ſang dont elle eſt alterée :
Mais quel bras inhumain vous a percé le flanc ?
Quel monſtre inſatiable a verſé vôtre ſang ?
Nommez-le moy. Bien-tôt ſur le rivage ſombre,
Je ſçauray le forcer d'accompagner vôtre ombre ;
Et mon cœur agité des plus noires fureurs....

PLEXIPPE.

Vous ſçaviez mon amour... Athalante... je meurs.

SCENE IV.

ALTHEE, DEJANIRE, DIONE.

ALTHE'E.

Athalante ! ô fureurs ! ô crime déteſtable !
De la mort de mon frere Athalante eſt coupable !
Ouy, Prince infortuné, digne d'un autre ſort,
Que pour moy trop de zele a conduit à la mort.
Me puniſſent les Dieux : & me puiſſe leur foudre
Ecraſer tout-à-l'heure, & me reduire en poudre :
Puiſſay-je de ma peine effrayant l'Univers,
Voir contre moy le Ciel, la Terre, & les Enfers ;

Si tant que Reine icy j'auray quelque puissance,
Je cesse de poursuivre une telle vangeance.
Et toy, fleuve d'Enfer, si je romps mes sermens,
Puisse-tu m'apprester les plus cruels tourmens.
Puisse l'affreux Nocher sur ta funeste rive,
Refuser le passage à mon ombre plaintive.
Dieux, ou suis-je ? l'horreur de cette trahison,
Fait contre tous mes sens revolter ma raison.
La perfide. Courons ordonner son supplice.
Faisons-en à mon frere un juste sacrifice.
Vangeons-le : vangeons-nous. Il n'est rien desormais
Qui puisse reparer la perte que je fais.

DEJANIRE.

Ciel ! quels malheurs sur nous assemble ta colere.

SCENE V.

ALTHE'E, MELEAGRE, DEJANIRE, DIONE.

ALTHE'E.

VEnez, mon fils, venez consoler vôtre mere.
Mon frere ne vit plus. De ses glorieux jours
Une main sacrilege a terminé le cours.
J'ay juré de vanger cette perte fatale.
De plonger l'assassin dans la nuit infernale.
Je sçay que vôtre cœur en pourra murmurer,
Et je tremble moy-même à vous le déclarer :
Mais quelque coup affreux que vôtre ame en ressente :
Il faut pous me vanger, que j'immole Athalante ;

C'eſt-elle dont le crime excite ma fureur.

MELEAGRE.

Qu'entens-je ! ah diſſipez cette funeſte erreur.
Madame, où vous emporte une aveugle colere :
Elle n'a point verſé le ſang de vôtre frere.

ALTHE'E.

O Ciel ! par ce diſcours vous me glacez d'effroy.
Et qui donc eſt l'autheur de ce crime.

MELEAGRE.

C'eſt moy.

ALTHE'E.

Vous !

DEJANIRE.

Qu'entens-je !

MELEAGRE.

Ouy, c'eſt moy qui de ſa tyrannie
Ne pouvois plus long-temps ſouffrir l'ignominie.
C'eſt moy qui mille fois animé contre luy,
Ay conçû le deſſein que j'acheve aujourd'huy.
C'eſt moy, dans le projet qu'il oſoit entreprendre,
Qui me ſuis vû frapper par l'endroit le plus tendre.
C'eſt moi qui dans ſon ſang éteignant ſes fureurs...
Mais que vois-je ! grands Dieux, Madame ?

ALTHE'E.

Je me meurs.

MELEAGRE.

Quoy, Madame !

ALTHE'E.

O mon fils ! ô mere infortuné !
A quel ſupplice affreux me vois-je condamnée ?
Quel ſerment indiſcret m'oblige à vous punir ?
Comment le pouvoir rompre, & comment le tenir ?

MELEAGRE.

Hé bien ! si la vangeance a pour vous tant de charmes,
Prenez. Voicy le fer qui fait couler vos larmes ;
Avec mes tristes jours terminez vos ennuis.

ALTHE'E.

Grands Dieux ! par où sortir de l'horreur où je suis ?

DEJANIRE.

Ah Seigneur ! elle tombe, & sa raison s'égare.

MELEAGRE.

Ma mere. Ah quels regards !

ALTHE'E.

Va, lasse-moy, barbare.

MELEAGRE.

Hé quoy ! jamais les Dieux ne seront appaisez ?

DEJANIRE.

Voila l'état funeste où vous la reduisez.

ALTHE'E.

D'où vient que la clarté se dérobe à ma veuë ?
Dans l'éternelle nuit serois-je descenduë ?
Quels gouffres sous mes pas s'ouvrent de toutes parts !
Quels spectres ! quels demons s'offrent à mes regards ?
Ah mon frere ! est-ce vous ? sur ce rivage sombre
Faut-il que le couroux anime encor vôtre ombre ?
Ne me retracez point le serment que j'ay fait ;
S'il ne faut que mon sang, vous serez satisfait.
Mais ne présumez pas que mon fils. Ah ! barbare,
Faut-il que contre moy tout l'Enfer se déclare ?
Noires divinitez dont les severes mains
Ne pardonnent jamais à pas-un des humains :
Quel flambeau venez-vous presenter à ma vûë ?
La perte de mon fils est-elle resoluë ?

Venez-vous m'enlever ce fils infortuné ?
Est-ce là le tresor que vous m'aviez donné ?
Dieux ! que vois-je ! Diane excite leur furie.
Ah ! mon fils, je vous perds, c'est fait de vôtre vie.
Que poura vostre mere, & son foible secours.
Contre tant d'ennemis qui menacent vos jours ?

DEJANIRE.

Que dites-vous ? ah Dieux ;

MELEAGRE.

Que faites-vous, ma mere ?

ALTHE'E.

Ah ! de ces Dieux cruels évitez la colere.
Fuyez, mon fils : mais non ne m'abandonnez pas.
Venez, pour les braver, vous jetter dans mes bras ;
Et que le même instant trenche mes destinées,
Qui moissonne la fleur de vos jeunes années :
Mais quel monstre nouveau vient encore en ces lieux :
Dans le temps que la mort me va fermer les yeux ?

SCENE VI.

ALTHE'E, MELEAGRE, ATHALANTE, DEJANIRE, ELISE, DIONE.

ATHALANTE.

GEmissante des maux dont je me voy complice,
Je viens de tout mon sang vous faire un sacrifice.

Loin de me dérober à vos inimitiez,
Je viens mettre mon Sceptre, & ma vie à vos pieds.
C'eſt moy qui vous reduis en l'état où vous êtes.
Ne vous prenez qu'à moy des pertes que vous faites.
J'ay moy ſeule du Prince excité le courroux;
Et j'ay pouſſé moy ſeule, & ſon bras, & ſes coups.
Quel malheur en ces lieux luy cauſe ma venuë!
Il ſeroit innocent s'il ne m'eût jamais vûë.
S'il faut une victime à vos reſſentimens,
Faites tomber ſur moy vos plus durs chaſtimens.
S'il ſe peut à l'offenſe égalez le ſupplice.
Je n'en murmure point: vous me ferez juſtice.
Heureuſe! ſi par là voſtre cœur deſarmé
Redonne à voſtre fils ſon rang accoûtumé:
Et ſi dans vos Etats la perte de ma vie,
Vous peut rendre la paix que je vous ay ravie.

ALTHE'E.

Où ſuis-je? quelle voix! quels lugubres accens
Me rendent tout à coup l'uſage de mes ſens?
Qui vient calmer l'horreur dont mon ame eſt émeuë?
Que vois-je! quel objet ſe preſente à ma vûë!
Perfide, venez-vous juſques dans ce Palais,
Par la mort d'une Reine achever vos forfaits?

ATHALANTE.

Non, Madame, je viens vous apporter ma teſte.
A vos reſſentimens la voila toute preſte.
Le Prince eſt innocent: ne l'accuſez de rien;
Et s'il vous faut du ſang, je vous offre le mien.

MELEAGRE.

Ah! ſi le criminel doit expier ſon crime,
Erappez, Reine, frappez. Voici voſtre victime:

Qu'entre-nous voſtre cœur ne ſoit point combattu.
Faites juſtice au crime, & grace à la vertu.

ALTHE'E.

Helas !

DEJANIRE.

A voſtre fils ne ſoyez point cruelle.

ALTHE'E.

Tu l'emportes enfin, tendreſſe maternelle.
Haine, ſermens, fureurs, je n'écoûte plus rien.
L'intereſt de mon fils l'emporte ſur le mien.
Et toy fille du Dieu qui lance le Tonnerre,
Diane, qui toujours m'as déclaré la guerre,
Si mon orgueil a pû ſi long-temps t'irriter,
Par mon abbaiſſement je vais te contenter.
Sceptre, bandeau Royal, malheureux Diadeſme,
Ce n'eſt qu'en vous quittant qu'on peut eſtre à ſoy-meſme.
Plus on eſt élevé, plus on eſt malheureux:
Et les rangs les plus hauts ſont les plus dangereux.
J'entends dans les Enfers ton ombre qui murmure,
Mon frere; & qui me vient reprocher ton parjure:
Mais d'un ſerment affreux daigne me diſpenſer;
Ou donne-moy du ſang que je puiſſe verſer.
Allez, Seigneur, regnez: avez mon ouvrage.
Je vous rends mes reſpects, & mon premier hommage.

MELEAGRE.

Ah ! reprenez un rang où tout vous eſt ſoûmis.

ALTHE'E.

Il me coûteroit trop, s'il me coûtoit mon fils.

ATHALANTE.

Madame, ſans quitter vôtre grandeur ſuprême,
Ce Heros peut ailleurs trouver un Diadême;

Aux peuples d'Arcadie il peut donner des Loix,
Je luy remets mon Sceptre, & luy cede mes droits.

ALTHE'E

Non, non, de ce dessein rien ne peut me distraire.
Mon fils regne : il est vray : je ne suis que sa mere.

MELEAGRE.

Madame, le trépas me cause moins d'effroy,
Que le Trône éclattant que vous quittez pour moy :
Si vous ne consentez que dans cette journée
Athalante avec moy puisse estre couronnée.
Je n'aime à me placer dans ce rang glorieux,
Que pour en faire hommage à l'éclat de ses yeux.
Favorisez de grace une flâme si belle ;
Je ne puis ny regner, ny vivre que pour elle.

ALTHE'E.

Mon fils, car de ce nom j'aime à vous appeller,
Vous regnez, il suffit : vous n'avez qu'à parler.

MELEAGRE.

Ah ! souffrez qu'à vos peeds. . . .

ALTHE'E.

C'en est assez, de grace,
Je ne m'informe plus de tout ce qui se passe :
Je vais me renfermer aux pieds de nos Autels ;
Pour vos prosperitez prier les immortels ;
Et pour rendre l'Enfer à nos desseins propice,
Aux manes de mon frere offrir un sacrifice.

à Déjanire.

Princesse, il faut ceder au souverain pouvoir,
Je vous plains à regret, je trahis vostre espoir :
Mais pour voir ce revers avec indifference,
Armez-vous, comme moy, d'une noble constance ;
Et croyez que vos maux excitant ma pitié,
Des peines que je sens redoublent la moitié.

SCENE VII.

MELEAGRE, ATHALANTE DEJANIRE, ELISE.

MELEAGRE *à Dejanire.*

Achevez mon bonheur, & dans ce jour insigne,
De vos adorateurs choisissez le plus digne.
Preparons dans le Temple un spectacle nouveau
Faisons qu'un double hymen allume son flambeau
Parlez : que sur ce choix vostre cœur se declare
Est-ce Hercule? ou Thesée, ou les fils de Tyndare.

DEJANIRE.

Seigneur, l'impatience est permise aux Amans.
Allez, ne perdez point de precieux momens.
Pour haster le bonheur que vostre cœur espete,
Je vais joindre mes soins à ceux de vostre mere.
Et quand vos vœux seront pleinement satisfaits,
Alors de vos bontez j'attendray les effets.

MELEAGRE *à Athalante.*

Vous, Madame, souffrez que je coure moy-mesme,
Faire tout préparer pour ce bonheur extrême.

SCENE VIII.

DEJANIRE *seule.*

TU triomphes, cruel, rien ne peut t'arrester.
Tu mépriſes les pleurs que tu me vas coûter.
Orgueilleux de ton crime, & fier de ta conqueſte,
De ce funeſte hymen tu vas preſſer la feſte.
Puiſſe le chaſte hymen ne point unir vos cœurs.
Que l'affreuſe Diſcorde, Alecton, & ſes Sœurs,
De furieux ſoupçons, des haines immortelles,
Prennent ſoin d'éclairer ces nopces criminelles.
Allons : ne ſouffrons pas ces appreſts odieux :
Portons plûtôt la flâme, & le fer en ces lieux.
Pour qui me vangera mon ame ſe déclare.
Qu'à ſervir ma fureur Hercule ſe prépare.
Appellons en ces lieux le Centaure Neſſus.
Faiſons-y déborder les eaux d'Acheloüs.
Que dis-je ? à nous vanger n'employons que nous-même.
N'ay-je pas ſur ſes jours un empire ſuprême ?
Ne puis-je pas le perdre, & ſans me découvrir,
Inventer une voye à le faire perir.
Ah ! ne balançons plus. Prenons cette victime.
Egalons ma vangeance au couroux qui m'anime.
Quelle rage, grands Dieux ! quel excés de fureur!
Le verray-je perir ſans changer de couleur ?
Eſt-ce un crime pour luy de n'avoir pû luy plaire?
Soûtiendray-je ſa veuë, & les cris de ſa mere ?
Tu l'aimes, Dejanire, & tu l'immoleras ?
Tu l'aimes, Dejanire, & tu le cederas ?

Et tu pouras souffrir qu'une autre ait l'avantage
De soûmettre à tes yeux ce superbe courage.
Ah ! puisque tu n'as pû le ranger sous ta loy,
Qu'il meure, ou qu'il l'épouse, il est perdu pour
toy.
Et plonge-le plûtôt dans la nuit infernale,
Que de le voir jamais épouser ta rivale.
Allons trouver Althée, & pour nostre dessein
Choisissons, sans remise, & le temps, & la main :
Et que tout l'Univers me voyant outragée,
Apprenne en même temps que je me suis vangée.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATHALANTE *seule.*

D'Où vient que dans un jour marqué pour mon bon-heur,
Je ne puis à la joye abandonner mon cœur ?
Au plus grand des Heros je vais me voir unie.
Je vois tous les appreſts de la ceremonie.
A mes rapides vœux tout ſemble conſpirer,
Et mon cœur toutefois ne ſe peut raſſurer.
D'un noir preſſentiment je ne puis me deffendre.
Grands Dieux ! par cet avis me faites-vous entendre,
Qu'il n'eſt point icy-bas de tranquilles plaiſirs,
Et que jamais le ſort n'a comblé nos deſirs ?
Calmons ces mouvemens, dont j'ignore la cauſe.
Moy-même, à mon bonheur, faut-il que je m'oppoſe?
Ne vois-je pas qu'un cœur ſeroit mal enflâmé,
Si jamais en aimant il n'eſtoit allarmé ?
Et que plus un bonheur peut flatter noſtre attente,
Plus il jette d'effroy dans le cœur d'une Amante.
Allons. Eſperons tout de la bonté des Dieux.

SCENE II.

ATHALANTE, ELISE.

ATHALANTE.

MAis quel transport de joye éclate dans tes yeux,
Chere Elise ?

ELISE.

Du Temple, où le peuple s'empresse,
Je viens d'estre témoin des transports de la Grece.
Jamais tant de splendeurs, tant d'appareils divers
Ne s'offrirent ensemble aux yeux de l'Univers.
La Reine si long-temps par Plexippe irritée,
A servir ses fureurs n'est plus sollicitée.
Et vous gardant, Madame, un traitement plus doux,
Laisse agir ses bontez pour son fils, & pour vous.
Mais ce qui me suprend: Dejanire avec elle
Ordonne de ce jour la pompe solemnelle:
Et calmant quelquefois ses esprits agittez,
Mesle ses vœux aux siens pour vos prosperitez.

ATHALANTE.

Que ne luy dois-je point ? par quelle recompense
Pouray-je l'assurer de ma reconnoissance ?
Qu'elle fait sur soy-même un effort genereux:
Car enfin, Meleagre est l'objet de ses vœux.
Elle en sçait comme moy le prix & le merite:
Et j'ay vû dans ses yeux le trouble qui m'agitte.
Mais que fait ce Heros ? par quel retardement
Témoigne-t-il pour moy si peu d'empressement ?

ELISE.

Vous l'allez voir, Madame, il a par sa presence,
de ses nouveaux sujets calmé l'impatience.
Par mille appreſts pompeux, il veut dans ce grand jour,
Que sa magnificence égale son amour.
Vos peuples à l'envy, par mille cris de joye,
Celebrent le bonheur que le Ciel vous envoye.
Vostre nom & le sien comblez de leurs sauhaits,
Font retentir les murs de ce vaste Palais.
Et tout ce que la Grece a de cœurs heroïques
Vient du Temple à grands flots innonder les portiques.
Quel triomphe pour vous! quel spectacle charmant!
D'avoir tant de témoins de cet heureux moment.
De voir sur vôtre front un double Diadême,
Qu'un Heros si parfait... Mais le voicy luy-même.

SCENE III.

MELEAGRE, ATHALANTE, ELISE.

MELEAGRE.

BElle Athalante, enfin tout comble mes desirs.
Je n'ay plus à pousser d'inutiles soûpirs.
Aprés tant de tourmens, je puis en asſurance,
Vous marquer de mes feux l'extrême violence.
Le flambeau de l'hymen est preſt d'unir nos cœurs:
Et nous avons du sort surmonté les rigueurs.
Mais d'où vient qu'en ce jour de pompe, & d'allegresſe,
Je voy sur vostre front des marques de triſteſſe?

Voyez-vous à regret ces appreſts ſolemnels?
Me ſuivez-vous par force au pied de nos Autels
Pour la derniere fois, expliquez-vous, Madame
Quelque ſoit le bonheur dont on flatte mon am
De voſtre ſort encor vous pouvez diſpoſer,
Et j'aime mieux mourir que vous tyranniſer.

ATHALANTE.

Ecoûtez moins, Seigneur, un ſoupçon qui m'offen
ſe,
Je vous ſuis à l'Autel ſans nulle violence.
Vous avez ſur mon cœur un abſolu pouvoir.
Je ne murmure pont à ſuivre mon devoir;
Autant que je le puis je reſſens voſtre joye.

MELEAGRE.

Hé! comment voulez-vous, Madame, que j
croye
Que j'ay quelque pouvoir ſur vous, ſur voſtr
cœur,
Quand vous m'en aſſûrez avec cette froideur?
Eſt-ce là tout l'amour dont vous eſtes atteinte?
Non, non, Madame, non, il faut parler ſans feinte.
Je voy que voſtre trouble éclate malgré vous;
Je n'ay pas merité le nom de voſtre époux.
Non, vous ne m'aimez pas.

ATHALANTE.

Cruel! eſt-il poſſible
Qu'il me faille eſſuyer ce reproche ſenſible?
A vous ouvrir mon cœur ay-je attendu ſi tard?
N'avez-vous pas d'un mot empêché mon départ?
Tantoſt contre Plexippe, & contre voſtre mere,
Vous ay-je avec contrainte adreſſé ma priere?
Quand vous m'avez parlé vous ay-je rebutté?
Mon cœur avec dédain vous a-t-il écoûté?
N'eſt-ce pas vous mõtrer que je vous rends juſtice?
Par un aveu plus fort faut-il que je rougiſſe?

Faut-il vous dire icy, pour la premiere fois,
Que l'amour, comme vous, m'a soûmise à ses loix :
Qu'à peine le destin vous offrit à ma veuë,
Que je sentis pour vous mon ame prévenuë ;
Et que si vostre cœur ne me pût échaper,
Pour vous du même trait je me sentis frapper ?
Prince, estes-vous content ? vous sçavez ma foiblesse.
Joüissez de la honte où ce discours me laisse :
Mais pour vous découvrir de semblables secrets
Croyez qu'il faut aimer autant que je le fais.

MELEAGRE.

O Prince trop heureux ! ô sort digne d'envie !
A quel bonheur, ô Ciel ! reserves-tu ma vie ?
Mais de grace, achevez, rendez mes vœux contens,
Et ne differez plus le bonheur que j'attends,
Madame. Allons au Temple y rejoindre ma mere.
Allons : que de l'hymen le flambeau nous éclaire,
Et que ce jour enfin si propice à mes vœux,
Me rende aussi content que je suis amoureux.

ATHALANTE.

Je marche sur vos pas. Mais quel sombre nuage,
Trace sur vostre front cette funeste image ?
De quel trouble soudain estes-vous agité ?

MELEAGRE.

C'est l'effet d'un bonheur que j'ay peu merité.
Madame, il est si grand que je ne sçaurois croire,
Qu'un mortel en un jour puisse avoir tant de gloire.
Et mieux que mes discours le trouble de mes sens,
Vous montre tout l'excés de l'amour que je sens.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATHALANTE, THELAME, ELISE.

THELAME.

QUe faites-vous, Seigneur, la Reine impatiente,
N'attend plus qu'aprés vous, & l'illustre Athalante.
Déja pour vostre hymen elle a tout préparé.
La victime est choisie, & l'Autel est paré.
Elle tient dans ses mains le sacré Diadême,
Et veut sur vostre front le poser elle-même.
En entrant dans le Temple une soudaine horreur
A ses premiers transports avoit livré son cœur.
A l'aspect du bucher son ame s'est troublée.
Sa fureur presque éteinte a semblé réveillée.
Elle a crû voir encor les noires Deïtez,
Et d'un frere sanglant les manes irritez.
Mais soudain Dejanire à l'Autel accouruë,
A calmé ses transports : l'a toujours secouruë:
Et luy servant de guide en ce pieux dessein,
Jusqu'au bucher fatal elle a conduit sa main.
A peine a-t-elle offert ce juste sacrifice,
Que l'Enfer à nos vœux s'est montré plus propice:
Que la Reine a sorty de son égarement:
Et vous mande tous deux en ce même moment.

MELEAGRE.

Allons.... Mais quel tourment ! quelle ſecrette flâme,
Avec plus de fureur, s'empare de mon ame ?

ATHALANTE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je vois ! vous chancelez, Seigneur :
Vos yeux ſont égarez : vous changez de couleur.

MELEAGRE.

Madame, ce n'eſt rien : que voſtre crainte ceſſe.
Venez au Temple : il faut ſurmonter ma foibleſſe.

ATHALANTE.

Ah Seigneur ! arreſtez.

MELEAGRE.

Thelame, ſoûtiens-moy.

ATHALANTE.

Voſtre mal qui redouble augmente mon effroy.

MELEAGRE.

Non, c'eſt trop expoſer mon trouble à vôtre veuë ;
Avançons.... Mais ô Dieux ! que mon ame eſt émeuë,
Que j'éprouve à la fois de ſupplices divers !
Et pour comble d'horreur je ſens que je vous perds.

ATHALANTE.

Ah ! cherchons du ſecours.

MELEAGRE.

Je le voy bien, Madame :
Quelque Dieu dans mon ſein allume cette flâme.
Il a vû mon bonheur avec des yeux jaloux.
Il a crû qu'un mortel n'eſt pas digne de vous.
Mais quelque ſoit des Dieux l'avantage ſuprême,
Il n'aimeront jamais autant que je vous aime.

Et s'ils ont plus que moy de gloire & de pouvoi
J'ay plus d'amour pour vous qu'ils n'en ſçauroie
avoir.

ATHALANTE.

Dieux ! étiez-vous jaloux du bonheur de ma vi
Mortelle : je voyois vos grandeurs ſans envie.
Avez-vous cru qu'un jour ce Prince genereux
Vous pouroit des mortels enlever tous les vœux
Ah ! ne m'épargnez point, aprés ce coup funeſt
Arrachez-moy, cruels, le jour que je déteſte.
Si vous voulez encor paroiſtre tout-puiſſans,
Et que ſur nos Autels on brûle de l'encens,
Si vous voulez encor des Temples, des homma-
ges,
Faites-moy du Cocyte aborder les rivages ;
Où vos Temples par moy détruits, & renverſez
Vous puniront du bien que vous me raviſſez.

MELEAGRE.

N'attirez point ſur vous leur funeſte colere ;
Puiſſent-ils ſur moy ſeul l'épuiſer toute entiere.
Je reconnois Diane, & ſon courroux vangeur,
Le poiſon qui me ronge augmente ſa fureur.
Je brûle : & je reſſens dans mes veines ardentes
Couler, au lieu de ſang, des flâmes devorantes.
Helas ! j'eſtois aimé. D'un ſi charmant aveu
Faut-il que je joüiſſe, & triomphe ſi peu ?
Ah ! qu'avec déplaiſir on renonce à la vie,
Sur le point de goûter un ſort digne d'envie.
Pour les infortunez la mort n'a rien d'affreux :
Mais qu'elle a de rigueurs pour les Amans heu-
reux.

SCENE V.

ALTHE'E, MELEAGRE, ATHALANTE, DIONE, ELISE, THELAME.

ALTHE'E.

QUe vous faites languir ma juſte impatience?
Tout le peuple, mon fils, ſe plaint de voſtre abſence:
'ay déja dans le Temple allumé le bucher.
aut-il qu'encor icy je vienne vous chrecher?
'enez... Mais quel objet ſe preſente à ma veuë?
)e quel trouble nouveau me vois-je confonduë?
Ie trompay-je, grands Dieux? eſt-ce-vous que je voy?
Mon fils, en quel état vous montrez-vous à moy?

ATHALANTE.

Jn deſordre mortel s'empare de ſon ame.
Madame, il va perir.

ALTHE'E.

Quoy mon fils?

MELEAGRE.

Ouy, Madame.
Mais par ce tendre amour puiſé dans voſtre flanc,
Qui m'a dans voſtre cœur donné le premier rang,
Ma mere, prenez ſoin de ma belle Princeſſe.
C'eſt le plus cher treſor qu'en mourant je vous laiſſe

Rendez-luy mon trépas facile à ſupporter,
En eſſuyant les pleurs que je luy vais coûter.

ALTHE'E.

Non, vous ne mourrez point, je ne le ſçauro
croire.
Les Dieux d'un ſort plus beau vous ont promis
gloire.
Changeroient-ils pour vous leurs arreſts éternel
Ou mettroient-ils leur joye à tromper les mor
tels ?
Non, non, que contre vous leur fureur ſe dé
ploye ;
Jamais, ſans mon aveu, vous ne ſerez leur proye
Ils ont beau menacer, j'ay le plaiſir de voir
Que je puis balancer leur injuſte pouvoir :
Les Parques de vos jours m'ont ſçû rendre maî
treſſe :
Venez, & ſurmontez une indigne foibleſſe.

SCENE VI.

ALTHE'E, MELEAGRE, ATHALANTE, DEJANIRE, DIONE, ELISE, THELAME.

DEJEANIRE.

TU te crois vainement l'arbitre de ſon ſort :
Ceſſe de t'aveugler, Reine, ton fils eſt mort.
C'eſt toy qui de Diane as ſervy la colere,
Tu l'immole toy-même aux manes de ton frere.

ALTHE'E.

ALTHE'E.

Quel excés de fureur ! je fais perir mon fils :
Qu'as-tu fait du dépoſt que je t'avois commis,
Perfide ?

DEJANIRE.

Ignore-tu ſon malheur, & ton crime ?
Et que je viens par toy d'en faire la victime?
Qui t'a fait préſumer qu'avec tranquilité
Je ſerois le témoin de ſa felicité ?
Ou que diſſimulant mon deſeſpoir extréme,
Je ne me vangerois de luy que ſur moy-meſme.
Non, non, pour le punir j'ay pris l'heureux moment,
Qui t'avoit fait rentrer dans ton égarement;
Je n'ay feint à l'Autel de te ſervir de guide,
Que pour pouſſer ta main à faire un parricide.
Les Dieux m'ont fait par elle allumer le flambeau.
Qui va plonger ton fils dans la nuit du tombeau.
Ainſi quand tu priois leur majeſté ſupreſme,
Tu détruiſois les vœux que tu formois toy-meſme:
Ta bouche les preſſoit de conſerver ſes jours,
Et ta main parricide en terminoit le cours.

ALTHE'E.

Ah Ciel ! pour l'arracher à ſon deſtin funeſte,
Allons de ce flambeau conſerver ce qui reſte.

Elle ſort.

SCENE DERNIERE.

MELEAGRE, ATHALANTE, DEJANIRE, ÉLISE, THELAME.

MELEAGRE.

MOnstre, que t'ay-je fait pour m'arracher le jour ?

DÈJANIRE.

Ingrat, par ma fureur juge de mon amour ;
J'aime mieux te livrer à la Parque fatale,
Que de voir avec toy triompher ma Rivale.
Et toy qui me bravois avec tant fierté,
Va, superbe, joüis de ta felicité,
A mes yeux maintenant étale ta victoire,
Eleve de sa mort un trophée à ta gloire.
Du moins j'ay ce plaisir qui me vange de toy,
De voir qu'en le perdant tu perdras plus que moy.
Je ne perds qu'un ingrat qui me hait : que j'abhorre :
Et tu perds pour jamais un époux qui t'adore.

ATHALANTE.

Ne crains-tu point la mort que mon juste courroux....

DEJANIRE.

Non, j'ay craint seulement de le voir ton époux ;
Aprés ce que j'ay fait je me suis attenduë,
A subir à mon tour la peine qui m'est duë.

MELEAGRE.

Non, cruelle, joüis de la clarté des Cieux,
Uy, pour traîner ton crime, & ta flâme en tous lieux,
Uy, pour servir d'horreur à toute la nature.
Et vous qui prenez part aux tourmens que j'endure.
Belle Athalante, adieu; gardez mon souvenir,
Et recevez mon cœur par ce dernier soûpir.

ATHALANTE.

Barbare, es-tu contente? as-tu comblé ta rage?
Puisse-tu te souler de sang & de carnage.

DEJANIRE.

Hé bien! Dieux inhumains, estes-vous satisfaits?
Avez-vous épuisé le dernier da vos traits.

FIN.

ORESTE
ET
PILADE,
TRAGEDIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

IL y a long-temps qu'on auroit vû paroître sur la Scene ce sujet, qui est un des plus grands & des plus beaux de l'antiquité, si nos meilleurs Autheurs avoient crû pouvoir en surmonter les difficultez; mais quand on est jeune on est toujours temeraire. & l'on est quelquefois heureux. D'ailleurs comme l'on sçait assez que la qualité d'Autheur n'est pas celle qui m'honnore le plus, j'ay voulu traiter un sujet dont la réussite me determinast à travailler pour le Theatre, ou à employer mes momens de loisir à quelque occupation qui me fust plus convenable. Madame la Princesse de Conty, chez qui j'ay eu l'honneur d'estre élevé, me choisit elle-même ce sujet préferablement à beaucoup d'autres. J'y ay donné tous mes soins; & ce qui me confirme encore dans la bonne opinion que j'en ay, c'est qu'on le voit encore paroistre tous les jours sur la Scene avec autant de plaisir & d'applaudissemens que dans les premieres representations, je puis dire que cet Ouvrage a esté si generalement

approuvé de tout le monde, que je ne répondray pas seulement à la mauvaise critique de ceux qui ont condamné Thoas & Thomiris; l'un est dans Euripide, sans lequel il n'y auroit point de Piece, & je me suis assez bien trouvé de l'autre pour ne m'en pas repentir. La perte que fit le Theatre, en perdant Mademoiselle de Champmesle, m'avoit empeschè de faire imprimer cette Piece; mais depuis qu'une jeune Actrice, qui a paru ces jours passez, nous en a rafraîchy la memoire, je me suis laissé vaincre par les pressantes sollicitations de mes amis, qui, avec mes autres Ouvrages, m'ont persuadé de donner encore celuycy au public, me flattant que la lecture ne luy en fera pas moins de plaisir que la representation.

EXTRAIT

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le douziéme Fevrier 1699. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, LE FEVRE. Il eſt permis à PIERRE RIBOU Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *le Recueil des Tragedies du Sieur de la Grange*, pendant le temps de huit années, à compter du jour que chaque Tragedie ſera achevée d'imprimer pour la premiere fois; Pendant lequel temps faiſons tres-expreſſes défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de faire imprimer, vendre ny debiter d'autre Edition que de celle de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payables ſans deport par chacun des contrevenans, & de tous dépens, dommages & intereſts, & autres peines portées plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris le 26. Fevrier 1699.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 20. Mars 1699.

ACTEURS.

THOAS,	Roy des Tauro-Scyches.
IPHIGENIE,	Fille d'Agamemnon, grande Preſtreſſe de Diane.
ORESTE.	Frere d'Iphigenie.
PILADE,	Prince, amy d'Oreſte, Amant d'Iphigenie.
THOMIRIS,	Princeſſe du ſang Royal des Scythes.
ANTHENOR, HIDASPE,	Miniſtres d'Etat, & les principaux d'entre les Scythes.
CYANE,	Preſtreſſe de Diane, & confidente d'Iphigenie.
ERINE,	Confidente de Thomiris.
TAXIS,	Capitaine des Gardes de Thoas.

La Scene eſt à Anticire, dans le Palais de Thoas.

ORESTE

ORESTE ET PILADE,

OU

IPHIGENIE EN TAURIDE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THOAS, HIDASPE.

HIDASPE.

SEIGNEUR, voicy le jour si long-temps souhaité,
Où conduit par l'hymen à la felicité,
Thoas, l'heureux Thoas, épouse ce qu'il aime.
C'estoit peu qu'éloigné de la grandeur suprême,

Par vos seules vertus, sans le secours du sang,
Vous eussiez pû monter à cet auguste rang:
C'estoit peu que de voir les Scythes indomptables,
Vous soûmettre à l'envy leur rives redoutables,
Pour vous faire un destin digne de vos exploits.
Et donner une épouse au plus grand de nos Rois.
Nous avons vû Diane en ces lieux adorée,
Dans un éclat pompeux, par la route azurée,
Vous amener, Seigneur, cette auguste beauté,
De qui vostre constance a vaincu la fierté.
Tout vous rit: la splendeur qui dans ces lieux éclate,
Est relevée encor par celle du Sarmate,
Dont les Ambassadeurs honorent vostre Cour.
Enfin pour vous combler de gloire ce grand jour...

THOAS.

A-t-on tout préparé? verray-je la Princesse,
Hidaspe?

HIDASPE.

Elle est encore aux pieds de la Deesse.
Tandis que de ce Grec à la mort destiné,
On couronne de fleurs le front infortuné.
Pleine d'un feu divin dans l'enceinte sacrée,
Au fond du Sanctuaire elle s'est retirée;
Où son cœur attentif semble se préparer,
Au mystere sanglant qu'elle va celebrer.
Mais que vois-je! en ce jour de gloire & d'allegresse,
Qui n'attend que ce sang qu'éxige la Deesse,
Pour faire que sans crime un Roy victorieux
Possede enfin un cœur reservé pour les Dieux:
Lors qu'à ces nœuds sacrez il n'est rien qui s'oppose,
De ce sombre chagrin qui peut être la cause?

Me seroit-il permis, sans sortir du devoir,
D'oser m'en informer ? Ne le puis-je sçavoir ?

THOAS.

Heureux qui sans remords, portant un Diadême,
N'a point à redouter la vangeance suprême,
Et n'est point obligé de conserver ce rang,
Par des droits violez, & des fleuves de sang.

HIDASPE.

Qu'entens-je ? quel discours, Seigneur, qui vous l'inspire ?
Je n'ay pas oublié qu'en acceptant l'Empire,
Vous jurâtes d'abord d'épouser Thomiris.
Que son pere en mourant mit le Sceptre à ce prix.
Pour acquerir un Trône on ose tout promettre.
Mais sur le Trône assis on se peut tout permettre.
Tranquile Souverain, & Vainqueur tant de fois,
Vous n'avez qu'à parler, tout fléchit sous vos loix.
Dans ses ressentimens Thomiris n'est qu'à plaindre.

THOAS.

Dans ses ressentimens Thomiris est à craindre.
Quelque trouble pourtant qu'elle puisse exciter,
De plus cruels chagrins viennent m'inquieter :
Elle n'est pas la seule icy que je redoute.

HIDASPE.

Et quel autre ennemy pouvez-vous craindre ?

THOAS.

Ecoûte.
Quand le feu Roy, parmy tant de Scythes fameux,
Daigna tourner sur moy ses regards & ses vœux,
Et me faire en mourant l'appuy de sa famille,
En m'accordant le Sceptre, & me donnant sa fille,
Guidé par mon devoir plusque par mes sermens,
Je voyois chaque jour dans mes empressemens,

Thomiris s'applaudir d'augmenter ma tendreſſe.
Helas ! je n'avois point encor vû la Preſtreſſe.
Le jour qui l'amena dans toute ſa ſplendeur,
Eclaira ſon triomphe enſemble, & mon malheur.
Mes yeux ne furent plus attachez que ſur elle.
Perfide à Thomiris, à ma gloire infidelle.
Pour m'aſſurer le Trône, & regner ſans effroy,
De tous ceux que j'en crus auſſi dignes que moy,
Hidaſpe, j'étouffay l'eſpoir avec la vie.
Mes ennemis domptez, la Thauride aſſervie,
Parez de ces grands noms, de ces fameux exploits,
Que la victoire ajoûte à la pourpre des Rois,
Je parlay de mes feux en Amant ſeur de plaire.
Quel revers ! la Preſtreſſe inconnë, étrangere,
Ne crut pas mon amour digne d'eſtre écoûté.
Que dis-je ? Elle pouſſa ſon injuſte fierté
Juſqu'à me refuſer ; ſoit mépris, ſoit prudence ;
De m'apprendre ſon nom, ſon païs, ſa naiſſance.
Cet orgueil imprévû ne fit que m'irriter.
Pour fléchir ſa rigueur on me vit tout tenter :
Mais en vain : je ne fis qu'augmenter ſon audace.
Des Dieux, toutes les nuits, éprouvant la menace,
Je voulus de mon ſort ſçavoir la verité.
Voicy, par Apollon, ce qui me fut dicté.

Tu joüiras du Sceptre & de la vie,
Tant que tu ſeras poſſeſſeur
Du ſimulachre de ma Sœur :
Mais crains d'un Grec la main impie.
La Statuë enlevée expiant ſa fureur,
Te menace d'un ſort funeſte.
Tremble, Thoas, au nom d'Oreſte.

HIDASPE.

Quel Oracle !

THOAS.

En secret m'ayant esté rendu,
R'appellant aussi-tôt mon esprit éperdu,
Pour assurer mes jours contre ce coup funeste,
Je crus que je devois cacher le nom d'Oreste;
Rejetter sur les Grecs ma crainte, & mon courroux,
Et dans ce crime affreux les envelopper tous.
Pour engager mon peuple à cet arrest sinistre,
Je fis parler des Dieux le plus zelé Ministre.
Les Scythes à sa voix tremblerent pour l'Etat.
Tous s'armerent de cris contre cet attentat.
De tous les Etrangers la perte fut jurée.
Leurs jours furent proscrits à Diane implorée.
Que de sang a depuis arrosé son Autel!
Que d'innocens punis pour un seul criminel!
Ces meurtres redoublez, ces sanglantes victimes,
Sans adoucir mes maux multiplioient mes crimes.
Rapellant ma raison dans ces obscuritez.
Voulant de cet Oreste avoir quelques clartez.
Anthenor dont tu sçais la prudence & l'adresse,
Instruit de mon secret fit voile pour la Grece.
Depuis un an entier qu'il a quitté ce port,
Il ne m'a point encor informé de son sort:
Le mien traîne par tout le chagrin qui m'accable
Ce jour même, ce jour qu'un hymen favorable,
Va mettre dans mon lit cette fiere beauté,
Ce prix de ma constance, & qui m'a tant coûté,
Je n'ay de mon bonheur qu'une joye inquiete.
Etonné, traversé d'une crainte secrete,
Sans relâche. .. Ah! grand Dieux, que vois-je!
est-ce Anthenor?

SCENE II.

THOAS, HIDASPE, ANTHENOR,

THOAS.

Ciel ! il m'eſt donc permis de te revoir encor.
Amy, de ton retour que faut-il que j'augure?
Qu'as-tu dévelopé de ma triſte avanture ?
Parle : ay-je à craindre encor le celeſte courroux ?

ANTHENOR.

Souffres qu'auparavant j'embraſſe vos genoux,
Seigneur : que j'ay de fois tremblé pour vôtre vie !
Quand par la trahiſon je la croyois ravie.
Qu'heureuſement, grands Dieux ! vous calmez mon effroy ;
Vous me rendez icy mon cher Maiſtre, mon Roy.

THOAS.

Qui peut t'avoir cauſé cette crainte funeſte ?
Qu'as-tu vû? que ſçais-tu? connois-tu cet Oreſte?

ANTENOR.

Je me ſuis vainement empreſſé pour le voir ;
Mais ſon ſort dans la Grece eſt facile à ſçavoir.
Le grand Agamemnon luy donna la naiſſance.
Mycene eſt ſous ces loix, Argos ſous ſa puiſſance.
J'aborday ſon païs ; il venoit d'en ſortir.
Un horrible deſſein l'en avoit fait partir.
J'appris que pour vanger le trépas de ſon pere,
Ayant trempé ſes mains dans le ſang de ſa mere ;
Tourmenté, déchiré de ce crime odieux.
Egalement hay des hommes, & des Dieux,

Il en traînoit par tout l'idée épouvantable ;
Et que pour expier ce meurtre détestable,
Avec un seul vaisseau, guidé par sa fureur,
Portant dans vos Etats la rage, & la terreur,
D'une ame au sacrilege instruite & parvenuë,
Il venoit de Diane enlever la Statuë?

THOAS.

Letemeraire ! Aprés d'innombrables travaux :
Si son pere en dix ans avec mille vaisseaux,
Vit à peine illion soûmis au sang Attride,
Croit-il avec un seul étonner la Tauride?

ANTHENOR.

Ne vous y trompez pas, il y vient inconnu.
Mais quand avec son nom jusqu'à vous parvenu,
Vous auriez connoissance encor de son visage,
Vostre aspect ne feroit qu'augmenter son courage.
Si sur la foy des Grecs on en croit son renom,
Ce Prince, de la peur, ne connoist que le nom.
Ses sermens solemnels ont juré vostre perte :
Et soit par la surprise, ou par la force ouverte,
Il vient, quelque peril qu'il y puisse courir,
Enlever la Statuë, ou vous perdre, ou perir.
Ah ! Seigneur, quel devins-je à ce recit funeste ?
Que ne tentay-je point pour prévenir Oreste ?
Je combattis long-tems & les vents & les mers,
Et cependant heureux que ces mêmes revers,
Des projets du barbare ayent suspendu la rage.
Plus heureux si tous deux nous avions fait naufrage.
S'il m'avoit devancé qu'auroit-ce été, grands Dieux ;

THOAS.

Il n'en faut point douter, ce Prince est en ces lieux.

ANTHENOR.

Luy ?

THOAS.

C'eſt ce même Grec dont j'attens le ſupplice,
Et qu'aujourd'huy Diane accepte en ſacrifice.
Son front où d'un beau ſang ſe répand la fierté.
Cet orgueil qu'il oppoſe à mon authorité ;
Sur tout ſon nom qu'il cache, & qu'il s'obſtine à taire,
Confirme le recit que tu viens de m'en faire.
Des vagues en fureurs ſeul des ſiens échapé,
Sans eſpoir de ſecours, dans ſes projets trompé !
A l'aſpect d'une mort dont l'horreur eſt extrême,
Il voit ſans s'étonner ſes malheurs. C'eſt luy-même.
Dieux juſtes ! ¡Dieux puiſſans ! je reconnois vos traits.
Voſtre prudence a mis un prix à vos bienfaits.
Elle en fait aux mortels achetter l'allegreſſe.
Je pers mon ennemy, j'épouſe la Preſtreſſe.
Quoy qu'il m'en ait coûté pour avoir attendu,
Ce bonheur ne m'eſt point encore aſſez vendu.
Chier amy que je ſuis redevable à ton zele.
Allons, courons au Temple en porter la nouvelle.
Informons la Preſtreſſe... On ouvre, la voicy.

SCENE III.

THOAS, IPHIGENIE, ANTHENOR, HIDASPE, CYANE.

THOAS.

AH! Madame, le sort enfin s'est adoucy:
Nous allons l'éprouver par l'hymen qui s'apreste:
L'ordre....

IPHIGENIE.

Arreste Thoas.

THOAS.

Hé quoy?

IPHIGENIE.

Thoas, arreste:
Les Dieux n'approuvent point ton hymen avec moy.
Diane a prononcé. Je ne puis estre à toy:
Ce n'est pas tout. De sang la Deesse se lasse:
Devant son Tribunal ce Grec a trouvé grace:
Elle s'en fait l'appuy.

THOAS.

Ciel!

IPHIGENIE.

Au pied de l'Autel,
Mon bras alloit sur luy porter le coup mortel.
Un prodige inouy me surprend, & m'arreste.
Les sacrez ornemens sont tombez de sa teste.

Le Temple ſous mes pas a paru s'ébranler.
La Statuë, & l'Autel ont ſemblé reculer.
Sur mes ſens interdits la nuit s'eſt répanduë.
Diane à mes regards eſt alors apparuë.
J'ay lû, j'ay reconnu dans ſes yeux irritez,
Que formant des projets contre ſes volontez,
Tu vas ſur tes Etats attirer ſa colere,
Si d'en preſſer l'effet ton ame perſevere.
Ceſſe d'eſtre rebelle aux menaces des Dieux.
Ne verſe plus du ſang qui te rend odieux :
Etein de ton amour l'ardeur deſavoüée :
Laiſſe en paix une fille aux Autels dévoüée,
Et ſonge bien plûtoſt, déteſtant tes rigueurs,
A gagner les eſprits qu'à contraindre les cœurs.

THOAS.

Où ſe replonge, ô Ciel ! mon ame épouvantée ?
Toujours entre la crainte & l'eſpoir agité,
Ne peut-elle entrevoir un avenir certain ?
Et vous qui m'accablez par un zele inhumain,
Mes malheurs, mes chagrins n'ont-ils rien qui vous touche ?
En ſeray-je ſans ceſſe inſtruit par vôtre bouche ?
Madame, ouvrez les yeux, quand on le pouſſe about,
Rien n'eſt plus dangereux qu'un Amant qui peut tout.
Prevenez-en l'éclat, c'eſt trop vous le redire :
Un peu de ſang verſé vous aſſure un Empire.
Ces refus outrageans ne vous ſont plus permis.
Vous devez eſtre à moy. Vous me l'avez promis.
La parole a ſes loix qu'on ne doit point enfraindre,
Qui le ſouffre eſt indigne...

IPHIGENIE.

Eſt-ce à toy de t'en plaindre ?

Toy qui ne dois ce rang dont tu fais vanité,
Qu'à ton manque de foy, qu'à ton impieté :
Aux ordres du feu Roy ceſſe de faire injure.
Epouſe Thomiris, ou crains pour ton parjure.
Mais la proſperité te rend ſourd à ma voix.
Un Tyran couronné ne connoît plus de loix.
Tu veux par mon hymen combler tes injuſtices,
Tu n'as plus de raiſon que pour flater tes vices.
Tu te crois revêtu d'un pouvoir qui peut tout ;
Voyons ce qu'il deſtine à qui te pouſſe à bout.
D'une odieuſe main inſtruite dans le crime,
Va toy-même à l'Autel immoler la victime ;
Et pour braver un cœur ferme à te refuſer,
Aux yeux de la Deeſſe oſe, viens m'épouſer,
Je vais t'attendre.

THOAS.

Hé bien, je vous ſuis, ma vangeance...

SCENE IV.

THOAS, IPHIGENIE, ANTENOR, HIDASPE, TAXIS, CYANE.

TAXIS.

LE Sarmate, Seigneur, vous demande audiance.
Et de cette entreveuë il preſſe le moment.

THOAS.

Je vais l'entendre, & plein de mon reſſentiment,
Je reviens à l'Autel, ſans que rien m'épouvante,
Immoler la victime, & d'une main ſanglante,

Vous épouser malgré vôtre audace, & vos Dieux.
Mais pour vous détester, & vous estre odieux.
Vous le voulez, cruelle, attendez-moy.

SCENE V.

IPHIGENIE, CYANE.

CYANE.

MAdame,
Quel est l'affreux dessein où s'emporte son ame!
Que seroit-ce, grands Dieux! s'il venoit à sçavoir
Que ce prodige n'est que pour le décevoir:
Que ce n'est qu'un mensonge inventé par vous-même.
Que ne permettra-t-il à sa colere extrême?
Affermy dans ses feux par cette fausseté,
Je crois déja le voir furieux, irrité,
Porter sur vôtre teste....

IPHIGENIE.

Il n'oseroit Cyane.
Consacrée aux Autels, Prestresse de Diane,
Quelque audace qu'il eût ce frein l'arresteroit.
Il a beau menacer Cyane, il n'oseroit.
Toy qui d'Iphigenie as penetré la feinte,
Qui connois de mon cœur, & le trouble, & la crainte.
Diane, montre à tous, te declarant pour moy,
Que le sang de ton pere est protegé par toy.
Si ma fierté se porte à des démarches vaines,
C'est l'orgueil de ce sang qui coule dãs mes veines.

Voudrois-

Voudrois-tu qu'un Tyran soüillast sa pureté,
Et pourrois-je descendre à cette indignité.
Pordonne aussi, Deesse, à la pieuse estime,
Que la pitié m'a fait prendre pour ta victime.
L'appuy de l'innocence est l'ouvrage des Cieux :
Et c'est une vertu que d'imiter les Dieux.

CYANE.

Mais quand vous renoncez au devoir de Prestresse,
N'apprehendez-vous point d'irriter la Deesse.
Le sang de tous les Grecs à sa vangeance est dû.
Jusqu'icy, sans fremir, vous l'avez répandu.
Une sainte ferveur animoit ce beau zele.
D'où vient pour ce Grec seul que vôtre main chancele?

IPHIGENIE.

Me le demandes-tu ? tes yeux furent témoins
Du déplorable état qui l'offrit à mes soins :
Quitte de mes devoirs, j'allois sur le rivage
Soûpirer mes malheurs, pleurer mon esclavage.
Les vents impetueux obscurcissoient les airs,
Troubloient les Elemens, faisoient mugir les Mers :
Quand sur des mats brisez la vague épouvantable,
Jetta ce malheureux étendu sur le sable :
La pitié m'inspira de conserver ses jours :
Dans nos empressemens il trouva du secours.
N'aurois-je pris le soin de le rendre à la vie,
Qu'afin que par moy-même elle luy fût ravie.
Non, si je me portois à cet excés d'horreur,
Diane en puniroit la barbare fureur.

CYANE.

Et songez-vous pour qui vôtre ame s'intereſſe ?
Pour qui vous offensez Thoas, & la Deesse.

Ce Grec, dont la pitié vous fait prendre l'appuy,
Répond-il aux bontez que vous avez pour luy ?
Vous a-t-il dit quel sang l'a transmis à la vie ?
Lorsque de le sçavoir vous témoignez l'envie,
Le visage interdit, les yeux pleins d'embarras :
Il soûpire, Madame, & ne vous répond pas.

IPHIGENIE.

D'un sang illustre, & grand voila le caractere,
Et c'est ce même orgueil qui me force à me taire.
Tu sçais, quand de Calchas l'Oracle rigoureux,
Eût prononcé la fin de mes jours malheureux,
Et qu'aux feux du bucher par Diane enlevée,
A servir ses Autels je me vis reservée,
Que l'horreur de me voir chez les Scythes cruels!
Rougir, tremper mes mains dans le sang des mortels,
M'a fait ensevelir le nom d'Iphigenie.
Je n'ay conté qu'à toy les malheurs de ma vie.

CYANE.

Madame...

IPHIGENIE.

De ce nom le fier ressentiment,
Déteste cet indigne, & lâche abaissement.
Il veut briser un joug dont sa gloire est flêtrie.
Je brûle de revoir la Grece, ma patrie,
D'admirer, d'adorer couvert de tant d'exploits,
Ce grand Agamemnon Chef des Grecs, Roy des Rois :
D'entendre, d'embrasser Clitemnestre ma mere,
Les Princesses mes sœurs, Oreste mon cher frere.
Quels transports à me voir ne sentiroient-ils pas ?
Mon pere, qui long-temps a pleuré mon trépas,
Retrouvera sa joye à l'aspect d'une fille,
Qui n'a point démenty son auguste famille.

Pour cet heureux moment, qui fait tous mes souhaits :
Ce Grec m'eſt important, & plus cher que jamais;
Je vais le délivrer, le charger d'une lettre,
Qu'aux mains d'Agamemnon il jure de remettre.
Quand mon pere ſçaura. . .

CYANE.

Madame, y penſez-vous ?
Comment le dérober à Thoas en courroux ?
Quand méme à vôtre feinte il donneroit croyance,
Penſez-vous d'un Tyran tromper la prévoyance ?
Quel vaiſſeau recevra l'Etranger ſur ſon bord ?
Sans l'ordre de Thoas, on ne ſort point du port.

IPHIGENIE.

Cyane, il partira de l'aveu du Barbare ;
Il ne ſçait pas le coup que ma main luy prépare.
Des volontez du Ciel incertain, & troublé,
Le peuple, autour du Temple, eſt encor aſſemblé.
Je vais le ſoûlever contre le Tyran même :
Viens me voir, empruntant une audace ſuprême,
Confondre, épouvanter le ſuperbe Thoas,
Diane, en ce deſſein ne m'abandonne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, ANTHENOR, ERINE.

THOMIRIS.

ANTHENOR, vous sçavez mes malheurs, mon injure,
Thoas est un impie, un perfide, un parjure,
Qui retient vôtre bras quand il faut le punir;
Mon pere n'est-il plus dans vôtre souvenir?
Ingrat, à ses bienfaits perdez-vous la memoire?
De ce que vous devez à sa fille, à sa gloire?
Au point où le Tyran se plaît à l'outrager,
Thomiris n'attendoit que vous pour se vanger.
Vous estes de retour, vous voyez ma disgrace,
Et quand il faut agir vôtre cœur est de glace.

ANTHENOR.

Je sçay ce que je dois, Madame, à vos malheurs:
Estimé du feu Roy, comblé de ses faveurs,
Je n'ay pas oublié qu'à son heure derniere,
Il attacha sur moy sa confiance entiere;

Qu'ébloüy du ſerment par Thoas atteſté,
Il n'en prit pour garant que ma fidelité.
Il mourut. Si depuis, contre ſa foy donnée,
Thoas, de vôtre hymen, differoit la journée :
J'imputois ces delais, Madame, à ſon grand cœur,
Qui pour vous affermir ſur le Trône en Vainqueur,
Voulois que vous deuſſiez à ſa propre victoire,
La paix de vos Etats, l'abondance, & la gloire.
L'Oracle d'Apollon qui menaçoit ſes jours,
De vos proſperitez vint traverſer le cours.
Pour bannir de ces lieux la crainte, & la triſteſſe,
A ſes ordres preſſans je partis pour la Grece.
Jugez de ma douleur, Madame, à mon retour,
Lorſque j'apprens qu'épris d'un malheureux amour,
Thoas, ſans reſpecter les Dieux, ny ſa promeſſe,
Veut d'une main impie épouſer la Preſtreſſe,
Et l'élever au Trône au mépris de vos droits,
A ce triſte recit interdit, & ſans voix...

THOMIRIS.

Il faut d'autres efforts pour laver mon offence.
C'eſt la mort du Tyran qu'éxige ma vangeance.
La Preſtreſſe aujourd'huy le verroit ſon époux.
Prevenons.....

ANTHENOR.

Suſpendez un moment ce courroux :
Tout ſemble s'oppoſer au ſort qui vous menace.
Tout ſemble préſager qu'il va changer de face :
Ce Grec dont le trépas eſt encore incertain,
De quelque heureux retour flate vôtre deſtin.
J'allois, pour détourner le malheur qui vous preſſe,
Au pied de ſes Autels implorer la Deeſſe.
Son Temple étoit fermé, j'ay vû de toutes parts
Le peuple pour entrer s'offrir à mes regards;

Lors qu'avec un grand bruit la porte s'eſt ouverte.
Auſſi-toſt la Preſtreſſe à nos yeux s'eſt offerte.
Paſle, ſans appareil, ſes voiles déchirez,
Les cheveux heriſſez, les regards égarez:
Elle a fait voir à tous par ſon maintien farouche,
Que la Deeſſe alloit s'expliquer par ſa bouche.
A ſon aſpect, tremblant, interdit, conſterné,
Tout ce peuple à genoux eſt tombé proſterné:
Une ſainte terreur qu'imprimoit ſa preſence,
A ſur les aſſiſtans répandu le ſilence.
Scythes, a-t-elle dit, *tremblez tous, fremiſſez*
Des maux dont en ce jour vous eſtes menacez:
Diane de ce Grec protege l'infortune:
Elle ménage un ſang qu'a conſervé Neptune.
Attache voſtre ſort au ſalut de ſes jours.
Vous deffend par ma voix d'en abreger le cours:
Marquez-luy vos reſpects par voſtre obéiſſance:
Imitez ſon exemple, ou craignez ſa vangeance
A ces mots, pour jurer, de maintenir ſes loix,
Tout ce peuple aſſemblé n'a formé qu'une voix.
Surpris d'un tel ſpectacle, & preſſé par mon zele,
J'ay couru chez le Roy porter cette nouvelle.
Je l'ay trouvé ſortant d'avec l'Ambaſſadeur;
Mon recit ſur ſon front a porté la terreur;
Aprés s'eſtre affranchy du trouble de ſon ame,
Je l'ay vû s'empreſſer à vous parler, Madame.
Il va venir. Les Dieux l'ont peut-eſtre touché:
Peut-eſtre à ſon devoir deſormais attaché,
Qu'il vous raporte un Sceptre....

THOMIRIS.

Aprés ſa perfidie,
Aprés l'impunité de ſon audace impie,
Vous croyez qu'aux remords il ſe laiſſe ébranler
Et qu'il n'ait fait ce pas qu'afin de reculer.

Non, non, plus de pitié quand ſa mort eſt jurée.
Des plus grands de l'Etat la foy m'eſt aſſurée.
Par la voix de leurs Chefs, les Scythes mécontens,
Excitent ma vangeance, en preſſent les inſtans.
L'Ambaſſadeur Sarmate eſt de l'intelligence.
Tous contre le Tyran vont....

ANTHENOR.

Madame, il s'avance.

SCENE II.

THOAS, THOMIRIS, ANTHENOR, ERINE, HIDASPE.

THOAS.

JE ne viens point, Madame, orné de vains diſcours,
D'une frivole excuſe emprunter les détours;
A regner avec moy vous eſtes deſtinée,
Je dois m'unir à vous par un ſaint hymenée:
Mais ce ſeroit vous faire un preſent odieux,
Que l'hommage d'un Roy brûlant pour d'autres yeux.
Toutefois les tranſports d'un aveugle caprice,
N'ont jamais de mon cœur écarté la juſtice:
Je me ſouviens toujours qu'un Trône vous eſt dû,
Par de plus dignes mains il vous ſera rendu.
Charmé de vos vertus, le vaillant Mérodate,
Vous offre, avec ſa foy, l'Empire du Sarmate;
Avide, impatient de m'acquiter vers vous,
J'ay reçû ſa demande, il ſera vôtre époux.

THOMIRIS.

Aux ordres de mon pere eſt-ce ainſi que vôtre ame. . . .

THOAS.

Il regnoit. A ſa voix tout fléchiſſoit, Madame:
J'obéïſſois. Son Sceptre a paſſé ſous mes loix.
Je regne. Obéïſſez pour la derniere fois.

THOMIRIS.

Vous regnez ! ſans nul titre, & de race commune,
A qui le devez-vous, Seigneur ?

THOAS.

A la fortune.
Deſtiné pour remplir le Trône où je me vois,
Au feu Roy vôtre pere elle impoſa ſon choix.
C'eſt d'elle, & non de luy, que je tiens ma Couronne.
Arbitre des Etats qu'elle ôte, ou qu'elle donne:
Elle éleve & détruit l'ouvrage de ſes mains,
Par une intelligence inconnuë aux humains.

THOMIRIS.

Quoy ! loin de reſpecter les manes de mon pere....

THOAS.

Je vous eſtime encor, Madame, & vous revere.
N'allez point, rapellant d'inutiles clartez,
Soûlever mon dépit, irriter mes bontez.
J'ay dit. De Merodate acceptez l'hymenée.
A ſes Ambaſſadeurs ma parole eſt donnée;
Son Sceptre vous attend. Allez le recevoir.
Tout eſt preſt: l'heure eſt priſe, & vous partez ce ſoir.

THOMIRIS.

Perfide, car enfin je ne puis plus me taire,
Tu veux par trop d'endroits meriter ma colere;
Et je me ſens forcée à perdre malgré moy,
Ce reſte de reſpect que je gardois pour toy.

D'où te vient tant d'orgueil, & par quelle puissance,
De promettre ta Reine, as-tu pris la licence ?
Merodate m'épouse, & va me couronner ;
Mais quelle dot, Tyran, penses-tu me donner ?
Souveraine en naissant des lieux où je respire ;
J'irois sous d'autres Cieux mandier un Empire :
Et ma fuite approuvant tes lâches attentats,
Te laisseroit paisible occuper mes Etats.
Non, ne présume pas, quelque espoir qui te flatte,
Que je coure si loin pour trouver un Sarmate.
S'il me veut obtenir, qu'il vienne me chercher :
Que d'un joug tyrannique il vienne m'arracher ;
Je le reçois alors, ma main est toute preste,
Pour qu'avec la sienne il m'apporte ta teste.
Voila par quels efforts il me peut meriter,
Et ce n'est qu'à ce prix que je puis l'accepter.
Adieu.

SCENE III.

THOAS, ANTHENOR, HIDASPE.

THOAS *à Hidaspe.*

Faites venir ce Grec.

ANTHENOR.

Quelle surprise !
Avez-vous pû, Seigneur, former cette entreprise ?

Songez-vous bien à qui vous livrez Thomiris ?
Au Sarmate, au plus grand de tous vos ennemis :
N'eſperez de ces nœuds qu'une guerre immortelle;
Superbe, armé des droits qu'elle porte avec elle,
Il joindra toſt ou tard voſtre Sceptre, & le ſien.
Vous le voyez, Seigneur, jamais.....

THOAS.

Je ne vois rien.
Dans les divers tranſports dont mon trouble m'anime ;
Quand j'entends que les Dieux protegent ma victime,
Quand je vois que mon peuple interdit, effrayé,
S'oppoſe à ma fureur, me tient le bras lié,
Examiner ce Grec, éprouver la Preſtreſſe,
Penetrer la pitié qui pour luy s'intereſſe ;
Eclaircir des ſoupçons dont mon cœur eſt frapé :
Voila l'unique ſoin dont je ſuis occupé.

ANTHENOR.

Prenez garde, Seigneur, les ſuprêmes Puiſſances
Ne ſont pas à l'abry des celeſtes vangeances :
Les Dieux tendent ſouvent un piege à nôtre orgueil ;
L'hymen de la Preſtreſſe eſt peut-eſtre l'écueil,
Où pour faire échoüer vôtre ame chancelante....

SCENE IV.

THOAS, ANTHENOR, HIDASPE.

THOAS.

QUoy ! ſans ce Grec Hidaſpe à mes yeux ſe preſente !
Qui l'arreſte ? Oſe-t-il méconnoiſtre ma voix ?
Eſt-ce que la Preſtreſſe eſt rebelle à mes loix ?
Ne le verray-je pas ?

HIDASPE.

Seigneur, on vous l'ameine :
Mais je ne l'ay du Peuple obtenu qu'avec peine :
Inſpiré par Diane à s'en faire l'appuy,
Son zele, contre tous, ſe déclare pour luy ;
A me l'abandonner il marquoit ſa contrainte ;
Par les Dieux atteſtez j'ay diſſipé ſa crainte,
J'ay promis ſon retour.

THOAS.

Qu'il vienne.

HIDASPE.

Le voicy.

SCENE V.

THOAS, PILADE, ANTHENOR, HIDASPE, TAXIS.

THOAS.

QU'on cherche la Preſtreſſe, & qu'on l'ameine icy.
Approche. Ce n'eſt plus ton nom, ny ta naiſſance
Dont je veux par ta bouche avoir la connoiſſance.
La Preſtreſſe t'arrache à mon inimitié,
Je veux ſauver des jours dont elle prend pitié :
Le Sarmate eſt chargé du ſoin de te conduire ;
Tu ſuivras Thomiris juſques dans leur Empire.
Delà ſur un vaiſſeau qu'ils doivent te donner,
Dans ton païs natal tu pourras retourner :
Mais s'il te reſte encor quelque amour pour la vie,
Si de la prolonger tu conſerves l'envie,
Prens garde qu'en ces lieux cet Aſtre que tu vois,
Ne te retrouve pas une ſeconde fois.
Tu peux partir.

PILADE.

Le ſang dont le Ciel m'a fait naiſtre,
Dans ce vaſte Univers ne connoiſt point de maître :
Son ſort indépendant en tout temps, en tous lieux,
Ne reçoit ny de loix, ny d'ordres que des Dieux.
Je venois en ces lieux animer par la gloire,
J'y devois remporter une illuſtre victoire.
Jamais

Jamais projet ne fut plus dignement formé,
Les Cieux armoient mon bras, les Mers l'ont desarmé.
De tes indignes mains si j'acceptois la vie,
Je ne la traînerois qu'avec ignominie;
Supprime tes bontez, & puisque tes Etats
N'ont point vû mon triomphe, ils verront mon trépas.

THOAS.

Quel trouble à ce discours jette-t-il dans mon ame!
Seroit-ce l'ennemy...

SCENE VI.

THOAS, IPHIGENIE, PILADE, ANTHENOR, HIDASPE, CYANE, TAXIS.

THOAS.

VEnez, venez, Madame,
Ce malheureux mortel se déclare aujourd'huy,
Indigne des bontez que vous avez pour luy:
Il mourra, rien ne peut retenir ma vangeance.

IPHIGENIE.

Diane, par ma voix, t'en a fait la deffense:
Oses-tu t'opposer aux volontez des Cieux?

THOAS.

Non, ne vous en prenez qu'à cet audacieux;
Ardent à satisfaire au desir qui vous presse,
J'ouvrois à cet ingrat le chemin de la Grece.

Quoy que je m'appreſtaſſe un cruel repentir,
Je ne ſongeois qu'à vous. Je le faiſois partir.
On voit par ſes refus ce qu'il cache en ſon ame,
Et quelqu'autre intereſt l'arreſte icy, Madame.

IPHIGENIE.

Et quel motif le peut retenir en des lieux?
Où ſans ceſſe la mort eſt preſente à ſes yeux.

THOAS.

Le voila, je vous laiſſe; il pourra vous l'apprendre;
Sur tout, inſpirez-luy le party qu'il doit prendre.
Madame, il eſt encor l'arbitre de ſon ſort.
S'il part, j'oubliray tout; s'il demeure, il eſt mort:
Dût Jupiter ſur moy faire tomber la foudre,
Je ne vous donne plus qu'une heure à le reſoudre.

SCENE VII.

IPHIGENIE, PILADE, CYANE.

IPHIGENIE.

MAlheureux étranger, où vous engagez-vous?
Quelle temerité vous retient parmy nous?
D'une ſanglante mort elle ſera ſuivie.
Avez-vous tant de haine, & d'horreur pour la vie?

PILADE.

Triſte joüet du ſort, abandonné des Dieux,
Brûlant d'un vain deſir, le jour m'eſt odieux.
Je n'avois qu'un amy. La colere celeſte
Se plût à le former ſous un Aſtre funeſte.

Telle fut de son sort l'affreuse cruauté,
Qu'il luy fit des forfaits une necessité.
De l'horrible ascendant qui l'entraînoit au crime,
Aprés l'avoir commis, il devint la victime.
Quoy que juste, il n'en eût pour fruit que le remords:
Tourmenté, déchiré de furieux transports;
Il venoit en Tauride expier son offense,
Il y devoit trouver, le repos, l'innocence.
L'Oracle l'assuroit, j'accompagnois ses pas.
N'estoit-ce, malheureux, que pour voir son trépas?
J'ay perdu mon amy: témoin de son naufrage,
Il ne me reste plus sur ce triste rivage,
Privé de l'embrasser, & de l'ensevelir,
Que d'appaiser ses Dieux, le pleurer, & mourir.

IPHIGENIE

D'un si pieux devoir nul ne peut vous reprendre:
Mais n'en avez-vous point encor quelqu'autre à rendre?
Et ne peut-on de vous esperer un secours,
Pour prix de tous les soins qu'on a pris de vos jours?

PILADE.

De ces jours malheureux que pouvez-vous pretendre?
Madame, & quel secours en devez-vous attendre?
Cependant cet espoir dont vous m'osez flater,
Au jour que je fuyois peut encor m'arrester.
Commandez, je suis prest. Pour vous que puis-je faire?

IPHIGENIE.

Plusque vous ne croyez vous m'estes neccessaire.
Née au sein de la Grece, où brillent mes ayeux,
Je me vois comme vous Etrangere en ces lieux.

Un Tyran m'y retient. Ministre de ses crimes,
Je rougis nos Autels d'innocentes victimes.
Que dis-je ? à m'épouser il porte sa fureur,
Délivrez-moy d'un joug barbare & plein d'horreur.
Vous pouvez de ces lieux m'applanir la sortie.

PILADE.

Armez mon bras, Madame, & vous serez servie.
Redevable à vos soins de mes malheureux jours,
Heureux en vous servant d'en signaler le cours,
Animé par vous-même : & pour vostre deffense,
D'un zele plus ardent que la reconnoissance,
J'iray porter le fer dans le sein de Thoas.

IPHIGENIE.

Non, ce seroit vous perdre, & ne me sauver pas.
Sans exposer vos jours, vous pouvez m'estre utile,
Le Tyran vous en ouvre un chemin plus facile ;
Puisqu'il vous le permet pressez vôtre départ ;
Portez dans vostre Grece un écrit de ma part :
Contez mon infortune à ceux qui m'ont fait naître,
Ils me viendront chercher, & se feront connoistre,
Suivis de plus de Rois, de Chefs, & de soldats,
Qu'Heléne n'en a fait armer par Menelas.

PILADE.

Contre vostre Tyran prompt à tout entreprendre,
Avec mes seuls Vaisseaux je viendrois vous reprendre :
Dans ce monde où mon nom sans tache est parvenu,
Je ne suis point entré, Madame, en inconnu.
Ma naissance est d'un rang respecté dans la Grece ;
Mais si je pars, quel est l'état où je vous laisse ?
Un Tyran odieux..... Je fremis d'y penser,
A recevoir sa main osera vous forcer.

O Ciel! je pourrois voir au pouvoir d'un barbare
Ce que jamais les Dieux ont formé de plus rare,
Pour qui d'un feu secret je me sens dévorer....
Que fais-je? Où ma raison va-t-elle s'égarer.
Mes discours, mes regards, & mon trouble, Madame,
Trahissent, malgré moy, le secret de mon ame.

IPHIGENIE.

Qu'entens-je? Ma pitié daignoit vous secourir,
Je voulois vous sauver, mais vous voulez mourir:
Vous ajoûtez l'audace au sort qui vous opprime.
Ciel! Ciane à l'Autel remenez la victime.

PILADE.

Vous ne m'étonnez point, j'ay prévû vôtre Arrest.
Qu'ay-je affaire du jour si mon feu vous déplaist?
A la rigueur du coup que vôtre bras m'appreste,
Soûmis, sans murmurer, je vais porter ma teste.
Trop heureux que ma mort rempliſſe vos desirs,
Et plus heureux encor, que mes derniers soûpirs
Vous rediſent cent fois, par un aveu sincere,
Tout ce que le respect me force de vous taire.

SCENE VIII.

IPHIGENIE *seule.*

QUe dit-il? je l'entends? je le laisse parler,
Je sens à ses discours mon devoir chanceler.
Qui suis-je? Iphigenie aurois-tu la foiblesse...
Que veux-je penetrer? Dans quel trouble... O Deesse!

Je connois ta vangeance au malheur qui me
suit.
De ma lâche pitié voilà quel eſt le fruit :
Tu me punis d'avoir épargné ta victime,
Ne porte pas plus loin la peine de ton crime.
Tu n'auras pas long-temps à me le reprocher.
Je vais percer ſon cœur. Je vais ſur le bucher
Eteindre dans ſon ſang ſon ardeur orgueilleuſe.
Où vas-tu ? Qu'oſes-tu promettre, malheureuſe!
Quelque loy que t'impoſe un fier devoir, helas !
Eſclave de ton cœur, répons-tu de ton bras ?
J'entens quelqu'un, cachons le trouble de mon
ame.

SCENE IX.

IPHIGENIE, HIDASPE.

HIDASPE.

UN autre Grec ſe livre entre nos mains,
Madame.
Malgré tous ſes efforts, en ces lieux arrivez...

IPHIGENIE.

Comment ? en quel état, où l'avez-vous trouvé ?

HIDASPE.

On alloit ramaſſer les débris d'un naufrage,
Lors qu'entre les écueils qui bordent le rivage,
Qu'un mortel ſans frayeur n'oſeroit approcher,
On en voit un, Madame, à l'abry d'un rocher.
Sa veuë eſt égarée, & bien loin de ſe rendre,
Contre un peuple ſans nombre, il oſe ſe défendre.

Il rompt, il perce, il frappe, il combat fierement.
L'on dit même, & ce bruit n'eſt pas ſans fondement:
Qu'on a vû devant luy les fieres Eumenides,
Promener leurs flambeaux, vangeurs des homicides,
L'inciter au carnage: & pour comble d'horreur,
Luy ſoufler le venin de leur noire fureur.
Cependant de cent cris les Echos retentiſſent.
On court de toutes parts: ſes forces s'affoibliſſent.
J'arrive, je le vois privé de ſentiment.
On vient de l'apporter dans cet appartement.
Voila de quoy le Roy par moy vous fait inſtruire.

IPHIGENIE.

Je feray mon devoir. Hidaſpe, allez luy dire,
Que j'attens ſa victime, & vais tout préparer.

SCENE X.

IPHIGENIE *ſeule.*

LE Ciel a fait mon crime, il va le reparer;
Dans le ſang de ce Grec expions ma foibleſſe:
Allons par ſon trépas appaiſer la Deeſſe.
Tâchons d'engager l'autre à quelque repentir:
Sauvons ce malheureux, & le faiſons partir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, ERINE.

ERINE.

MADAME, quel dessein en ces lieux vous rapelle ?
Qui vous porte à revoir encore un infidelle ?
Une seconde fois par d'inutiles cris,
Venez-vous essuyer ses superbes mépris ?

THOMIRIS.

Plusque tous mes malheurs, je déteste sa veuë :
Mais, Erine, aujourd'huy ma vangeance est perduë ;
Cet Etranger qui vient d'arriver sur nos bords,
De mes secrets desseins renverse les efforts.

ERINE.

Qu'a de commun son sort, Madame, avec le vôtre ?

THOMIRIS.

Son abord m'est funeste. Il nous perd l'un & l'autre ;
Thoas va l'exposer à la rigueur des loix.
La Prestresse y consent, elle a donné sa voix.

Sa main va l'immoler, & dés ce moment même
Elle épouse Thoas, & prend le Diadême :
Si ce fatal hymen s'acheve avant la nuit,
De ma vangeance, ô Ciel ! le projet est détruit,
Le peuple qui redoute & cherit la Prestresse,
S'il la voit sur le Trône, oubliant sa Princesse,
De la Religion se faisant une loy,
Respectueux pour elle, osera moins pour moy.
De l'hymen du Tyran troublons le sacrifice.
Avant que l'Etranger soit conduit au supplice,
Par l'ordre de Thoas on va faire un effort,
Pour apprendre son nom, sa naissance, son sort.
Je viens, par mes avis, l'exhorter à se taire,
S'il obtient que par là sa peine se differe,
Si jusques à demain il peut gagner du temps,
Mon entreprise est seure, & mes desirs contens.

SCENE II.

THOMIRIS, ANTHENOR, ERINE.

THOMIRIS.

VErray-je l'Etranger Anthenor ?

ANTHENOR.

Ouy, Madame :
Mais toujours agité des troubles de son ame,
Je viens de le laisser passe & sans mouvement ;
Attendez pour le voir dans cet appartement,
Que rappellant ses sens, & sa raison captive,
Il preste à vos discours une oreille attentive.

Nul ne peut en ces lieux traverſer vos ſouhaits :
On garde ſeulement les dehors du Palais.

THOMIRIS.

C'eſt aſſez. Pour ſa vie, ô Ciel! fay qu'il m'écoûte,
Mais avec le Tyran prenons une autre route.
Allez, pour l'abuſer, luy faire concevoir,
Que ſur ſes volontez je regle mon devoir.
Mais juſqu'à mon départ, de l'hymen qu'il apprête,
Anthenor, dites-luy qu'il ſuſpende la feſte.

ANTHENOR.

Je vais vous obéïr ; mais je n'obtiendray rien ;
N'eſperez pas fléchir un cœur comme le ſien.
Il eſt pour cet hymen trop plein d'impatience,
Une pareille ardeur anime ſa vangeance.
Il croit que l'Etranger que l'on vient d'arreſter,
Eſt celuy dont l'Oracle a ſçû l'épouvanter.
Penſez-vous l'engager à la moindre contrainte,
Qui ſuſpende ſa joye, & prolonge ſa crainte?
Déja par mes diſcours que n'ay-je point tenté!
L'ingrat n'écoûte plus que ſon iniquité.
De ſes plus chers amis il s'attire la haine :
Il ſe livre en aveuglé au penchant qui l'entraîne.
Madame, c'eſt à nous d'avancer nos projets,
Pour pouvoir de ſa rage empeſcher les effets.
Obligez l'Etranger à garder le ſilence,
Quand on viendra ſçavoir ſon nom & ſa naiſſance;
Et que Thoas par là differant ſon arreſt. ...

THOMIRIS.

Il ſuffit. Anthenor faites que tout ſoit preſt.
Voyez Thoas, vous dis-je, & luy faites connoiſtre,
Que je pars cette nuit. Que demain il eſt maiſtre.
Le delay n'eſt pas long. Allez.

SCENE III.

THOMIRIS, ERINE.

ERINE.

QU'ay-je entendu !
Quoy ! vous renoncez donc au rang qui vous eſt dû,
En faveur de Thoas, voſtre haine affoiblie...

THOMIRIS.

Non, non, je ne ſuis pas Erine encor partie.
Si je feins du Tyran d'approuver le deſſein,
C'eſt pour mieux luy plonger un poignard dans le ſein.
Au piege qu'il me tend j'oppoſe l'artifice.
Des voiles les plus noirs couvrant ſon injuſtice,
Il a pris cette nuit pour cacher mon départ ;
De cette même nuit me faiſant un rempart,
Peuple, Sarmate, amis animez d'un beau zele,
A l'ennemy commun la rendront éternelle.
Tous ont juré ſa mort, m'en ont donné leur foy :
Le reſte de ce jour eſt à craindre pour moy.
Tâchons donc à ce Grec d'impoſer le ſilence.
Que juſques à demain... Je l'entens. Il s'avance ;
Ses regards ſont encor égarez, furieux.
Le trouble de ſes ſens nous dérobe à ſes yeux.
Diſſipe, juſte Ciel ! le voile qui les couvre.

SCENE IV.

ORESTE, THOMIRIS, ERINE.

ORESTE.

SOus mes pas chancelans quel abîme s'entr'ouvre !
De tenebres, de feux je suis envelopé ;
De troubles, de terreurs mon esprit est frapé :
Noires filles du Styx, implacables Deesses,
Souffriray-je toujours vos fureurs vangeresses ?
Ne vous lassez-vous point, ô destins ennemis !
De punir des forfaits que vous avez permis ?
Grace au Ciel je respire, & je vois la lumiere :
Où suis-je ? Quel Palais ! quelle pompe étrangere,
S'offre de toutes parts à mes regards surpris !
Que vois-je ? quel objet vient fraper mes esprits ?
Ce port majestueux, cet auguste visage,
D'une Divinité me presente l'image.

THOMIRIS.

Etranger, rends le calme à tes sens agitez.
Remets dans leur repos tes esprits irritez.
Le malheur qui te livre aux Deesses terribles,
Dans ces funestes lieux trouve des cœurs sensibles,

ORESTE.

En est-il qui pour moy se laissent attendrir ?
O vous ! dont la pitié daigne me secourir,

Qui

Qui jettez sur mes jours un regard favorable,
Achevez d'adoucir le sort d'un miserable.
Ou suis-je ? sous quel Ciel me vois-je parvenu ?
Comment, & par quel ordre y suis-je retenu ?

THOMIRIS.

Quel Astre t'a conduit dans ce climat barbare ?
Malheureux ! je fremis du sort qu'on t'y prepare.
L'Enfer est un sejour moins à craindre pour toy :
Si tu veux l'éviter, prens confiance en moy.
Fier devant tes bourreaux, dans un profond silence,
Ensevelis ton nom, & cache ta naissance.
C'est l'unique moyen de conserver tes jours.
On tremble pour ta vie, on vole à ton secours :
D'une noble pitié seconde l'entreprise ;
Le temps presse d'agir. Je crains d'estre surprise.
Pour t'affranchir du sort qui t'attend en ce lieu,
Obeïs à ma voix, ou crains la mort. Adieu.

SCENE V.

ORESTE *seul.*

QU'entens-je ? A mes malheurs elle paroist sensible,
Mon nom doit m'attirer une mort infaillible :
Le supplice le suit, & pour m'en arracher,
Sa bouche par pitié m'invite à le cacher.
Du malheureux Oreste auroit on connoissance ?
Le sang de Jupiter m'a donné la naissance.
Quelque éclat qu'à ma vie attache un sang si beau ?
Que ne m'a-t-il este ravy dés le berceau ?

Mes yeux n'ont point en paix jouy de la lumiere,
Ils ne se sont ouverts que pour voir ma misere.
Le crime a sans relâche investy tous mes pas.
Dés l'enfance étranger dans mes propres Etats,
Un adultere affreux m'ôta le Diadême :
Un meurtre déteſté me l'a rendu de même :
Mais ce qu'ont de charmant ses fastueux dehors,
Ne mettent point une ame à l'abry des remords.
Pour rendre à mes esprits le calme, & l'innocence,
J'imploray d'Apollon la celeste puissance.
Son Prestre m'ordonna, que fidelle à sa voix,
J'allasse où de Diane on respecte les loix ;
Que la tranquilité ne me seroit renduë,
Qu'aprés avoir du Temple enlevé sa Statuë.
Je pars pour la Tauride avec ce doux espoir :
Son rivage à mes yeux déja se faisoit voir,
Quand tout à coup surpris par un cruel orage,
Brisé contre un rocher mon Vaisseau fit naufrage.
J'ay vû perir amy, soldats, & matelots ;
Moy-même enveloppé dans l'abîme des flots,
J'ignore par quel sort la clarté m'est renduë.
Furieux, il ne reste à mon ame éperduë,
Qu'un triste souvenir de mes crimes passez,
Qui, sur la foy du Ciel, alloient estre efficez :
Mais il s'est repenty. Grands Dieux ! puisque ma vie,
De forfaits inoüis devoit estre suivie ?
Pourquoy, dans les remords dont je suis combattu,
M'laissez-vous un cœur sensible à la vertu !
De ton orgueil, Oreste, étouffe l'imprudence,
Le destin veut ta mort, meurs, meurs, avec constance,

Et verſant noblement le ſang qu'il t'a donné,
Fais rougir Jupiter de t'avoir condamné.
Ne va point de ce ſang avilir ce qui reſte,
Dans la nuit du tombeau cache le nom d'Oreſte,
Qu'il ne devienne point l'opprobre de ces lieux.
Allons ! Quel autre objet ſe preſente à mes yeux?
Quel trouble à ſon abord me ſaiſit : je l'admire !

SCENE VI.

IPHIGENIE, ORESTE, CYANE, TAXIS.

IPHIGENIE.

ELoignez-vous, Cyane; & vous qu'on ſe retire.

ORESTE.

Quelle grace, grands Dieux ! quelle noble fierté!

IPHIGENIE.

De crainte, en l'abordant, mon cœur eſt agité.

ORESTE.

D'où vient, en la voyant, que ma fureur me quite ?

IPHIGENIE.

D'où vient, qu'à ſon aſpect, je me ſens interdite ?

ORESTE.

Etonné de me voir ſur ce bord étranger,
Madame, de quels yeux vous dois-je enviſager ?
Quel ſort m'annonce icy voſtre auguſte preſence ?
Ne le puis-je ſçavoir ?

IPHIGENIE.

Armez-vous de conſtance.

Montrez de vostre cœur toute la fermeté.
C'eſt icy de Thoas l'Empire redouté.
Nul Grec ne met le pied ſur ce fatal rivage,
Fut-il du ſang des Dieux, qu'il n'immole à ſa rage.
A vous porter le coup mon bras eſt deſtiné :
Le ſacrifice eſt preſt, l'appareil ordonné :
Sur l'Autel de Diane, où vous allez me ſuivre,
Avant la fin du jour vous ceſſerez de vivre.

ORESTE,

Grace au Ciel mon deſtin ne m'eſt plus inconnu ;
Au port tant déſiré je ſuis donc parvenu.
O mort ! heureuſe mort ! tu finis ma miſere.
Vous qui ſur moy des Dieux épuiſez la colere,
Levez le bras, frapez, je m'abandonne à vous,
Et déja mon cœur vole au devant de vos coups.
Me voila preſt, marchons.

IPHIGENIE.

Je demeure immobile.
Que vois-je ? Que la Grece en Heros eſt fertile !
L'Arreſt du coup mortel qui les doit accabler,
N'a rien d'aſſez affreux pour les faire trembler.
Magnanime Etranger, ne pourray-je connoiſtre
Quel nom vous fut donné, quel ſang vous a fait naiſtre ?

ORESTE.

Ah ! que ce nom fatal, dans un profond oubly,
Madame, avec mon ſang n'eſt-il enſevely.

IPHIGENIE.

Où viſtes-vous le jour ? Eſtes-vous de Trezene ?
De Thebes, ou d'Elis, de Sparte, ou de Mycene ?

ORESTE.

O de tes ſacrez murs, de ton riche Palais,
Mycene, le deſtin m'éloigne pour jamais.

IPHIGENIE.

Vous estes de Mycene ? ô Ciel ! quelle est ma joye!
De quel œil y voit-on le destructeur de Troye ?
Que fait dans ses Etats le grand Agamemnon ?

ORELTE.

Ah ! sans cesse, & par tout, entendray-je ce nom.
Terre, pour le cacher n'as-tu point de contrée ?
Source de tant d'horreur, malheureux sang d'Atrée,
Parmy tant de Heros ne pourra-t-on jamais
Publier ta splendeur, sans conter tes forfaits ?

IPHIGENIE.

Chef de la Grece, issu d'une source divine,
Son nom ne dément point son auguste origine.

ORESTE.

Contre la perfidie, ô titres superflus !
Agamemnon. . . .

IPHIGENIE.

Hé bien ?

ORESTE.

Madame, il ne vit plus.

IPHIGENIE.

Il ne vit plus ! Jaloux d'une si belle vie,
Dieux ! avez-vous permis qu'elle luy fust ravie ?

ORESTE.

Les Dieux n'écoûtent plus quand ils sont irritez.
Sur son Trône, au milieu de ses prosperitez,
Chargé d'ans & d'honneurs, ce Monarque intrepide
A vû, dans un festin, une main parricide,
Soüiller, par son trépas, la plus sainte des loix.

IPHIGENIE.

Quelle main ?

ORESTE.

A son nom, Ciel ! étouffe ma voix.

IPHIGENIE.

Quel eſt ce monſtre ? ah Dieux !

ORESTE.

Sans commettre un blaſphême
Puis-je le prononcer !. c'eſt ſa femme elle-même.

IPHIGENIE.

Clitemneſtre !

ORESTE.

Ouy, Madame. Horrible ſouvenir !
Ne puiſſes-tu jamais penetrer l'avenir..

IPHIGENIE.

Déplorable famille ! ô triſte Iphigenie !

ORESTE.

Heureuſement pour elle, elle a perdu la vie.
Des Grecs par ſon trépas aſſurant le départ.
Aux crimes de ſa race elle n'eut point de part,
Et de tous ſes parans n'a point vû la miſere ;
Mais helas ! que ſa mort coûta cher à ſon pere.

IPHIGENIE.

Comment ?

ORESTE.

Agamemnon vainqueur de tant de Rois,
Revenoit triomphant joüir de ſes exploits.
Egiſte en ſon abſence ayant ſeduit la Reine,
De ſes amours furtifs apprehendint la peine ;
Au ſein de ce grand Roy, digne d'un ſort plus beau,
Inſpira Clitemneſtre à porter le coûteau,
Proteſtant, pour couvrir ſa lâche perfidie,
Quelle vangeoit ſur luy le ſang d'Iphigenie.

IPHIGENIE.

Malheureuſe ! à quel meurtre as-tu preſté ton nom ?
Oreſte aura ſuivy le ſort d'Agamemnon :
Il n'aura pû ſurvivre à l'offront de ſon pere.

ORESTE.

Oreſte traîne encor ſa honte, & ſa miſere.
Craint des hommes, chaſſé de leur ſocieté
Prophane, exclus des droits de l'hoſpitalité:
Banny des ſaints Autels, & des ſacrez Myſteres,
Privé des feux divins, & des eaux ſalutaires,
Des vagues, & des vents déplorable joüet,
Il cherche à fuir le jour qu'il ne voit qu'à regret.

IPHIGENIE.

Funeſtes châtimens des crimes d'une mere!
Femme, oſes-tu joüir du Soleil qui t'éclaire?

ORESTE.

Un bras déterminé, par la rage conduit,
A plongé la coupable en l'éternelle nuit.

IPHIGENIE.

O crime! qui ſurpaſſe encor le crime même,
Souverains protecteurs du ſacré Diadéme,
A-t-on pû leſoüiller? l'avez-vous approuvé?

ORESTE.

Non. Mais le châtiment vous en eſt reſervé.
Vous voyez devant vous le criminel.

IPHIGENIE.

Impie,
As-tu pû, ſans fremir, attenter à ſa vie?
Diffamé par un meurtre horrible à reciter?
Aprés l'avoir commis oſes-tu t'en vanter.
Senſible à ton abord, je pleurois ta diſgrace;
Je loüois dans mon cœur ta genereuſe audace,
Je plaignois la rigueur qui t'alloit accabler:
Ce n'eſtoit qu'à regret que j'allois t'immoler:
Mais l'horrible forfait avoüé par ta bouche,
Cruel, va diſſiper la pitié qui me touche.
Avec des yeux vangeurs ſur tes crimes ouverts,
Je vais d'un monſtre affreux délivrer l'Univers.

Avant la fin du jour ton ame déteſtable,
Verra dans les Enfers ſon Juge épouvantable.
Attens mon ordre,

SCENE VII.

ORESTE *ſeul*.

OU vont ces tranſports furieux!
Quel intereſt prend-elle au ſort de mes ayeux?
Ciel! Mais pourquoy vouloir en penetrer la cauſe:
Elle m'offre la mort, demanday-je autre choſe?
Voicy de mon bon-heur le moment fortuné,
Dieux! reprenez le ſang que vous m'avez donné.
Qu'il expie en coulant mon crime, & vôtre haine.
Et toy, dont l'amitié compagne de ma peine,
A voulu, malgré moy, partager mes malheurs.
Pur te rejoindre enfin, cher Pilade, je meurs.
Né pour un ſort plus beau, vertueux, magnanime,
D'un amy plus heureux tu meritois l'eſtime,
Ta mort... La mienne approche. On vient,
J'entens du bruit.

SCENE VIII.

ORESTE, PILADE, HIDASPE, TAXIS.

PILADE.

QUe me demandez-vous ? où m'avez-vous conduit ?
Croit-on m'épouvanter de menaces pareilles ?

ORESTE.

Qu'entens-je ! quelle voix vient fraper mes oreilles !

HIDASPE *à Pilade.*

Voyez ce Grec : domptez ſes farouches eſprits :
Sçachez quel eſt ſon nom : vos jours ſont à ce prix.

SCENE IX.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

AH ! pour moy le trépas n'a plus rien de funeſte.

ORESTE.

C'eſt Pilade, grands Dieux !

PILADE.

Que vois-je ? c'eſt Oreſte.

ORESTE.

Pilade entre mes bras, qui l'auroit pû penser ?

PILADE.

Quel bonheur de vous voir, & de vous embrasser!

ORESTE.

Fortune accable-moy, ceſſe de te contraindre,
Tu me rens mon amy, je n'ay plus à me plaindre.

PILADE.

Quel Dieu nous a rejoint ? ô fortuné moment !
Mais quel chagrin s'oppoſe à mon raviſſement :
De vos prochains malheurs je ſens mon ame émeuë,
Je fremis du bonheur qui vous offre à ma veuë.
Deſtin, où ton courroux nous fait-il parvenir ?
Ne nous raſſembles-tu que pour nous deſunir.
Sans ceſſe fatiguez d'éternelles allarmes,
Nos yeux ne s'ouvrent plus que pour verſer des larmes.
Quelles rigueurs encor allons-nous éprouver :
Ah Prince! ſous quels Cieux venez-vous d'arriver.

ORESTE.

J'y vay trouver la mort, c'eſt ce que je deſire.
Une Preſtreſſe, amy, vient de me la preſcrire.
Quelque ſoin qu'elle ait pris à me remplir d'effroy,
Le trépas de ſa main eſt un bonheur pour moy.

PILADE.

J'entens. Elle a ſoudain adoucy vos allarmes ;
Vous avez dans ſes yeux trouvé les mêmes charmes ...
Qu'Agamemnon trouva dans ceux de Briſeïs.

ORESTE.

Que me dis-tu ? Chargé de crimes inouïs,
Déteſté, meritant la celeſte diſgrace,
Ay-je le cœur où l'amour puiſſe encor trouver place.

PILADE.

Quel effort d'avoir pû reſiſter à ſes coups ?
Cher Prince, que Pilade eſt encor loin de vous.
Seduit par les attraits de la même Preſtreſſe,
Mon cœur a ſuccombé... Mais où va ma tendreſſe,
Eſt-ce à de tels penſers que je dois recourir,
Quand je vois vos perils, quand nous allons mourir !

ORESTE.

Toy mourir ! Que mon cœur conſente à cette envie !
N'ajoûte point ta mort aux crimes de ma vie :
Le trépas que j'attens ne demande que moy ;
La douceur qui me reſte, eſt de revivre en toy.
Vy, mon cœur t'en conjure, au nom de la Preſtreſſe.

PILADE.

Ah ! ne me faites plus rougir de ma foibleſſe.
Son image en mon ame a pû vous balancer :
Vous en ſerez vangé, mon ſang va l'effacer.
Mourons, n'attendons plus nulle pitié des hommes.
Mourons, mais en mourant declarons qui nous ſommes.
Que les Scythes cruels, que ces fiers inhumains,
Connoiſſent dans quel ſang ils vont tremper leurs mains
Allons, Seigneur.

ORESTE.

Amy, que vas-tu faire ? arreſte.

PILADE.

Du coup qui va tomber ſuſpendons la tempeſte.
Qu'au nom d'Agamemnon étonnez, & ſurpris,
Ils retiennent le bras qui va fraper ſon fils :

Ou qu'au moins l'immolant au milieu de leur joye,
Ils craignent plus de maux que n'en a souffert Troye.
On vient.

SCENE X.

ORESTE, PILADE, HIDASPE, TAXIS.

HIDASPE.

VOus estes-vous acquité de l'employ....

PILADE.

Pour en estre informé, qu'on nous conduise au Roy.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE *seule.*

Répondre à mes vœux que Cyane eſt tardive :
Qu'en un cœur outragé la vangeance eſt active :
Quoy qu'indigne du jour, Clitemneſtre au tombeau,
Intereſſe ſa fille à punir ſon bourreau.
En vain, pour aſſouvir le courroux qui m'anime,
Des yeux, de toutes parts, je cherche la victime.
Qui la retient ; contraire à mes reſſentimens,
Le Ciel a-t-il des cœurs éteint les mouvemens ?
De ces retardemens cherchons la certitude :
Mais où va le torrent de ton inquietude ?
As-tu bien démeſlé dans le fond de ton cœur,
Ce qui donne naiſſance à cette vive ardeur ?
Pour couvrir autrefois les amours de ta mere,
Tu ſervis de prétexte à la mort de ton pere.
Pour l'un de ces captifs ayant pris ce poiſon,
N'immole-tu point l'autre par la même raiſon.
Ah !.... Qu'ils meurent tous deux, ma bouche le prononce.

SCENE II.

IPHIGENIE, CYANE.

IPHIGENIE.

QUe vous tardez, Cyane, à me rendre réponſe;
Thoas ſçait-il mon ordre, en eſt-il informé?

CYANE.

Thoas avec les Grecs, Madame, eſt enfermé.
Hidaſpe irreſolu, quand je me ſuis montrée,
De ſon apartement m'a défendu l'entrée:
En vain à ſes refus j'ay voulu reſiſter;
Il a reçû voſtre ordre, & l'eſt allé porter.
J'eſperois de Thoas une prompte audiance;
Mais ſans vouloir répondre à mon impatience,
Le Roy m'a fait ſçavoir que dans quelques momens,
On vous informeroit de ſes commandemens.

IPHIGENIE.

Le ſacrifice eſt preſt, la pompe eſt avancée.
Que veut-il? Attend-il que l'heure en ſoit paſſée?
Sçait-il que ces delais ſont des momens perdus?
Que l'ardeur qu'il avoit ne retrouvera plus?
Allos, Cyane, allons haſter noſtre vangeance
Mais qui vient s'oppoſer à mon impatience?

SCENE III.

THOMIRIS, IPHIGENIE, CYANE, ERINE.

THOMIRIS.

LE bruit qui se répand par vostre ordre en ces lieux,
Madame, m'a contraint à paroistre à vos yeux.
Quoy que la certitude en soit par tout semée,
J'ay crû que je devois, pour en estre informée,
De mon destin par vons sçavoir la verité.
Je vous vois un visage interdit, agité;
Vous paroissez contrainte, étonnée, inquiete,
Madame, ma venuë est peut-estre indiscrete.

IPHIGENIE.

Madame, à vostre rang je sçay ce que je doy;
Mais, je vous l'avoüray, je ne suis pas à moy.
Diane en ce moment m'ordonne un sacrifice:
Elle en attend l'offrande, en presse la justice;
Cet ordre souverain ne laisse en mon pouvoir
Que le temps qu'il me faut pour remplir mon devoir.

THOMIRIS.

Il est donc vray, Madame, & ce Grec qu'on opprime,
De divers interests déplorable victime,
Sur ces funestes bords est à peine arrivé,
Que du jour, par vos mains, il se va voir privé

Avez-vous prononcé cet Arreſt ſanguinaire ?
Madame, il eſt bien prompt pour eſtre ſans myſte-
re.

IPHIGENIE.

Ce qu'il a de profond & de myſteri eux,
Eſt un compte que j'ay, Madame, à rendre aux
Dieux

THOMIRIS.

On abuſe ſouvent des ſuprêmes ſageſſes,
Sous ces voiles pompeux nous cachons nos foi-
bleſſes ;
Ce n'eſt qu'à ces dehors que nous ſacrifions,
Et quelquefois nos Dieux ce ſont nos paſſions.
Je prens ſur nos vertus une aſſurance entiere,
De ce Trône uſurpé legitime heritiere.
Pour me laiſſer tranquile en mes propres Etats,
J'ay vû voſtre grand cœur reſiſter à Thoas :
Vous avez dédaigné l'hymen qu'il vous propoſe ;
Charmée à ces refus, j'en admire la cauſe.
Les Scythes étonnez vous loüoient avec moy ;
Mais lors qu'enfin ſoûmiſe aux volontez du Roy,
Vous allez de ce Grec trancher la deſtinée.
Que Thoas ſur ſa mort fonde voſtre hymenée.
Le peuple qui ſçait mal juger du fond des cœurs,
Sur voſtre changement préſage ſes malheurs.
Vous le diray-je enfin, Madame, on vous ſoup-
çonne
De vouloir, par ſa perte, uſurper la Couronne.
J'ay crû, de ce qu'on craint, devoir vous informer,
Quelque ſoit ce ſoupçon vous pouvez le calmer.
Differez cette mort où Thoas vous engage,
Par là vous ferez taire un bruit qui vous outrage.

IPHIGENIE.

Souvent ſur l'apparence on tombe dans l'erreur ;
Mais par l'évenement on connoiſtra mon cœur.

Ce n'eſt pas loin des lieux où je fus élevée,
Qu'on me rendra le rang dont le ſort m'a privée.
Celuy qu'on m'offre encor, malgré tous mes mépris,
Pour vous le diſputer n'eſt pas d'aſſez haut prix ;
Et ſi pour moy ce Trône avoit eu quelques charmes,
Je n'aurois pas ſi tard confirmé vos allarmes.
Diane & mon devoir m'appellent à l'Autel ;
Je vay ſur l'Etranger porter le coup mortel :
On ne peut l'arracher à la mort qu'il merite :
Le temps preſſe : on m'attend : ſouffrez que je vous quitte.

THOMIRIS.

Madame ſur le ſang que vous allez verſer,
Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt à vous d'y penſer.
Sous ma protection j'ay pris voſtre victime,
Suſpendez la rigueur du deſtin qui l'opprime,
Sans emprunter des Dieux d'inutiles détours,
Accordez ma priere, ou tremblez pour vos jours.

SCENE IV.

IPHIGENIE, CYANE.

IPHIGENIE.

QUoy donc ! elle menace, & de ce Grec impie,
Elle prend la deffenſe, & protege la vie.
Quand de juſtes raiſons n'armeroient point mon bras,
Quand mon cœur n'auroit point reſolu ſon trépas,

Son audace, la peur qu'elle prétend me faire,
Hâteroient cette mort qu'elle veut qu'on differe.
Rien ne peut m'ébranler. Allons, Cyane, allons.

CYANE.

La justice a toujours guidé vos passions.
De tous leurs mouvemens elle est inséparable,
Tantost pour l'un des Grecs vous étiez équitable;
Quel interest pour l'autre arme vostre rigueur?

IPHIGENIE.

Ah! ne rappelle point ce qui me fait horreur.
Contre luy mon courroux à chaque instant s'augmente.
Il a tué ma mere, il l'avouë, il s'en vante:
Il me l'a dit, Cyane. A cette impieté
Oses-tu m'accuser de trop de cruauté.

CYANE.

Je demeure interdite & muette à ce crime:
Vostre fureur est juste, & sa mort legitime.
Il ne sçauroit trop tost expirer sous vos coups.
Mais, ô Ciel! que la suite est à craindre pour vous.
Le Roy de cette mort attend sa destinée,
Et vous n'en pourrez plus retarder l'hymenée.

IPHIGENIE.

Pour resister, Cyane, aux transports de Thoas,
Mon courage, les Dieux ne me manqueront pas.
Bravons la tyrannie où mon malheur m'expose,
Aux cœurs comme le mien la vie est peu de chose.

CYANE.

Quoy vous....

IPHIGENIE.

Allons sçavoir par quel soudain appuy
Ce Grec....

CYANE.

Hidaspe vient, vous l'apprendrez de luy.

SCENE V.

IPHIGENIE, HIDASPE, CYANE.

IPHIGENIE.

OU donc eſt l'Etranger, & par quelle injuſtice,
Thoas recule-t-il ce fatal ſacrifice ?
Ne craint-il point ſur luy que les Dieux irritez...

HIDASPE.

Le Roy pluſque jamais a beſoin de clartez.
Rien n'égale l'horreur du trouble qu'il éprouve,
Dans l'un de ces deux Grecs ſon ennemy ſe trouve :
Il le voit, & ne peut diſcerner quel il eſt ;
Il le cherche avec ſoin, chacun d'eux le paroiſt :
Et tous deux pour mourir prenant ce nom impie,
Aucun ne veut celuy qui l'attache à la vie.
Dans ce trouble mortel... Mais les voicy tous deux.
Sçachez quel eſt celuy...

IPHIGENIE.

Qu'on me laiſſe avec eux.

SCENE VI.

IPHIGENIE, ORESTE, PILADE.

IPHIGENIE.

VOus vous obſtinez donc à refuſer ma grace,
Toujours dans vos regards je voy la même audace,
Et que vous preferez une ſanglante mort,
Au ſoin que ma pitié prenoit de voſtre ſort.

PILADE.

Que mon deſtin, Madame, a bien changé de face.
Cet amy, dont tantoſt je pleurois la diſgrace,
Echapé de Neptune & d'Eole en courroux,
Suivy de ſes malheurs, Madame, eſt devant vous.

IPHIGENIE.

Qu'entens-je? où cet aveu porte-t-il mon idée?
Pitié mal reconnuë, où m'aviez-vous guidée?
Je plaignois un mortel, qui conte pour amy,
Un monſtre furieux que l'Enfer a vomy.
Indigne que mon bras, au deffaut du tonnerre,
Soit choiſi par les Dieux pour en purger la terre.

PILADE.

Madame, cet amy ne vous eſt pas connu.
Si dans quelques honneurs mon nom eſt parvenu,
Et ſi parmy les Grecs je ſuis recommandable,
C'eſt à ſon amitié que j'en ſuis redevable:
L'un à l'autre liez par le plus ſaint des nœuds,
Ou nous vivrons enſemble, ou nous mourrons tous deux.

IPHIGENIE.

N'attens pas que ma main te joigne à ce perfide :
Je vais devant tes yeux punir son parricide,
Dans les flots de son sang éteindre mon courroux.
Tu le verras tomber sous l'effort de mes coups,
Sans que ton lâche cœur, present au sacrifice,
Puisse obtenir la mort par grace, ou par supplice.
Venez.

PILADE.

Craignez vous-même, & tremblez d'y penser.
C'est le pur sang des Dieux que vous allez verser.
Son bras, à vos desseins, peut servir mieux qu'un autre :
Sa haine, pour Thoas, est égale à la vôtre ;
Et ce motif m'oblige à ne vous plus cacher,
Ce que tous les tourmens ne sçauroient m'arracher.
Du grand Agamemnon respectez ce qui reste,
Heritier de son rang, c'est son fils, c'est Oreste.

IPHIGENIE.

Oreste !

ORESTE.

A cet amy n'ajoûtez point de foy,
Il vous peint des vertus qui ne sont point en moy.
Ce n'est que par pitié que sa bouche me louë.
Je suis du sang des Dieux, il est vray, je l'avouë ;
Mais que ce même sang des mortels reveré,
Par mes cruels ayeux s'est vû deshonoré.
Leur rage a fait fremir jusqu'aux Astres celestes,
Meurtres, impietez, adulteres, incestes,
Sont de ce sang impur les crimes les plus doux ;
Né parmy leurs forfaits, je les surpasse tous :
Parricide alteré d'une soif sanguinaire,
J'ay poussé le poignard dans le sein de ma mere ;

J'ay foüillé sans respect les flancs qui m'ont porté,
Et j'en ay retiré mon bras ensanglanté :
N'écoûtez sur ma mort ny pitié, ny priere,
Ouy, je vous la demande à genoux.

IPHIGENIE.

Ah mon frere !

ORESTE.

Juste Ciel ! de quel nom vient-on de m'honorer !
L'ay-je bien entendu, dois-je m'en assurer !
Moy, vostre frere ! moy, quel Dieu, quel sang nous lie ?

IPHIGENIE.

Voyez, reconnoissez la triste Iphigenie,
Que son pere en Aulide a livrée au trépas :
Que Diane sauva des fureurs de Calchas.
C'est cette même sœur qui s'offre à vôtre veuë :
Mais helas ! dans quel temps vous est-elle renduë ?

ORESTE.

O miracle étonnant ! ô surprenant bon-heur !
Iphigenie icy retrouvé : ah ma sœur !

PILADE.

Surpris d'étonnement, de surprise, & de joye,
Je prens part au bonheur que le Ciel vous envoye.

IPHIGENIE.

Où nous emportez-vous, mouvemens imprevûs ?
Plût au Ciel que iamais nous ne nous fussions vûs.
Le Tyran à mon bras impose un sacrilege.
Où tombera mon choix, & sur qui fraperay-je ?
Sur mon frere ; à ce nom je tremble, je fremis :
Sur son amy, quel crime, ô Ciel ! a-t-il commis ?
Pour sauver à mon bras cet affreux parricide,
Que la mort m'eût esté favorable en Aulide.

PILADE.

Entre ce frere & moy pouvez-vous balancer.
Ignorez-vous le sang que vous devez verser.

Vous connoiſſez mon cœur, du feu qui le devore,
J'eſtois tantôt coupable, & je le ſuis encore.

IPHIGENIE.

Helas !

ORESTE.

Il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
A l'eſpoir dont le Ciel nous flate, ouvrons nos cœurs :
Je me ſens inſpiré par ſes vives lumieres,
Et dans l'évenement de ſes profonds myſteres,
Le deſtin qui ſe cache à nos ſens aveuglez,
Ne nous a point icy vainement raſſemblez.
Armons-nous d'une noble & ſainte confiance,
L'image de Diane eſt en vôtre puiſſance.
Pour expier l'horreur dont mon nom eſt taché,
A ſon enlevement mon ſort eſt attaché.
Livrez-la moy. Comblez de gloire & d'allegreſſe,
Prenant heureuſement les chemins de la Grece,
Où mon crime par là doit enfin s'effacer.
Ma Sœur, parmy nos Dieux nous irons la placer.

IPHIGENIE.

Loin de blâmer en vous cette ardeur empreſſée,
J'approuverois, mon frere, une telle penſée,
Si je voyois aſſez la faveur des deſtins,
De l'Empire d'Argos nous tracer les chemins :
Mais ſeuls & deſarmez, ſans vaiſſeaux, ſans défenſe,
Croyez-vous d'un Tyran tromper la vigilance.
Combattre & traverſer un monde d'ennemis,
Vous ouvrir un paſſage à ſes ordres ſoûmis.
Du Temple & de l'Autel enlever la Statuë,
Où ſa fortune attache & ſes ſoins, & ſa vûë.
Contre tant de perils qu'oſerez-vous tenter ?
Quel miracle ! quel Dieu pourroient les ſurmonter !

PILADE.

Madame, n'ayez point ces indignes allarmes,
Livrez-nous seulement la Statuë, & des armes,
Les Dieux de ce peril sçauront nous dégager:
Qui ne craint point la mort surmonte le danger:
Enflâmez du desir qu'inspire la victoire,
Le fer nous ouvrira les sentiers de la gloire,
Ou le suprême honneur d'une éclatante mort.
Souffrez, au nom des Dieux, que l'un ou l'autre sort,
Epargne à vôtre main l'horreur d'un sacrilege,
Qu'aux ordres de Thoas....

IPHIGENIE.

Et moy que deviendray-je?
Sanglant, enorgueilly d'un triomphe inhumain,
Je verray le Tyran vos testes à la main,
M'imposer un hymen que mon ame déteste,
Tombe plûtost sur moy la colere celeste.
Esperons toutefois, maistresse de vos jours,
Je puis, de quelque temps, en prolonger le cours.
Quoy que Thoas, avide & de sang & de crimes,
N'ait pour Religion que ses fieres maximes,
Il n'ose, aux yeux du peuple, avec impunité,
Découvrir tout l'excés de son impieté.
Ma presence, le frein du sacré ministere,
Abaisse ses regards, trouble son front severe.
Du temps que j'obtiendray par mes retardemens,
Songeons à ménager les precieux momens.
Allons lever au Ciel nos yeux baignez de larmes,
Pour fléchir sa rigueur ce sont nos seules armes:
Que si toujours severe au sang d'Agamemnon,
Pour ce malheureux reste il n'est plus de pardon,
Fermant, sans murmurer les yeux sur nos mysteres,
Descendons au tombeau, victimes de nos Peres;

Mais

Mais vous, qui n'avez point de part à leurs forfaits,
Vivez, Prince, étouffez d'inutiles souhaits.
Sans la haine des Dieux, croyez qu'Iphigenie,
Pour estre unie à vous, auroit aimé la vie.

PILADE.

Que je vive, Madame, & respire sans vous :
Ah ! plûtost tout mon sang. . . .

IPHIGENIE.

Le Tyran vient à nous.

SCENE VII.

THOAS, IPHIGENIE, ORESTE, PILADE, ANTHENOR, HIDASPE, TAXIS.

THOAS.

HE bien, Madame, Oreste enfin va-t-il paroistre ?
S'obstinent-ils encor tous deux à vouloir l'estre ?
Avez-vous dévoilé cette funeste erreur,
Qui le montre à mes yeux, & le cache à mon cœur ?

IPHIGENIE.

N'espere pas par moy voir ton erreur cessée,
Autant, & plus que toy, je suis embaraſſée.
Mon ame est suspenduë entre ces deux amis,
Tous deux d'un saint devoir également épris,
De mourir l'un pour l'autre ont la perseverence,
Aucun ne veut devoir la vie à ta clemence.

THOAS.

Cette confusion commence à me lasser,
Madame, c'est à vous de la faire cesser.
Faites-moy voir Oreste, & me livrez sa teste,
Ou pour tomber sur eux la foudre est toute prête.

PILADE.

Faut-il te le redire, Oreste est devant toy,
Il ne se cache point : frape. Tyran, c'est moy.
C'est moy, qui devoré d'une noble furie,
Venois pour t'enlever & tes Dieux, & ta vie ;
Et qui pour assouvir ces transports immortels,
Irois percer ton cœur jusques sur les Autels :
Si tu veux t'obstiner dans ton erreur extrême,
Aprés un tel aveu ne t'en prend qu'à toy-même.

ORESTE.

Admire d'un grand cœur les nobles mouvemens :
Connois la verité dans ses empressemens !
Dépoüillé quelque temps des transports de ta rage,
Voy jusqu'où l'amitié porte un noble courage.
Il veut, prenant mon nom, blasphemant contre toy,
S'attirer une mort qui ne cherche que moy :
Mais si tu veux joüir du fruit de ta vangeance,
Dans ton aveuglement discerne l'innocence.
Sur le coupable seul fais tomber ta fureur,
Ou des Dieux offencez crains le foudre vangeur.

THOAS.

Ah ! c'est trop devant moy respirer l'imposture,
Madame, il faut vanger nostre commune injure :
Qu'à l'instant vostre bras les immole tous deux ;
Mon rang, ma seureté l'exigent : je le veux.
Que de leurs Dieux aprés la fureur se déploye,
La Tauride verra ce qu'on vit devant Troye.
Ils se partageront en ce commun effroy,
Et s'il en est pour eux, il en sera pour moy.

Quel es-tu pour tenir ce superbe langage ?
Oses-tu commander à qui tu dois hommage ?
Plus haut que ton pouvoir n'éleves point ta voix,
C'est du Ciel, non de toy, que j'écoûte les loix,
Luy seul peut prononcer des decrets legitimes ;
Je vais, pour décider du sort de ces victimes,
Sçavoir ses volontez, arbitre entre-eux & toy.
Thoas, attens mon ordre : & vous Grecs, suivez-moy.

SCENE VIII.

THOAS, HIDASPE, ANTHENOR, TAXIS.

THOAS.

QUi suis-je ? est-ce à Thoas qu'un tel discours s'adresse ?
A quoy m'exposes-tu malheureuse tendresse ?
Je puis tout, & malgré mon nom, ma dignité,
Une simple Prestresse étonne ma fierté.
Quand d'un ton plein d'audace elle ose me confondre,
Ma bouche est interdite, & ne sçait que répondre.
Ah ! c'est trop abuser de mes indignes feux,
Ses Grecs sont mes captifs, que le Ciel soit pour eux :
Ils recevront demain la mort qu'elle retarde ;
Taxis autour du Temple allez ranger ma Garde ;
Observez avec elle un silence profond,
Veillez mes ennemis, vostre teste en répond.

SCENE IX.

THOAS, ANTHENOR, HIDASPE.

HIDASPE.

A Voſtre ſeureté cet ordre eſt neceſſaire,
Seigneur ; mais d'un peril qu'on ne peut plus vous taire,
Voſtre Peuple allarmé ſemble vous menacer:
Il croit pour Thomiris devoir s'intereſſer :
De ſon départ furtif il ſe fait une injure,
Il y veut mettre obſtacle, il s'aſſemble, il murmure,
Et ſi l'on ne s'oppoſe à cette émotion.
Elle pourra cauſer quelque ſédition.

THOAS.

Non, il obéïra. Je ſuis ſeur de ſon zele,
Anthenor, la Princeſſe à mes vœux moins rebelle
Ne verra point l'hymen qui trahit ſon eſpoir,
Vous pouvez de ma part le luy faire ſçavoir.
Allez.

ANTHENOR.

Juſques au Temple, où ſon zele s'empreſſe
D'aller pour ſon voyage implorer la Deeſſe,
Je vais de vos bontez, Seigneur, luy faire part.

THOAS.

Dites-luy que ſur tout elle ſonge au départ.

SCENE X.

THOAS, HIDASPE.

THOAS.

ET toy, favorisé de l'ombre & du silence,
Au peuple adroitement dérobe sa presence ;
J'attendray ton retour dans cet appartement.
Va, cours tout préparer pour son embarquement,
Et songe, en ménageant cette importante suite,
Que mon sort cette nuit dépend de ta conduite.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS *seul.*

DIEUX ! que l'impatience est un cruel tourment ?
Qu'Hidaspe répond mal à mon empressement !
Hidaspe à mes regards ne paroît point encore,
Luy qui dans ce Palais doit devancer l'Aurore ?
Qu'une nuit inquiete est cruelle à passer ?
Que de tristes objets viennent la traverser ?
Mon cœur, dans l'embarras qui le trouble, l'agite,
Cherche ce qui le fuit, trouve ce qu'il évite.
La crainte, la terreur me suivent en tous lieux,
Et toujours le sommeil se refuse à mes yeux.
Mortels ambitieux dont les desirs rapides
N'ont que vos passions pour objets, & pour guides,
Qui de l'amour du Trône avidement épris,
N'envisagez la gloire & l'honneur qu'à ce prix,
Et qui des plus grands noms enveloppant vos crimes,
Ne suivez, pour regner, que d'injustes maximes,

Temeraires tremblez, & craignez d'obtenir
Ce qui vous eſt donné des Dieux pour vous punir.
Le ſeul empreſſement d'éloigner la Princeſſe,
De perdre mes captifs, d'épouſer la Preſtreſſe,
Tyranniſe mon ame avec tant de pouvoir,
Que je n'écoûte plus ny raiſon, ny devoir.
Mille fâcheux objets roulent dans ma penſée.
Hidaſpe ne vient point, la nuit eſt avancée.
Qui le retient ? Le peuple à mon ordre oppoſé,
Pour en troubler l'effet eſt-il aſſez oſé ?
Je ne puis demeurer dans cette incertitude,
Elle augmente ma peine & mon inquietude.
Allons... Mais je le vois.

SCENE II.

THOAS, HIDASPE.

THOAS.

PAr quels retardemens....

HIDASPE.

Tout ſuccede, Seigneur, à vos empreſſemens.
La Princeſſe livrée au pouvoir du Sarmate,
Ne mettra plus d'obſtacle à l'hymen qui vous flate,
Je l'ay trouvée au Temple, où du pied de l'Autel
Elle s'eſt impoſée un exil éternel.
Muette, & pour cacher ou ſa honte, ou ſa rage,
De ſes voiles baiſſez ſe couvrant le viſage,
Elle a ſuivy mes pas ſans contrainte, & ſans bruit,
Par de ſecret, détours dans l'ombre de la nuit.

Alors l'Ambaſſadeur, & ſa nombreuſe ſuite,
Que menoit Anthenor, chargé de leur conduite,
Traverſant un grand Peuple aſſemblé ſur le Port,
Sans obſtacle, avec elle, ont paſſé ſur leur bord.
Le Pilote attentif au devoir qui le guide,
N'attend plus que le vent pour quitter la Tauride:
Mais craignant que le jour qui va tout déclarer,
Ne retrouvaſt un peuple ardent à murmurer:
J'ay laiſſé ſur le port une garde fidelle,
Et vous viens annoncer cette heureuſe nouvelle.

THOAS.

Ah! je reſpire, Hidaſpe, & j'en rends grace aux Dieux,
Thomiris ſuſpendoit mon pouvoir en ces lieux.
Quoy que fortifié de la toute-puiſſance,
Mon genie étonné trembloit en ſa preſence:
Mais retourne au rivage, & ne quitte ſon bord,
Qu'aprés que le Vaiſſeau ſera party du port;
Qu'aprés que tu l'auras long-temps perdu de veuë:
Et ſi dans ſa fureur le peuple continuë,
Montrant pour ſa Princeſſe un front ſeditieux,
N'épargne point le ſang des plus audacieux.
Va, cours, te dis-je. Et moy pour rompre cet obſtacle,
Je m'en vais l'attirer par un autre ſpectacle.

SCENE III.

THOAS *seul.*

DEja l'Astre naissant, qui luit sur mes desseins,
Du Temple, en m'éclairant, me montre les chemins.
Allons-y commencer cette heureuse journée:
Et par un sacrifice, & par un hymenée,
Mes peuples attirez par cette nouveauté
Viendront... Mais que me veut Taxis épouvanté?

SCENE IV.

THOAS, TAXIS.

TAXIS.

AH! Seigneur, quels malheurs menacent vôtre Empire!
Quels troubles... Sans horreur je ne puis vous le dire.

THOAS.

Dieux! qu'ay-je à craindre encor, Taxis, explique toy.

TAXIS.

Je remplissois les soins confiez à ma foy.

Voſtre garde fidelle imitoit mon exemple,
Le ſilence avec nous regnoit autour du Temple,
Déja la nuit obſcure alloit ſe diſſiper,
Quand un bruit étonnant eſt venu nous fraper.
On n'entend que des cris dans l'enceinte ſacrée,
J'en approche en tremblant, on m'en livre l'entrée.
Quels ſpectacles, grands Dieux! que d'affreuſes douleurs!
Les Miniſtres confus, les Preſtreſſes en pleurs,
Ont triſtement fait voir à mon ame abatuë,
Qu'on avoit de Diane enlevé la ſtatuë.

THOAS.

Ciel!

TAXIS.

Accuſant les Grecs de cette impieté,
A les chercher par tout mon zele m'a porté.
Je fais entendre en vain par tout leur nom funeſte,
Aucun ne me répond quand je demande Oreſte.

THOAS.

Peut-on donner azile à ces noirs attentats?
On menace mes jours, mon Peuple, mes Etats,
Et mon lâche ennemy trouve qui le protege.
Quel monſtre dans ma Cour...

TAXIS.

Seigneur, vous le diray-je,
Une impie, une ingrate, une fiere beauté,
Se vante, ſans fremir, de cette impieté:
Elle oſe aux yeux de tous avoüer ſon offenſe.
Dépoüillé du reſpect qu'on doit à ſa naiſſance,
Je viens de l'amener dans voſtre apartement.

THOAS.

Quelle entre! A ce forfait commis impunément,
Je connois ton audace, infidelle Preſtreſſe:
Mais tu mourras. Que vois-je? ô Ciel! c'eſt la Princeſſe.

SCENE V.

THOAS, THOMIRIS, TAXIS. Gardes.

THOMIRIS.

OUy perfide, c'eſt moy, diſſipe ton erreur,
C'eſt moy qui viens joüir de ta vaine fureur:
C'eſt moy, c'eſt cette main que les Dieux ont choiſie,
Pour former le tiſſu des malheurs de ta vie,

THOAS.

Hidaſpe. Ah! malheureux, tu m'as manqué de foy!

THOMIRIS.

Si tu te vois trahy n'en accuſe que toy.
Ton artificieuſe & coupable conduite,
Ta lâche politique à dérober ma fuite,
Ce ſont les mêmes traits que j'ay ſçû ménager,
Pour te percer le cœur, Tyran, & me venger.
Aprés t'eſtre emparé du Sceptre de ta Reine,
Aprés que tes mépris ont merité ma haine,
As-tu pû concevoir que ſoûmiſe à ta voix,
J'accepterois ailleurs un Empire à ton choix.
Et que de tes forfaits volontaire victime,
Je te ferois du mien poſſeſſeur legitime.
Cette nuit, profitant de ſon obſcurité,
Sur mon départ ta haine avoit déja conté.

Mais loin de consentir à ta coupable envie,
Je l'avois consacrée à t'arracher la vie.
Lors qu'au Temple, où ma bouche alloit se déclarer,
Un plus noble transport est venu m'inspirer.
Ton sang, que l'on devoit m'offrir en sacrifice,
Ne me paroissoit point un assez grand supplice,
Pour t'en faire un, Tyran, où ton cœur inhumain,
Sentist du desespoir le plus cruel venin.
Leur ouvrant jusqu'au port une secrete issuë,
Entre les mains des Grecs j'ay remis la Statuë.
J'ay d'une même ardeur, m'opposant à tes vœux,
Arraché la Prestresse à tes indignes feux.
J'ay fait que sous mon nom, favorisant sa fuite,
Au Vaisseau du Sarmate Hidaspe l'a conduite,
Et qu'elle va, fuyant ta Couronne & ta foy,
Vivre sous d'autres Cieux pour un autre que toy

THOAS.

Gardes, qu'on la poursuive, allez. Et toy, barbare. . .

THOMIRIS.

Penses-tu que pour toy le destin se declare ?
Penses-tu que le Ciel, qui conduit ses desseins,
D'Argos en ta faveur, luy ferme les chemins.
Fille d'Agamemnon, c'est cette Iphigenie,
Que l'on croit en Aulide avoir perdu la vie.
De ces Grecs que j'arrache à ton ardent courroux :
L'un est son frere Oreste, & l'autre est son époux.
L'hymen les a liez d'une chaîne éternelle :
Je viens d'estre témoin de leur foy mutuelle.

Quel

Quel ſpectacle à mes yeux ! quel triomphe pour moy !
D'avoir forgé les traits qui me vangent de toy.
Le Ciel, en ce grand jour, met le comble à ma joye ;
De tourmens infinis tu vas eſtre la proye.
Sur ce Trône où ton cœur ſe croyoit affermy,
Je te verray toujours craindre ton ennemy ;
Je verray le venin de la plus noire envie,
Te montrer ton Rival aimé d'Iphigenie,
Et dans ton cœur jaloux répandre les remords,
Qu'Oreſte en s'enfuyant t'a laiſſé ſur ces bords.
Ouy, ce m'eſt un plaiſir qui flatte ma diſgrace,
D'avoir ſçû par mes ſoins confondre ton audace.

THOAS.

Ah ! je t'épargneray ce funeſte plaiſir.
Si bien-toſt dans l'horreur dont je me ſens ſaiſir,
Je ne vois ces captifs partis ſous ta conduite,
Ta mort ſera le prix d'avoir tramé leur fuite.

THOMIRIS.

Aprés ce que j'ay fait je brave ta fureur,
Je ne crains rien cruel, frape.

SCENE VI.

THOAS, THOMIRIS, TAXIS.

TAXIS.

VEnez, Seigneur,
Le jour nous a fait voir la troupe fugitive,
Qu'un orage imprévû retient prés de la rive.
Hïdaſpe par les vents les voyant arreſtez,
Entoure leur Vaiſſeau, les prend de tous côtez:
Mais le peuple à grand cris ſuſpend vôtre vangeance,
Le perfide Anthenor embraſſe leur deffence,
A leur perte prochaine il prétend s'oppoſer,
Et ſans voſtre preſence ils peuvent tout oſer.

THOAS.

Ah! courons dans leur ſang éteindre leur furie,
Et toy dans ce Palais garde mon ennemie.

SCENE VII.

THOMIRIS, TAXIS.

THOMIRIS.

Dieux! eſt-ce l'innocence à qui vous en voulez?
Aprés tant de ſermens & de droits violez,
N'ayant dans ſes tranſports aucune retenuë,
Parmy tant de forfaits commis à voſtre veuë,
Un Tyran trouve-t'il la faveur des deſtins,
Contre des malheureux qui vous levent les mains.
Ah! courons empêcher le ſort qui les menace.
Courons.... Quoy malheureux! d'où te vient cette audace?
Oſes-tu m'arreſter, & ton zele obſtiné...

TAXIS.

Madame, vous ſçavez ce qui m'eſt ordonné.

THOMIRIS.

Ne te ſouvient-il plus du ſang qui m'a fait naître.
En faveur de Thoas m'oſes-tu méconnoître.
Attens-tu que ſur moy ſon bras enſanglanté
Vienne... Mais c'eſt trop craindre en cette extrémité.
Tu me retiens en vain, ta lâche obéïſſance...

SCENE VIII.

THOMIRIS, TAXIS, ERINE.

ERINE.

MAdame, de Thoas fuyez la violence.

THOMIRIS.

De ces Grecs malheureux, Erine eſt-il vainqueur?
Les a-t-on immolez à ſa noire fureur?

ERINE.

Ne me demandez rien. Etonnée, interdite,
Je ne puis revenir du trouble qui m'agite,
Le tumulte, le fer, le deſordre, les cris,
De crainte, de terreur glacent tous les eſprits.
Parmy tous ces objets dont mon ame eſt émeuë,
Le Tyran en fureur a ſeul frapé ma veuë;
Son intrepidité m'a fait trembler pour vous:
Fuyez, fuyez, Madame, évitez ſon courroux.

THOMIRIS.

Que je fuye. Ah! plûtôt courons ſur le rivage,
Des Scythes, par ma veuë, animer le courage,
C'eſt aujourd'huy le Sceptre, ou la mort que j'attens.

ERINE.

Ah! prévenez... Que dis-je? on vient. Il n'eſt plus temps.

SCENE DERNIERE.

THOMIRIS, ANTHENOR. ERINE.

ANTHENOR.

VOus triomphez, Madame, & le Ciel équitable,
A l'innocence enfin s'eſt montré favorable.

THOMIRIS.

Dieux ! que viens-je d'entendre, & que me dites-vous ?

ANTHENOR.

Que les Dieux hautement ſe déclarent pour nous.
Jamais jour aux mortels ne parut plus funeſte,
Et plus propre à marquer la colere celeſte.
On eût dit que les Dieux contre nous animez,
S'oppoſoient aux deſſeins que nous avions formez.
Les flots impetueux, & les vents en furie,
Du Sarmate & des Grecs empeſchoient la ſortie.
Hidaſpe dans ce trouble informé de leur ſort,
S'approche du Vaiſſeau, l'attaque avec tranſport,
Redemande à grands cris les Grecs, & la Statuë.
Oreſte fierement ſe preſente à ſa veuë,
Au courage du Scythe oppoſe ſa valeur,
Il fait face par tout, par tout il eſt vainqueur :
J'arrive accompagné d'une eſcorte fidelle,
De l'innocence, alors j'embraſſe la querelle,
Le Peuple autour de moy courant de toutes parts,
Fait voler ſur la garde un orage de dards,

Quand Thoas arrivé sur le fatal rivage,
Aux siens épouvantez rameine le courage.
Dans toute son horreur la mort se montre à tous,
Pilade fait tomber Hidaspe sous ses coups.
Le Tyran qui du Bord voit ce trépas funeste,
Sans songer qui le suit, s'avance vers Oreste,
Il le joint ; mais bien-tost il a le même sort,
Sous le fer de ce Prince il expire.

THOMIRIS.

Il est mort.

ANTHENOR.

Ouy, Madame, & la mer jusqu'alors soûlevée,
De son sang qui s'écoule est à peine abreuvée,
Que les vens, dans les airs, ne sont plus déchaînez :
Les flots impetueux ne sont plus mutinez.
Le Ciel devient tranquille, & les Grecs pleins de gloire,
Vont joüir dans Argos du fruit de leur victoire ;
Tandis que remontant au rang de vos ayeux,
Vous allez commander dans ces paisibles lieux,
Et qu'un peuple ennemy des sanglantes maximes,
Brûle de recevoir vos ordres legitimes.

THOMIRIS.

Ciel ! pour perdre un Tyran quelle est ton équité ?
Mais allons dans le Temple adorer sa bonté ;
Sur la rebellion que ma clemence éclate,
Et de nostre bonheur faisons part au Sarmate.

FIN.

ADHERBAL
ROY
DE NUMIDIE,
TRAGEDIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

LE sujet de cette Tragedie est tiré de Sallustе dans son Histoire de la Guerre de Jugurtha. Comme je n'avois que quinze ans quand je la fis, je n'entreprends point de justifier les fautes que le Lecteur y peut trouver: C'est pourquoy je me contenteray de dire en deux mots, que sans les prieres de quelques-uns de mes amis qui vouloient la voir en Province, elle n'auroit point esté sous la presse, quoy qu'elle ait eu quelque espece de succés sur le Theâtre, plûtôt, sans doute, à cause de l'âge de l'Autheur, qu'à cause du merite de la Piece.

Je dois avertir le Lecteur qu'il s'est glissé une si grande quantité de fautes d'impressions dans mes dernieres Pieces, sur tout dans la Tragedie de Meleagre, que j'ay cru estre obligé d'en marquer les plus considerables: Jugeant bien cependant que le public est assez équitable pour voir que j'ay assez de mes propres fautes, sans me charger de celles d'autruy.

Fautes d'impreſſion dans la Tragedie de Meleagre.

PAge 12. 6. vers, mons, *liſez* mon.
Page 15. 16. vers, tant il, *liſez* tant qu'il.
Page 21. 14. vers, conſerve, *liſez* conſervé.
Page 29. 10. vers, il devoir, *liſez* il devoit.
Page 30. 12. vers, il, *liſez* on.
Page 39. 4. vers, contentement, *liſez* conſentement.
Page 40. 9. vers, de, *liſez* ce.
Page 42. 25. vers, m'engage, *liſez* m'empêche.
Page 44. 10. vers, ſe rendre, *liſez* ſe rende.
Page 55. 6. vers, laſſe moy, *liſez* laiſſe moy.
Page 58. 19. vers, avez, *liſez* achevez.
Page 70. 10. vers, nos, *liſez* vos.
Page 73. 4. vers, ſervir d'horreur, *liſez* être l'horreur.

Pieces contenuës dans ce Volume.

Adherbal, Roy de Numidie, Tragedie.

Oreſte & Pilade, Tragedie.

Meleagre, Tragedie.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le douziéme Fevrier 1699. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, LE FEVRE. Il eſt permis à PIERRE RIBOU Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *le Recueil des Tragedies du Sieur de la Grange*, pendant le temps de huit années, à compter du jour que chaque Tragedie ſera achevée d'imprimer pour la premiere fois; Pendant lequel temps faiſons tres-expreſſes défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de faire imprimer, vendre ny debiter d'autre Edition que de celle de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payables ſans deport par chacun des contrevenans, & de tous dépens, dommages & intereſts, & autres peines portées plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris le 26. Fevrier 1699.

Signé, C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 27. Avril 1699.

ACTEURS.

JUGURTHA, Roy de Numidie.

ADHERBAL, Roy d'une autre partie de la Numidie, & prisonnier de Jugurtha.

ARTHEMISE, Princesse de Mauritanie, accordée avec Adherbal, & Prisonniere de Jugurtha.

SCAURUS, Ambassadeur de Rome.

ILDIONE, Fille de Jugurtha.

BOMILCAR, Favory de Jugurtha.

RUTILE, Tribun, de la suite de Scaurus.

AMYNTAS, Confident d'Adherbal.

BARSINE, Confidente d'Arthemise.

CLEONE, Confidente d'Ildione.

ARIMIN. Capitaine des Gardes de Jugurtha.

GARDES.

La Scene est proche de la Ville de Cirthe, dans le Camp de Jugurtha.

ADHERBAL,

ADHERBAL
ROY DE NUMIDIE,
TRAGEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

ADHERBAL, AMYNTAS.

ADHERBAL.

ENfin, cher Amyntas, c'eſt dans cette journée,
Que toute nôtre Afrique attend ſa deſtinée:
Et que par un Romain arbitre de nos droits,
Elle doit voir regler le deſtin de deux Rois.

AMYNTAS.

D'un amy tel que luy vous devez tout attendre,
Avec vôtre rival il doit icy ſe rendre,

Seigneur, & par ſes ſoins vos malheurs vont finir.

ADHERBAL.

Penſes-tu qu'Adherbal ſoit dans ſon ſouvenir?
Ignores-tu déja que par les loix de Rome,
Ses enfans dans les fers méconnoiſſent un homme?
Si ſur ſon ame encor j'avois quelque pouvoir
Il m'auroit accordé le plaiſir de le voir :
Mais il ſemble qu'a peine il daigne me connoître ;
Pourquoy ſans Jugurtha ne ſçauroit-il paroître ?
Pourquoy veut-il encore irriter mes douleurs,
Par l'aſpect d'un Tyran qui cauſe mes malheurs ?
Finiſſons toutefois une plainte importune,
Attendons conſtamment les coups de la fortune,
Voïons-les l'un & l'autre, écoutons leurs diſcours,
Pendant cet entretien obſervons leurs détours ;
Et ſi de mes ſoupçons je puis voir l'aſſurance,
Mettons en nôtre bras nôtre unique eſperance,
Je médite un deſſein que mon cœur irrité....

AMYNTAS.

On vient, Seigneur, on vient : craignez d'eſtre écouté.

SCENE II.

JUGURTHA, ADHERBAL, SCAURUS, BOMILCAR, RUTILE, AMYNTAS, ARIMIN, Gardes.

SCAURUS.

PRinces, de vos debats, & de vôtre conduite,
Par ſon Ambaſſadeur Rome veut eſtre inſtruite,

Je me viens informer de vos prétentions,
Et ſçavoir le ſujet de vos diviſions.
Parlez, Princes, parlez, & que chacun m'expoſe,
De ſes inimitiez la veritable cauſe.
Le Senat le commande, & ſongez aujourd'huy,
Qu'en parlant devant moy, vous parlez devant luy.

ADHERBAL.

Faut-il, Seigneur, faut-il, que ma triſte memoire
Rapelle de mes maux la déplorable hiſtoire,
Et que de mes malheurs vous retraçant le cours,
J'en égale le nombre à celuy de mes jours ?
Je ne vous parle point de ces ſanglantes guerres,
Qui durant plus d'un ſiecle ont deſolé nos terres,
Ou l'on vid le Getule & le Maure en fureur
Tomber ſous le tranchant du Numide vainqueur.
Enfin, le Maure las du malheur de ſes armes,
Voulant finir la guerre, & ſes rudes allarmes,
Fit demander la paix aux fiers Numidiens,
Et voulut que ſa fille en formât les liens.
Mon pere y conſentit; ſa foy me fut promiſe,
Et j'étois ſur le point d'épouſer Arthemiſe,
Lorſque, pour mon malheur, mon pere Micipſa,
Voulut en expirant adopter Jugurtha;
Croyant par ce bienfait engager ſon courage
A proteger ſes fils durant nôtre jeune âge,
Contre le fier Getule, & les Maures cruels.
Mais l'ingrat oubliant ſes ſermens ſolemnels,
Au moment qu'il ſe vit élevé ſur le Trône,
Enleve ma Princeſſe, uſurpe ma Couronne,
Et pour mettre le comble à ſes noirs attentats,
Il porte ſur mon frere un parricide bras.
Je vis en ce moment ma fortune reduite,
A mette mon ſalut dans une prompte fuite,

Et parcourant les mers, aprés mille travaux,
Du Tibre renommé je vis couler les eaux,
Je vins dans le Senat, qui touché de mes larmes,
M'offrit, sans balancer, le secours de ses armes,
Et par vôtre valeur, je fus bien-tôt placé
Dans un rang d'où deux fois le Tyran m'a chassé.
Car aprés nos adieux Jugurtha vit à peine
Eloigner mon espoir avec l'Aigle Romaine,
Qu'il me combat encore, attaque mes Etats,
A ce noir procedé je ne m'attendois pas.
Je me sauve en desordre, & gagne cette Ville,
Esperant dans ses murs trouver un seur azile.
Mais enfin il fallut, accablez par la faim,
Se rendre à la mercy d'un vainqueur inhumain.
Je ne vous diray point que sa rage ennemie,
M'a jetté dans les fers en menaçant ma vie,
Je ne vous diray point que dans mon triste sort,
J'ay souffert des tourmens plus cruels que la mort.
De Rome pour la paix la volonté s'explique,
Et vous representez toute la Repuplique.
Puisque vous l'ordonnez, dans un profond oubly
Tout mon courroux, Seigneur, doit estre ensevely,
Et bien-tôt à la paix vous me verriez souscrire,
Si j'étois libre encore, & maître d'un Empire,
Mais dans le tems fatal qu'on me donne la loy,
Vous sçavez que la paix ne dépend plus de moy.

JUGURTHA.

Pour me justifier contre la calomnie,
Rome de mes raisons est assez éclaircie,
Seigneur, & vous sçavez que le Senat entier,
Aux yeux de l'Univers m'a vû justifier:
Mais quoy qu'à ma deffense elle dûssent suffire,
Pour confondre Adherbal je vais vous les redire.
Micipsa se voyant à la fin de son sort,
Et sentant approcher le moment de sa mort,

Fit ſçavoir à chacun ſa volonté ſuprême,
Et ſur mon propre front il mit ſon Diadême,
Voulant qu'avec ſes fils je partageaſſe un rang,
Dont il m'avoit jugé plus digne que ſon ſang.
Comme ſon ſucceſſeur acquittant ſa promeſſe,
J'étois tout prêt, Seigneur, d'épouſer la Princeſſe,
Et par cette alliance entre nos Nations,
De terminer le cours de nos diviſions:
Lorſqu'Adherbal pouſſé d'une ardeur temeraire,
Traverſa mes deſſeins, ſecondé de ſon frere,
Et la force à la main, entra dans mes Etats,
Pour attaquer un Roy qui ne l'offenſoit pas.
Hyempſal y perit, & le fer équitable
Eteignit dans ſon ſang ſa colere implacable.
Au bruit de ſon trépas Adherbal furieux,
Jura ſoudain le mien à la face des Dieux.
L'éclat de ma Couronne avoit pour luy des charmes.
Le prétexte étoit beau pour en venir aux armes;
La vengeance d'un frere étoit l'occaſion,
Qui couvroit ſon envie & ſon ambition.
Mais, grace au juſte Ciel, qui veille ſur ma tête,
J'ay ſçû fuïr cet orage, & parer la tempête:
Deux fois de ſes fureurs je me ſuis garanty,
Et le ſort a ſuivy le plus juſte party.
Mais Rome veut la paix, nous n'avons rien à dire,
Lorſque Rome a parlé, c'eſt à nous de ſouſcrire;
Et pour vous faire voir que je veux à jamais
Finir nos differens par une ferme paix:
Vous le ſçavez, Seigneur, de toute ma famille,
Par la mort de la Reine, il me reſte une fille,
Je la donne à ce Prince avec mon amitié,
Et de tous mes Etats je luy rends la moitié.
Parmy vos alliez trouverez-vous un homme,
Qui ſuive mieux que moy les volontez de Rome à

Je donne au seul mortel qui doit m'estre odieux.
Ce que j'ay de plus cher, & de plus précieux,
Que voudroit-il de plus ? que puis-je encor luy dire ?
Quel article à la paix l'empêche de souscrire,
Vos yeux en sont témoins : je fais ce que je doy,
Et la paix aujourd'huy ne dépend plus de moy,

ADHERBAL.

Non, non, tous ces détours n'ont rien qui m'ébloüisse,
Dans sa feinte douceur je voy son injustice.
Qu'il me rende Arthemise, où mille affreux trépas,
Prêts à tomber sur moy, ne m'ébranleroient pas.

SCAURUS.

Il est temps de finir ce trouble domestique,
De la part du Senat & de la Republique.
Je viens vous ordonner, comme à ses Alliez,
De terminer le cours de vos inimitiez :
Ou, le premier de vous qui montrera sa haine,
Verra sur ses Etats fondre l'Aigle Romaine.
Et quoy ! faut-il toujours voir deux proches parens,
Dans l'horreur des combats vuider leurs differens ?
Faut-il vous voir toujours, par une affreuse guerre,
Du sang de vos sujets innonder vôtre terre ?
Que si vôtre grand cœur qui vous porte aux combats,
Ne se peut contenter de vos propres Etats,
Allez, Princes, allez, à l'envy l'un de l'autre,
De l'ennemy de Rome, allez faire le vôtre.
Unissez-vous ensemble, & que vôtre union
Soit le premier effet de vôtre ambition.

JUGURTHA.

Vous l'avez vû, Seigneur, je ne puis davantage,
Vous-même fléchiſſez ce ſuperbe courage.
Je vous laiſſe avec luy, calmez ſon deſeſpoir :
Peut-eſtre vos conſeils auront plus de pouvoir.

SCENE III.

ADHERBAL, SCAURUS, RUTILE, AMYNTAS.

SCAURUS.

ENfin, me voicy libre, & ſans nulles allarmes,
De vos embraſſemens je puis goûter les charmes,
Si juſques à preſeut vous m'avez vû, Seigneur,
De l'Empire Romain ſoûtenant la grandeur,
Parler en Député de nôtre Republique ;
En amy maintenant ſouffrez que je m'explique ;
Et que me dépoüillant des droits d'Ambaſſadeur,
Un moment ſans témoins, je vous parle du cœur.
Que faites-vous, Seigneur? quelle étrange manie,
Vous porte à refuſer & l'Empire, & la vie ?
Quand je fais tout pour vous.....

ADHERBAL.

Amy trop genereux,
Oubliez, s'il ſe peut, un Prince malheureux.
Triſte, perſecuté des traits de la fortune,
Je joüis d'une vie à moy-même importune,
Le jour me ſemble affreux, & je vois que la mort
Peut ſeule terminer les rigueurs de mon ſort.

SCAURUS.

Ah ! quittez, je vous prie, un dessein si barbare,
Et songez au bonheur que Rome vous prépare,
Vous allez, revêtu d'un pouvoir glorieux,
Remonter sur le Trône, où l'on vit vos ayeux.
M'en croirez-vous? Seigneur, mettez fin à vos peines,
Epousez Ildione, & sortez de vos chaînes.
Faites vous cet effort, livrez-vous ce combat,
Et meritez par là les bontez du Senat.
Si comme Ambassadeur j'expliquois ma pensée,
Je vous exposerois que Rome est offensée,
Et que tout le Senat de son pouvoir jaloux,
Vous voit encor, Seigneur, d'un regard de courroux,
Depuis que sans son ordre, avec toute licence,
Vôtre pere du Maure accepta l'alliance,
Du Maure le plus craint de tous nos ennemis,
Et que jamais encor nos armes n'ont soûmis.
Mais de ma dignité je me plais à descendre,
Et ce n'est qu'en amy que je me fais entendre.
Immolez vôtre amour au desir de regner.

ADHERBAL.

Ah ! Seigneur, quels conseils osez-vous me donner ?

SCAURUS.

Vous le sçavez, Seigneur, pareille sympathie,
Par des nœuds éternels, l'un à l'autre nous lie ;
Et le Ciel m'est témoin, que ma tendre amitié
Me fait de tous vos maux ressentir la moitié.
Mais s'il faut que toujours à vous-même contraire,
Vous détruisiez ainsi tout ce que je puis faire ;
Que vous vous obstidiez à chercher le trépas ;
Aprés tous mes efforts, je ne le cele pas,
Je suis Romain, Seigneur, & fais gloire de l'être :
J'en ay pris la maxime en commençant de naître,

Et malgré nos liens, je ne puis vous nier,
Qu'à vous abandonner je ſeray le premier.

ADHERBAL.

Que vous êtes heureux ! ah ! quel bonheur extrême,
De pouvoir librement diſpoſer de vous-même !
Mais par vôtre diſcours il eſt à préſumer,
Qu'un Romain ſçait fort peu ce que c'eſt que d'aimer.
Lorſqu'un charmant objet s'empare de nôtre ame,
Un moment n'éteint point une ſi belle flâme ;
Qui peut former des nœuds & les rompre en un jour,
N'a jamais bien connu l'amitié, ny l'amour.

SCAURUS.

Peut-être avec le temps pourray-je davantage,
La crainte & le peril changeront ce courage ;
Je vous laiſſe y réver, & dans quelques momens,
Je reviendray ſçavoir vos derniers ſentimens.

SCENE IV.

ADHERBAL, AMYNTAS.

ADHERBAL.

Eclatons; ç'en eſt fait; allons tout entreprendre;
Dans l'état où je ſuis, je ne puis plus attendre.
On me brave, Amyntas, & dans mon ſort fatal,
Tout le monde me quitte & court vers mon rival.
Le Tyran auroit-il montré tant d'aſſurance,
Si Scaurus avec luy n'étoit d'intelligence ?

Il le faiſoit agir, & cet amy trompeur
M'a propoſé ſa fille avec tant de chaleur,
Que de tous leurs complots j'ay percé les myſteres ;
Mes yeux ſe ſont ouverts à des preuves ſi claires.
On me trahit enfin, Amyntas, je le voy,
Et je n'eſpere plus de ſecours que de moy.

AMYNTAS.

Croyez-en un peu moins l'ardeur qui vous tranſporte ;
Pour Jugurtha, Seigneur, vôtre haine eſt trop forte ;
Depuis deux mois entiers qu'il vous tient ſous ſa loy,
N'a-t-il pas commandé que l'on vous traite en Roy ?
Depuis qu'il a dans Cirthe étably ſa famille,
Et mandé dans ce Camp la Princeſſe, & ſa fille,
Vous les voyez ſans ceſſe, & leurs appartemens,
Ne ſont-ils pas ouverts à vos commandemens ?
Il vous donne ſa fille, il vous choiſit pour gendre;
A de plus grands honneurs quel vaincu peut prétendre ?
Et toutes ces bontez ne devroient-elles pas....

ADHERBAL.

Sa fille, ces bontez, ce Sceptre, ces Etats,
C'eſt ce qui contre luy m'anime davantage.
Ses préſens odieux offenſent mon courage.
Un autre de ſes dons pouroit être ébloüy ;
Moy, je ſens que jamais je ne l'ay plus haï.
Garde tous tes préſens, Tyran, je les mépriſe ;
Prens mon Sceptre, mon Trône, & me rends Arthemiſe ;
Penſes-tu m'arracher un cœur... Mais la voici.

SCENE V.

ADHERBAL, ARTHEMISE, AMYNTAS, BARSINE.

ADHERBAL.

AH Madame ! eſt-ce vous, que mon ſort adouci...

ARTHEMISE.

Seigneur, je viens à vous, inquiéte, allarmée,
D'un bruit que dans le Camp répand la renommée.
L'on dit que les Romains s'oppoſent à nos feux,
Et que vous écoutez leurs conſeils dangereux.
Jugez de mes frayeurs, quand j'ay ſçû de Barſine,
Qu'au rang de vos ayeux Jugurtha vous deſtine,
Qu'il vous donne ſa fille, & qu'enfin aujourd'huy
Pour prix de ſes preſens vous me cedez à luy !
Expliquez-vous, Seigneur; que faut-il que j'eſpere ?
Qu'avez-vous reſolu ? que prétendez-vous faire ?
Qui des deux ſuivrez-vous, l'amour, ou la grandeur ?
Ne me déguiſez point l'état de vôtre cœur,
Quels ſont vos ſentimens ?

ADHERBAL.

Adorable Princeſſe,
Pouvez-vous m'accuſer d'une telle baſſeſſe ?
Croyez-vous que mon cœur pût trouver des appas,
Sur un Trône éclatant où vous ne ſeriez pas ?
Ah ! ſans conſiderer le ſort qu'on me prépare,
Je veux vous affranchir du joug de ce barbare,

Et s'il fant que le joug accable ma valeur,
Mourant pour vous servir, j'auray trop de bonheur,
Le croirez-vous ? malgré ma fortune cruelle,
Il me reste d'amis une troupe fidelle.
Pour délivrer leur Prince ils veulent tout tenter;
A mes commandemens ils sont prêts d'éclater.
Tout nous paroît propice, & le Ciel pitoyable
A semblé nous promettre un succés favorable:
A l'aspect de mes maux mes Gardes attendris,
N'ont point à la pitié refusé leurs esprits:
De troubles intestins l'Armée est agitée:
La Ville en ma faveur est presque revoltée:
Et le peuple opprimé sous de barbares Loix,
Osera tout tenter pour le fils de ses Rois.
Ainsi, soit que je meure, enfin, ou que je vive,
Arthemise aujourd'huy ne sera plus captive;
De ses cruels malheurs je finiray le cours;
Et s'il faut que le sort me poursuive toujours,
Je veux que mon trépas soit un trépas illustre:
Que de mes jours passez il soûtienne le lustre:
Que ma chute au Tyran donne encor de l'effroy,
Et qu'enfin en mourant je l'entraîne avec moy.
Alors, sans murmurer, je quitteray la vie.
Trop heureux de mourir pour vous avoir servie,
Et de songer encore en ces derniers momens
Qu'en finissant mes jours, je finis vos tourmens.

ARTHEMISE.

Et croiriez-vous, cruel, que pour briser mes chaînes,
En finissant vos jours, vous finissiez mes peines,
Et que de vôtre mort le funeste revers,
Me causât moins de maux que le poids de mes fers?
Seigneur,

Seigneur, au nom des Dieux, quittez cette entrepriſe,
Et dans mon deſeſpoir ſouffrez que je vous diſe,
Que c'eſt vous engager dans un peril certain,
Et vous livrer vous-même aux fureurs du deſtin.
Si de ce grand projet la trame eſt découverte,
Oſeray-je un moment douter de vôtre perte.
Au nom de nôtre amour, ne vous expoſez pas...

ADHERBAL.

Et Madame, avez-vous d'autre appuy que mon bras?
Pourquoy par vos frayeurs retenir mon courage?
Qui vous délivrera d'un ſi long eſclavage?
Seront-ce vos ſujets, ou vos cruels parens,
Occupez à vuider leurs propres differens!
Ou ſera-ce Bocchus, caſſé, vieux & debile,
Chargé de l'embarras d'une guerre civile?
Non, Madame, mon cœur ne peut vous obéïr;
Malgré vos ſentimens je ne puis vous trahir!
Je veux vous délivrer, c'eſt ma plus chere envie,
Ou perdre, en vous ſervant, ma déplorable vie.

ARTHEMISE.

Differez donc, Seigneur, vos genereux deſſeins,
Vous pouvez eſperer du ſecours des Romains.
Voyez encor Scaurus avant cette entrepriſe;
Faites-vous cet effort; pour vous, pour Artemiſe;
Vous n'eſtes point encor reduit au deſeſpoir:
Ne tentez rien, Seigneur, avant que de me voir.

ADHERBAL.

De tous mes ſentimens vous êtes la maîtreſſe.
Je vais vous obéïr: mais croyez ma Princeſſe,
Que pour forcer mon ame à cette dure loy,
Il faut tout le pouvoir que vous avez ſur moy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ILDIONE, CLEONE.

CLEONE.

QUoy, lorſqu'à vos deſirs vôtre pere propice,
S'eſt reſolu, Madame, à vous faire juſtice,
Et que ſuivant vos vœux vous donnant un époux,
Il veut placer au Trône Adherbal avec vous:
Vous ſoûpirez, Madame, & vôtre ame inquiete
Peut reſſentir encor quelque atteinte ſecrete:
Qui cauſe à contre-temps cette ſombre douleur?
Quel charme ou quel chagrin trouble ainſi vôtre cœur?

ILDIONE.

Peux-tu le demander? ô ma chere Cleone,
Faut-il de mes ſoûpirs que ton ame s'étonne?
C'eſt en vain que mon pere eſt propice à mes feux,
Quel deſtine Ildione à l'objet de ſes vœux,
Qu'il joint avec ma main l'offre d'un Diadême,
Et que je puis ou perdre, ou ſauver ce que j'aime,
De quoy peuvent, helas! me ſervir en ce jour,
Les faveurs du deſtin ſans celles de l'amour?

CLEONE.

Ah ! Madame, quittez ces indignes allarmes,
Et jugez autrement du pouvoir de vos charmes.
Penſez-vous qu'Adherbal vous refuſe ſon cœur,
Et préfere ſa perte au ſoin de ſa grandeur ?
Un Sceptre peut beaucoup, & vos yeux ſeuls, Madame....

ILDIONE.

Ceſſe de me flatter ; je connois trop ſon ame.
Tu n'aurois jamais vû mon eſprit s'affliger,
Si j'avois crû le ſien capable de changer.
Il adore Arthemiſe, & ces ames hautaines
Font gloire de leur flâme au milieu de leurs chaînes.
La crainte de la mort, les menaces du Roy,
A leurs cœurs endurcis n'inſpirent point d'effroy.
Rien ne peut un moment étonner leur conſtance.
Juges donc.... mais on vient, c'eſt le Roy qui s'avance.

SCENE II.

JUGURTHA, ILDIONE, BOMILCAR, CLEONE, ARIMIN. GARDES.

JUGURTHA.

MA fille, laiſſez-nous, fiez-vous à ma foy,
Je vais agir pour vous en travaillant pour moy
Un momẽt ſans témoins, je veux voir la Princeſſe,
Qu'on la faſſe venir, ma fille, & qu'on me laiſſe.

SCENE III.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

ENfin, cher Bomilcar, je puis te declarer
Les maux dont chaque jour je me sens déchirer.
Je ne te cache rien de tout ce que je pense,
Et de tous mes secrets je te fais confidence :
Depuis le jour fatal que ton heureux secours
Du superbe Hiempsal me fit trancher les jours.
A ma perte aujourd'huy sçache que tout conspire.
Le chagrin me devore, & l'amour me déchire,
Scaurus & les Romains m'observent chaque jour,
Je n'ay plus de pouvoir dans mon Camp, dans ma Cour.
Il me faut pour leur plaire étouffer ma vangeance ;
Embrasser un rival qui me brave & m'offence ;
Luy ceder mes Estats, & pour derniers malheurs,
Toujours d'une cruelle essuyer les rigueurs.

BOMILCAR.

Seigneur, si vous souffrez qu'avec vous je m'explique,
Je ne puis rien comprendre à vôtre politique,
Et de tous les malheurs dont vous sentez les coups,
Je ne vois point icy d'autre cause que vous.
Aprés tant de combats, aprés que cette guerre,
A fait voir vôtre haine aux deux bouts de la terre,

Qui croiroit que vôtre ame, aprés tout cet éclot,
Etouffât son couroux au seul nom du Senat ?
Daignez vous affranchir de ce joug tyrannique,
Et montrez aux Romains qui mépriſent l'Afrique,
Que ſon aride ſein peut leur être fatal,
Et produire contre-eux un ſecond Annibal.
Au reſte, vous ſçavez que toute l'Italie,
Sous pluſieurs factions eſt preſque enſevelie,
Et vous n'ignorez point que Rome, & le Senat,
Pour vous combattre encor ne ſont plus en état.
Et que les deux Conſuls, parmy tous ces divorces,
Pour appaiſer le trouble ont beſoin de leurs forces.
Je ne vous parle point du merveilleux effet
Que vos treſors dans Rome, & vos preſens ont fait,
Cette ſuperbe Ville à nulle autre ſeconde,
Qu'on appelle par tout la maîtreſſe du monde,
S'eſt venduë aux préſens de ces Rois Africains,
Qu'elle eſtime au deſſous du moindre des Romains.
Les Varus, les Metels, les Craſſus, les Deciës,
Ont pris vos intereſts aux dépens de leurs vies,
Pouvez-vous des Conſuls redouter le couroux,
Et craignez-vous les Grands ſi le peuple eſt pour vous.
Ah! ſauvez vos Etats par la mort d'un ſeul homme;
Tandis que Rome même ira combattre Rome,
Et profitez ſi bien de ſa diviſion,
Que rien ne faſſe obſtacle à vôtre ambition.
C'eſt là mon ſentiment ſur tout ce qui vous touche,
Seigneur, & l'intereſt ne m'ouvre point la bouche,
Perdez vôtre ennemy, vous dis-je, & par ſa mort
Aſſurez vôtre Sceptre, & laiſſez faire au ſort.

JUGURTHA.

J'écoûte avec plaiſir ce conſeil heroïque,
Et mon amour s'accorde avec ta politique.

Mais que fera ma fille, & quel sera son sort,
Si je perds Adherbal je luy donne la mort.
Dans ce grand embarras qu'est-ce que je puis faire?
O Ciel! pour être Amant cessay-je d'être pere,
Et dois-je lâchement immoler en ce jour?
Les tendresses du sang aux transports de l'amour?
Toy dont le zele ardent jamais ne m'abandonne,
Et dont les bons avis soûtiennent ma Couronne,
Par tes sages conseils modere mes ennuis,
Et ne me cache rien dans le trouble où je suis.

BOMILCAR.

Quoy, Seigneur, vous croyez qu'une jeune Princesse
Nourrisse sans espoir une extrême tendresse.
Ne voyant plus l'objet qui cause son ardeur
Elle sçaura bien-tôt l'effacer de son cœur.
Je ne vous nieray point que dans cette entreprise
Nous aurons plus de peine à reduire Arthemise,
Vous sçavez sa fierté; mais qu'importe, Seigneur,
Si vous avez sa main de posseder son cœur.
Un grand Roy tel que vous par ces délicatesses,
Ne doit point du vulgaire imiter les foiblesses,
Et si l'ingrate encore s'obstine à vous haïr,
Un Amant couronné se peut faire obéïr.

SCENE IV.

JUGURTHA, BOMILCAR, ARIMIN.

ARIMIN.

ARthemiſe, Seigneur, par vos ordres s'avance.

BOMILCAR.

Vous vous troublez, Seigneur, armez-vous de conſtance.
Songez qu'il faut enfin luy parler fortement,
Et que vous êtes Roy, ſi vous êtes Amant.

SCENE V.

JUGURTHA, ARTHEMISE, BOMILCAR, BARSINE.

JUGURTHA.

EH bien, Madame, eh bien, changez-vous de penſée ?
De toutes vos rigueurs n'éſtes-vous point laſſée ?
Mes reſpects, mon amour, mon Sceptre, ma grandeur,
Ne ſçauroient-ils toucher vôtre inſenſible cœur ?
Quand je puis vous traiter comme ma priſonniere,
Quand je puis commander, je me ſers de priere.

Songez que je ſuis Roy, qu'en ces lieux je puis tout?
Et que par vos mépris vous me pouſſez à bout.
D'un cœur deſeſperé craignez la violence.
Je pourray bien uſer de toute ma puiſſance,
Me laſſer des tourmens où je ſuis condamné,
Et me ſervant des droits que le ſort m'a donné,
Mettre ſur vôtre front l'éclat de ma Couronne,
Et des fers malgré vous, vous placer ſur le Trône.
Mais loin de m'écoûter, je vois que dans ces lieux,
Vous cherchez Adherbal & du cœur & des yeux;
Et quoy, ne ſçauriez-vous contraindre un peu vôtre ame?
Madame, au nom des Dieux, montrez moins vôtre flâme,
Ayez un peu d'égard à mes ſoins amoureux,
Et cachez à mes yeux la moitié de vos feux.

ARTHEMISE.

D'aucun déguiſement ne ſoupçonne Arthemiſe,
Le cœur d'une Princeſſe eſt tout plein de franchiſe,
Loin de cacher un feu qu'authoriſent les Dieux,
Loin de le déguiſer, j'en fais gloire à tes yeux,
Oüi, cruel, n'attends point qu'une indigne foibleſſe,
De mes fiers ſentimens démente la Nobleſſe.
Rien ne ſçauroit Tyran, me changer deſormais,
Et j'adore Adherbal autant que je te hais.
Enfin, aprés l'aveu que je te viens de faire,
Ne borne plus ta rage à la mort de ton frere,
Rejette la pitié qui te veut deſarmer,
Et viens percer un cœur qui ne ſçauroit t'aimer.

JUGURTHA.

Non, non, Madame, non, vôtre eſperance eſt vaine,
Croyez que mon amour égale vôtre haine,
Et malgré vos rigueurs... ingrate, il s'en faut bien
Que l'amour d'Adherbal puiſſe égaler le mien.

Je ne suis point surpris de son ardeur extrême,
Cruelle vous l'aimez autant comme il vous aime,
Et s'il vous garde encore & son cœur, & sa foy,
C'est qu'il n'éprouve point vos rigueurs comme moy.

ARTHEMISE.

Que dis-tu, Jugurtha ? quelle est ton imposture ?
Ne conte-tu pour rien les peines qu'il endure ?
La mort que dans les fers il brave à tous momens,
Et ses jours qu'il expose à tes ressentimens,
Ta fille qu'il refuse, un Sceptre qu'il mépriſe,
Et que son cœur immole à l'amour d'Arthemise ?
Ignore-tu si-tost tout ce qui s'est passé,
Et qu'à l'aimer enfin c'est toy qui m'as forcé ?

JUGURTHA.

Moy ?

ARTHEMISE.

Toy, dont la fureur, en l'accablant de chaînes
Me fait voir sa constance, au milieu de ses peines ;
Toy, qui de mille maux l'opprimant chaque jour,
Me montre jusqu'où va l'excés de son amour ;
Toy, de qui la colere, & la rage ennemie,
Menace si souvent une si belle vie :
Toy, qui par tes tourmens penses le desarmer ;
Toy, qui te fais haïr en le faisant aimer.

JUGURTHA.

C'en est trop ; il est tems que mon couroux éclate.
Par un endroit sensible accablons une ingrate,
Et puisque mon amour ne sçauroit l'émouvoir,
Voyons si ma colere aura plus de pouvoir.
Oüy, Madame, tremblez : j'ay de quoy vous confondre :
De vos cruels mépris, Adherbal va répondre.
C'est cet heureux rival qui cause mes malheurs,
Mais je le puniray de toutes vos rigueurs.

Ne croyez point qu'icy ma colere s'arreſte,
A ménager en vain ſa criminelle teſte ;
Je vais vous l'amener, Madame, & devant vous
Courir à la vangeance, & le percer de coups.
Vôtre haine à mon tour me rend impitoyable,
Des plus noires fureurs je me trouve capable.
Et mon cœur de colere, & de rage animé,
Veut ſe vanger au moins, s'il ne peut être aimé.

ARTHEMISE.

Dieux, que viens-je d'entendre !

JUGURTHA.

Il va perir, Madame ;
Vous verrez juſqu'où vont les tranſports de mon ame.
Gardes, que ſans tarder on l'amene en ces lieux.

ARTHEMISE.

Et bien, rends toy l'horreur des hommes & des Dieux.
A des crimes communs ne borne point ta rage ;
Par les plus noirs forfaits ſignale ton courage.
Il faut un parricide à ton bras genereux,
Immole à ta furie un Prince malheureux,
Que par mille bienfaits dont t'a comblé ſon pere,
Tu devrois regarder avec des yeux de frere ;
De qui, ta tyrannie ayant ravy le rang,
Veut enlever l'Amante, & verſer tout le ſang,
Sans avoir merité cette haine enflâmée,
Et dont le crime n'eſt que de m'avoir aimée.

JUGURTHA.

Et c'eſt ce crime ſeul qui luy donne la mort.
Vous-même en l'avoüant décidez de ſon ſort.
Aucun autre intereſt n'eût prononcé ſa perte ;
Non pas même la mort à mes regards offerte ;
Je l'aurois défendu de mon ſang, de mes biens,
Et tous ſes ennemis auroient eſté les miens ;

Je l'aurois protegé, loin de prendre sa place,
Et vos yeux seuls, Madame, ont causé sa disgrace.

ARTHEMISE.

Ne cesseras-tu point de montrer ton couroux.
Et d'accabler mon cœur par de si rudes coups,
Destin ! cruel destin, une si belle flâme,
Ne peut-elle appaiser.....

JUGURTHA.

Vous le sçavez, Madame,
Jugurtha vous adore, & par un sort fatal,
Pour son repos ma fille aime trop Adherbal.
Souffrons qu'un double hymen l'un à l'autre nous lie.
Unissons quatre cœurs en dépit de l'envie,
Et par ce noble effort, nos Sceptres réunis
Feront trembler l'Afrique, & tous nos ennemis,
Songez-y donc, Madame, & montez sur le Trône,
Disposez Adherbal à l'Hymen d'Ildione,
Faites tous vos efforts, & souvenez-vous bien,
Qu'aprés vôtre refus je n'écoûte plus rien.

ARTHEMISE.

Quoy, Tyran....

JUGURTHA.

Oüy, Madame, il y va de sa teste;
Vous pouvez dissiper ou hâter la tempeste;
Sa vie est dans vos mains: je vous laisse y réver.
Si vous l'aimez encor, songez à le sauver.

SCENE VI.

ARTHEMISE, BARSINE.

ARTHEMISE.

Barsine, quel arrest pire qu'un coup de foudre
Sur un choix si cruel que pourray-je resoudre
Ce n'est donc pas assez de vouloir qu'à jamais,
Je me livre moy-même à tout ce que je hais,
On veut que par mes soins (ô contrainte fatale
Aujourd'huy mon Amant épouse ma rivale,
Ou bien-tost le Tyran, arbitre de son sort,
A mes yeux éperdus luy donnera la mort.
N'attendons point ce coup : mourons sans puls a
tendre :
C'est l'unique party que mon ame peut prendre
Mais toy, sors de ces lieux, fuy le joug des Tyran
Va raconter ma mort à mes tristes parens ;
Et si mon pere encor conserve ma memoire,
Retrace-luy souvent ma déplorable histoire.
Vois mon frere Volux, redis-luy mes douleur,
Et l'excite, Barsine, à vanger mes malheurs.
Fais ce que je t'ordonne, & si tu m'és fidelle,
Montre en m'obéïssant la grandeur de ton zele.
Fuy, dis-je, fuy des lieux où tu devrois trembl
Sous mes propres malheurs je pourrois t'accabl

BARSINE.

Moy, vous quitte, Madame, & le pouvez-vo
croire ?
Pouvez-vous m'imputer une tache si noire.

Vo

Vous connoiſſez mes ſoins, & ma fidelité,
Et vous me ſoupçonnez de cette lâcheté?
Je ne vous quitte point, la mort la plus cruelle
Ne ſçauroit étonner ma conſtance & mon zele.
Mais êtes-vous reduite à ce dernier effort?
Le deſſein du Tyran n'eſt qu'un premier tranſport,
Et pour peu que ce cœur veüille bien ſe contraindre,
C'eſt un embraſement qu'on peut encore éteindre.
Cedez au tems, Madame, appaiſez ſon courroux,
Craignez pour vôtre Amant encor plus que pour vous,
Sa barbare fureur. ...

ARTHEMISE.

A la fin je reſpire.
Je n'en ſçaurois douter, c'eſt le Ciel qui m'inſpire.
Les Dieux, les Dieux, Barſine, ont agy ſur mon cœur,
Il n'eſt plus agité d'une vaine frayeur.
Je médite un deſſein digne d'une Princeſſe,
Et je veux qu'un grand coup repare ma foibleſſe.
Va chercher Adherbal, & le conduis icy,
Va, dis-luy que je veux .....

SCENE VII.

ARTHEMISE, ADHERBAL, BARSINE.

ARTHEMISE.

AH Seigneur ! vous voici :
Si tantôt combattant vôtre illuſtre entrepriſe,
J'ay fait ceder vôtre ame aux fraïeurs d'Arthemiſe,
De mon premier effroy mon eſprit revenu,
Vous preſſe autant, Seigneur, qu'il vous a retenu:
D'un peril évident ſauvez-nous l'un & l'autre,
On menace ma tête auſſi bien que la vôtre :
Sortez ſans differer de ces funeſtes lieux,
Evitez le couroux d'un Tyran furieux.
N'attendez point qu'en pleurs s'exprime ma tendreſſe,
Une noble fierté ſuccede à ma foibleſſe,
Et loin, comme tantoſt, de fremir du danger,
Mon cœur cherche luy-même à vous encourager.
Allez donc, triomphez, ou mourez avec gloire,
J'attens vôtre trépas comme vôtre victoire ;
Car ne nous flattons point, au ſortir de ce lieu,
Entre vaincre ou perir, il n'eſt plus de milieu.

ADHERBAL.

O nobles ſentimens, ô vertu que j'admire!
Madame, je connois que le Ciel vous inſpire ;
C'eſt luy qui de vôtre ame a chaſſé vôtre effroy,
Je n'en ſçaurois douter, la victoire eſt à moy.

J'y cours. Mais pardonnez ce reſte de foibleſſe,
Dans un peril mortel faut-il que je vous laiſſe ?

ARTHEMISE.

Ne craignez point pour moy, j'auray ſoin de mon ſort,
Arthemiſe, Seigneur, ne craint que vôtre mort.
Allez, Prince, courez, que rien ne vous retienne,
Songez à vous ſauver. Vôtre vie eſt la mienne.
Et moy pendant la nuit, croyez qu'aux juſtes Dieux
Pour vous, plus que pour moy, je vais faire des vœux.
C'eſt tout ce que je puis.....

ADHERBAL.

Ah ceſſez de me plaindre;
Si vos vœux ſont pour moy, je n'ay plus rien à craindre.
Dans vôtre appartement attendez nôtre ſort.
Vous apprendrez bien-tôt ma victoire, ou ma mort.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTHEMISE, BARSINE.

BARSINE.

QUE faites-vous, ô Ciel ! où courez-vous, Madame ?

ARTHEMISE.

Que veux-tu ? la frayeur s'empare de mon ame ;
Je ne suis plus la même, & mon esprit confus
A tous momens s'égare, & ne se connoît plus.
Si je fis voir hier quelque peu de constance,
La nuit l'a dissipée, & l'horreur du silence,
Mille songes affreux qui m'ont glacé le cœur,
Ont chassé mon courage, & m'ont rendu ma peur.
J'ay crû voir Adherbal privé de la lumiere,
Et son corps tout couvert de sang & de poussiere,
Me demandoit vangeance, & dans son triste sort,
Me sembloit inciter à le suivre à la mort.
Ce songe a disparu : d'autres ont pris sa place.
J'ay reveu mon Amant avec toute sa grace,
Il sembloit triomphant : le peuple admirateur
Accompagnoit la marche, & le char du vainqueur.
Le Tyran m'a paru dans sa fureur extrême,
Porter par tout la mort, la recevoir luy-même,

Et de tous ces objets mon esprit convaincu,
Me l'a montré cent fois, & vainqueur & vaincu.
Le jour est revenu J'ay vû lever l'Aurore.
Cependant de mon sort je n'apprens rien encore ;
Je n'entends que des cris : mes Gardes étonnez,
M'approchent en tremblant, & semblent consternez.
Du destin d'Adherbal je ne puis rien entendre :
Ah peut-être il expire, & l'on craint de m'apprendre....

BARSINE.

Esperez mieux de grace, & parmy vos frayeurs,
Aidez-le par des vœux, & non pas par des pleurs.
Madame, croyez-moy, calmez cette tristesse,
Prenez des sentimens dignes d'une Princesse,
Et sans vous allarmer du bon, ou mauvais sort,
Apprenez constamment sa victoire, ou sa mort.

ARTHEMISE.

Barsine, que dis-tu ? crois-tu qu'il soit possible,
Que parmy tant de maux je demeure insensible,
Et que lorsqu'il s'agit de ma felicité,
Peut-estre de ma vie & de ma liberté ;
Que j'ay mille sujets d'esperance ou de crainte,
J'arrêtasse mes pleurs, j'étouffasse ma plainte ?
Dieux! puis-je sans fremir, voir à chaque moment,
Dans l'horreur des combats exposer mon Amant?
Laisse-moy soûpirer, en ce moment funeste,
La plainte est aujourd'hui le seul bien qui me reste,
Et verser quelques pleurs qui flattent mes ennuis,
Dans mon sort malheureux, c'est tout ce que je puis.
Mais que veut ce Romain, & qu'a-t-il à m'apprendre ?

SCENE II.

ARTHEMISE, RUTILE, BARSINE, GARDES.

RUTILE.

DE la part de Scaurus je viens pour vous défendre,
Madame, & prendre soin de vos jours précieux,
Qui sont mal assurez dans un Camp furieux,
Où le trouble domine, où le destin des armes,
Jette à chaque moment de nouvelles allarmes.
Ne vous étonnez point qu'un Romain tel que luy,
Dans vôtre illustre sort s'interesse aujourd'huy.
Mais, Madame, attendant qu'il vienne vous apprendre,
De quel côté le sort est contraint de se rendre;
Pour vous les siens & moy devons tout hazarder,
Et comme à vos sujets vous pouvez commander.

ARTHEMISE.

Ah! que fait Adherbal? éclaircissez mon ame,
Sçavez-vous s'il respire?

RUTILE.

On ne sçait rien, Madame,
La discorde est par tout, & mille bruits confus
Ne laissent discerner ny vainqueurs, ny vaincus.
Dans un trouble si grand, je ne puis rien vous dire;
Mais Scaurus vient à vous, qui poura vous instruire....

SCENE III.

ARTHEMISE, SCAURUS, RUTILE, BARSINE, GARDES.

SCAURUS.

ARmez-vous d'un grand cœur, Madame; ç'en eſt fait :
Le deſtin ſe déclare : Adherbal eſt défait.

ARTHEMISE.

Il eſt mort !

SCAURUS.

Non, Madame il vit chargé de gloire,
Et ſa défaite vaut la plus belle victoire.
Jamais un petit nombre avec tant de valeur
N'a ſoûtenu le choq d'une Armée en fureur,
Et jamais un Heros, par ſon rare courage,
N'a plus long-tems que luy diſputé l'avantage.
Je viens de l'arracher aux ſoldats en courroux ;
Son javelot briſé le livroit à leurs coups ;
Il combattoit à peine, & ſa vaillante ſuite
Au fidele Amyntas eſtoit preſque reduite,
Ses forces le quittoient, & ſans un prompt ſecours,
Ce jour auroit eſté le dernier de ſes jours.
Ma conſtante amitié dans ſon ſort m'intereſſe ;
Je le plains ; mais enfin il faut que je confeſſe,
Que ce nouveau malheur qu'il a trop merité,
N'eſt que l'indigne prix de ſa temerité.
Quoy ! lorſqu'à le ſauver il voit que tout conſpire,
Que Rome luy doit rendre, & le jour, & l'Empire,

Que d'un Ciel éloigné je vole à ſon ſecours,
Et qu'au peril des miens, j'auray ſoin de ſes jours.
Ce Prince n'écoûtant que ſon ardeur extrême,
Dans un peril certain ſe va plonger luy-même,
Et ſemble, par ce coup qui rompt tous mes deſſeins,
Mépriſer ma puiſſance, & l'appuy des Romains.
Un autre que Scaurus, au malheur qui l'accable,
Auroit abandonné ſon deſtin déplorable;
Mais il m'eſt cher encore, & plaignant ſon malheur,
Plus que ma dignité je conſulte mon cœur.
Cependant dans l'état où ſon deſtin l'engage,
Il n'eſt plus qu'un moïen pour calmer cet orage.
Diſpoſez-le, Madame, à ce qu'on veut de luy,
Et faites qu'il épouſe Idione aujourd'huy,
Il faut une matiere illuſtre, & non commune,
Pour une ame au deſſus des traits de fortune.
Un grand cœur où domine une rare vertu,
Par les empêchemens n'eſt jamais abbatu.
Aprés ce noble effort, juſques dans vôtre Empire,
Malgré l'amour du Roy je vous feray conduire,
Et vous aurez l'honneur de voir, que de vos mains
La paix ſera l'ouvrage, & non pas des Romains.

ARTHEMISE.

Je ne veux point entrer dans vôtre politique,
Seigneur, j'en vois la cauſe injuſte & tyrannique,
Et toutes les raiſons ſur quoy vous la fondez,
C'eſt le ſang de Bocchus qu'en moy vous regardez,
Et toujours les Romains ennemis de mon pere
Ont juſques ſur ſa fille étendu leur colere.
Je pourrois dire icy, que nos peres d'accord,
Uniſſant nos deux cœurs ont reglé nôtre ſort,
Que le Ciel équitable, & le choix de nôtre ame,
Authoriſent l'ardeur d'une ſi belle flâme:

Mais puiſque le Senat s'oppoſe à ce deſſein,
Et que pour le ſauver il faut ceder ſa main ;
Faites le prononcer : vous m'y verrez ſouſcrire.
Voilà, ſur ce ſujet tout ce que je puis dire ;
S'il y donne les mains, je n'examine rien,
Et mon conſentement ſuivra bien-toſt le ſien.
Jugurtha vient icy tout fier de ſa victoire,
Je le laiſſe avec vous faire état de ſa gloire.
Et le haut rang qu'il tient parmy vos alliez,
Merite bien l'honneur que vous l'entreteniez.

SCAURUS *aux Gardes.*

Suivez-la.

ARTHEMISE.

Quoy, Seigneur, ſuis-je vôtre captive?

SCAURUS.

Commandez-leur, Madame ; & vous, que l'on la ſuive.

SCENE IV.

JUGURTHA, SCAURUS, BOMILCAR, RUTILE, ARIMIN, GARDES.

SCAURUS.

VEnez, Seigneur, venez, d'un ſi noir attentat,
Je vous feray raiſon, de la part du Senat.

JUGURTHA.

Vous le voyez, Seigneur, le deſtin équitable,
Fait triompher le juſte, & punit le coupable,

Et les Dieux ennemis des criminels projets,
N'ont jamais protegé de ſemblables forfaits.
Cependant cette nuit ſans un bon-heur extrême,
Il m'en coûtoit la vie avec le Diadême;
Et peu s'en eſt fallu que ma credulité,
Dans un peril certain ne m'ait précipité.
Quand à ma ſeureté je donnerois ſa vie,
Quand je l'immolerois à ma juſte furie,
Je ne crois point bleſſer, aprés ſon attentat,
La Majeſté de Rome, & celle du Senat,
Et je ne doute point que vôtre Republique,
Ne trouvât ſa mort juſte, autant que politique.
Mais enfin, pour trancher les diſcours ſuperflus,
De ſon deſtin, Seigneur, je ne me mêle plus.
Vous pourrez luy donner vôtre ſuite pour garde,
Ce n'eſt plus moy, c'eſt vous que la choſe regarde.
Je vay vous l'envoyer; je le livre en vos mains:
Ce n'eſt plus mon captif, c'eſt celuy des Romains.

SCAURUS.

Oüy, Rome & le Senat vous en feront juſtice.
Repoſez-vous ſur eux du ſoin de ſon ſupplice,
Et croyez qu'aujourd'huy cette temerité,
Vous choque moins, Seigneur, que leur autorité:
Faites-le moy venir: je prétens le confondre,
Et voir ſi ſon orgueil n'aura rien à répondre.

SCENE V.

SCAURUS, RUTILE.

SCAURUS.

TU t'étonnes, amy, de me voir en courroux:
Ton ame de mon rang me croyoit moins jaloux:
Mais aller contredire un Tyran plein de rage,
C'eſt me rendre ſuſpect & l'aigrir davantage.
Je veux le ménager, & flater ſes deſſeins,
Juſqu'à ce que je tienne Adherbal en mes mains.

RUTILE.

Ainſi, ce Prince touche au moment favorable,
Qui ſemble mettre fin à ſon ſort déplorable.
Mais, Seigneur, ſon malheur eſt toujours ſans égal,
S'il voit tout ce qu'il aime épouſer ſon rival.

SCAURUS.

Epouſer ſon rival? ah! que ſa crainte ceſſe;
Pour eux point d'Hymenée avec cette Princeſſe.
Je ne viens en ce lieu que pour rompre un deſſein,
Qui paroît trop ſuſpect à l'Empire Romain.
Le Numide eſt puiſſant, les Maures ſont terribles;
S'ils s'uniſſoient enſemble ils ſeroient invincibles,
Et par cette union pouroient être en état,
De reſiſter long-tems aux forces du Senat.
C'eſt pourquoy, Rome doit de toute ſa puiſſance,
De ces deux Nations empêcher l'alliance;

Elle ne ſçauroit trop abaiſſer ſes voiſins,
Ny renverſer trop toſt de ſemblables deſſeins.
C'eſt l'unique ſujet qui dans ces lieux m'arrête ;
Le malheur d'Adherbal n'eſt qu'un prétexte honnête ;
Je voudrois le ſauver : mais enfin aujourd'huy
J'agis pour ma patrie encor plus que pour luy :
Tout ce que j'entreprens n'eſt que par politique
Et pour les interêts de noſtre Republique.
Jugurtha regnant ſeul dans tout ce vaſte Etat
Deviendroit trop puiſſant, & ſuſpect au Senat.
Il doit autant qu'il peut, en la rendant égale,
Diviſer, affoiblir la dignité Royale,
Et par cette maxime, empêcher ſes voiſins
De briſer l'alliance, & le joug des Romains.
Cependant le Senat (ce procedé t'étonne)
Veut contraindre Adherbal à l'Hymen d'Ildione.
Voy que ſon interêt de deux Princes parens,
Luy fait par ce lien, finir les differens.
Le Maure profitant de leur funeſte guerre,
Pouroit à main armée entrer dans cette terre,
Les ſurprendre, occupez à vuider leurs débats,
Et joignant ce païs à ſes vaſtes Etats,
S'ouvrir vers l'Italie une route certaine,
Qui feroit dans ſes murs trembler l'Aigle Romaine.
Les chemins ſont ouverts, & ſans empêchement,
De ces bords juſqu'à Rome on arrive aiſément,
C'eſt pourquoy.... mais tu vois Adherbal qui s'avance.

SCENE

SCENE VI.

ADHERBAL, SCAURUS, RUTILE, AMYNTAS.

SCAURUS.

J'Ay sur vôtre sort, Prince, une entiere puissance,
Jugurtha ma cedé les droits qu'il a sur vous ;
Mais sçachez qu'on m'observe avec des yeux jaloux,
J'ay trop ouvert mon ame, & ma tendresse extrême
Me rend suspect à Rome, au Senat, au Roi même,
Et je sçay que le peuple accuse les Romains
D'avoir secrettement protegé vos desseins.
Ces bruits choquent mon rang, ma gloire, & ma patrie :
Il faut les faire taire, & confondre l'envie.
Vous le pouvez, Seigneur, rentrez dans vos Etats,
Avec vôtre rival finissez vos débats,
Epousez Ildione, & par cette alliance,
D'une éternelle paix donnez-nous l'assurance,
Et montrez qu'Adherbal contente avec éclat
Son interêt, ma gloire, & l'ordre du Senat.

ADHERBAL.

Je le voy bien, Seigneur ; ma fortune cruelle
Vous pese, & lasse enfin vôtre amitié fidele :
Helas ! dans mon malheur je m'estimois heureux ;
Que le sort m'eût laissé vôtre cœur genereux :

Mais il n'a point borné ſes rigueurs inhumaines,
A m'enlever mon Sceptre, à me charger de chaînes;
Pour m'accabler encor du plus cruel malheur,
Aprés m'avoir tout pris, il me prend vôtre cœur.

SCAURUS.

Prince, de tels ſoupçons bleſſent ma renommée.
Ma ſincere amitié vous eſt trop confirmée;
Pour en pouvoir douter elle a fait trop d'éclat:
Mais je dois obéïr aux ordres du Senat.
J'ay voulu par douceur, d'une flâme inſenſée,
Détacher vôtre eſprit avec vôtre penſée:
Mais puiſque mes efforts ne font que chaque jour
Irriter vôtre flâme, augmenter vôtre amour,
Je reprendray le rang dont je voulois deſcendre,
Et comme Ambaſſadeur je vay me faire entendre.
Rome ne peut ſouffrir qu'un de ſes alliez,
S'uniſſe avec l'objet de ſes inimitiez.
Etouffez ce deſir, perdez cette eſperance,
Elle oppoſe à ce coup ſa ſuprême puiſſance.
Idione eſt un bien qu'on vous a reſervé:
Je dois vous faire enſemble un deſtin élevé,
Et ne partir d'icy qu'aprés que l'Hymenée,
Aura joint vôtre ſort avec ſa deſtinée.
De l'auguſte Senat ce ſont les volontez;
Prince, je vous l'ordonne, & ſi vous reſiſtez,
Quelque ardente amitié qui pour vous s'intereſſe,
A vôtre mauvais ſort il faut que je vous laiſſe.
Rome vous abandonne, & ne voit plus en vous
Que l'objet de ſa haine, & d'un juſte couroux.

ADHERBAL.

Puiſque vous m'y forcez, je rompray le ſilence.
Malgré vôtre couroux, malgré vôtre puiſſance,
Malgré tous les Romains irritez contre moy,
Arthemiſe a mon cœur; je luy garde ma foy.

SCAURUS.

Il faut donc renoncer, sans que rien vous retienne ;
A l'amitié de Rome, aussi bien qu'à la mienne.

ADHERBAL.

Oüy, Seigneur, j'y renonce, & son inimitié
Me pesera bien moins que sa feinte amitié ;
Elle m'est odieuse, aussi bien que la vôtre,
Et mon cœur aujourd'huy déteste l'un & l'autre.
Je ne puis plus souffrir la rigueur de ses loix.
Par quel droit le Senat commande-t-il aux Rois ?
Sommes-nous les sujets de vôtre République,
Pour étendre si loin son pouvoir tyrannique ?
Barbares, laissez-moy, malgré tout son courroux,
Jugurtha, je l'avoüe, est moins tyran que vous.
Ne me présentez plus des soins que je déteste.
J'aime mieux mille fois, en ce moment funeste,
Recevoir le trépas d'un Prince de mon sang,
Que de tenir de vous, & ma vie, & mon rang.

SCAURUS.

Prince, qu'osez-vous dire, & qu'est-ce que vous faites ?
Sçavez-vous qui je suis ? sçavez-vous qui vous êtes ?
Et qu'un Roy n'est qu'un ombre, & qu'un fantôme vain
Devant l'Ambassadeur de l'Empire Romain.
Si le Senat sçavoit avec quelle arrogance,
Vous traitez son Ministre, & bravez sa puissance,
Son esprit indigné d'un semblable transport,
Vous laisseroit en proye à vôtre mauvais sort ;
Mais je vois aisément cette ardeur temeraire,
D'un regard de pitié, plûtost que de colere.
Songez à vous de grace, & ne vous perdez pas.
Iddione s'avance & porte icy ses pas.

Peut-être en la voyant, à l'éclat de ſes charmes.
Vôtre cœur moins cruel poura rendre les armes
Du pouvoir de ſes yeux, j'oſe tout eſperer :
Pour ne vous point troubler je vay me retirer.

SCENE VII.

ADHERBAL, ILDIONE, AMYNTAS, CLEONE.

ILDIONE.

JE ne viens point, Seigneur, par l'ordre de mon pere ;
En Amante irritée imiter ſa colere.
Je viens, loin de vouloir augmenter vos malheurs,
Partager avec vous vos plus vives douleurs,
Et m'excuſer icy de la contrainte extrême,
Qu'un pere pour ſa fille exerce ſur vous-même.
J'avouray toutefois, qu'il m'eût eſté bien doux,
Si l'amour ſeul eût pû vous rendre mon époux ;
Cette felicité que le ſort m'a ravie,
Auroit fait ſeulement le bonheur de ma vie.
Je ne le puis nier : mais puiſqu'enfin mon cœur
N'eſtoit pas deſtiné pour ce rare bonheur,
Je veux vous faire voir, par quelque trait inſigne,
Que s'il ne le poſſede, il n'en eſt pas indigne.
Je vais prés de mon pere employer aujourd'huy,
Le pouvoir que le ſang me peut donner ſur luy,
Faire tous mes efforts pour vous ſauver la vie,
Sans contraindre voſtre ame à cette tyrannie,
Et ſi ſa fille en pleurs n'appaiſe ſon courroux,
Rien ne peut m'empêcher de mourir avec vous.

ADHERBAL.

N'accablez point, Madame, un Prince miserable,
C'est prendre trop de part à mon sort déplorable.
Indigne de vos feux, je ne merite pas,
Que pour me secourir vous cherchiez le trépas;
Cessez, au nom des Dieux, d'écarter la tempête,
Dont le coup menaçant doit fondre sur ma tête;
Laissez un malheureux dont les yeux aveuglez,
Ne reconnoissent pas le prix que vous valez.
Vivez en paix, Madame, auprés de vôtre pere,
Et n'allez point de grace attirer sa colere,
Pour un infortuné dont le cœur, & la foy,
Ne sçauroient être à vous, s'ils ne sont point à moi.

ILDIONE.

Non, Seigneur, la pitié qui pour vous m'interesse,
Me pousse à ce dessein autant que ma tendresse.
Je borne à vous sauver mes plus ardens souhaits;
Cependant de mes soins attendant les effets,
N'étendez point sur moy vostre juste colere,
Et ne confondez point la fille avec le pere.

ADHERBAL.

Non, Madame, & mon cœur interdit, & confus,
Ne pouvant être à vous, admire vos vertus.
Mais souffrez aujourd'huy que ma plus tendre estime,
Repare, s'il se peut la grandeur de mon crime,
Et croyez dans les maux dont je ressens les coups,
Que si j'étois à moy, je ne serois qu'à vous.

SCENE VIII.

ILDIONE, CLEONE.

ILDIONE.

O Ma chere Cleone, allons trouver mon per
Par les pleurs de sa fille appaisons sa colere.
Viens, suy-moy; ç'en est fait; le dessein en es pri
Je veux sauver ce Prince, il n'importe à quel pri
Peut-être avec le temps, une si belle flâme,
S'il est reconnoissant, poura toucher son ame,
Où s'il faut pour jamais renoncer à l'espoir,
Nous aurons, pour le moins, le plaisir de le voi

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUGURTHA, ILDIONE, BOMILCAR, CLEONE, ARIMIN. GARDES.

ILDIONE.

SEigneur, au nom des Dieux, contentez mon envie.
Je ne veux point sa main, je ne veux que sa vie;
Ne le contraignez plus, & souffrez qu'aujourd'huy,
Il ait la liberté de disposer de luy.
Je me fais un effort dont mon ame murmure:
Mais croyez que ma flâme est si belle, & si pure,
Que, quoyque son Hymen fist mon plus grand bonheur,
Je refuse sa main sans l'offre de son cœur.

JUGURTHA.

Ma fille, il n'est plus tems, je ne puis rien moi-même;
Le Romain de son sort est l'arbitre suprême,
Il ne luy permet plus aucune liberté,
Et d'un ardent courroux il paroît agité.

Je veux pourtant tâcher d'appaiſer ſa colere ;
Il aura quelque égard aux tendreſſes d'un pere
Et d'un Roy, des Romains le plus ferme allié,
Et de qui Rome a lieu d'eſtimer l'amitié.
Mais le voicy qui vient, ma fille, qu'on me laiſſe
Je vay pour l'appaiſer faire agir ma tendreſſe.
Allez donc, & croyez qu'un deſtin plein d'appas
Ne me peut rendre heureux, ſi vous ne l'êtes pas

SCENE II.

JUGURTHA, SCAURUS, BOMILCAR, RUTILE.

JUGURTHA.

VOus me voyez, Seigneur, dans un chagrin extrême :
Je prens part aux ennuis d'une fille que j'aime :
Pour cacher ſa triſteſſe elle veut faire effort,
Mais pour cacher un mal, il n'en eſt pas moins fort,
De l'Hymen d'Adherbal dépend ſa deſtinée ;
Seigneur, pour la ſauver, hâtez cet Hymenée,
J'ay bien plus de raiſons de le haïr que vous.
De grace, en ma faveur, calmez vôtre couroux...

SCAURUS.

Quoi, d'un lâche couroux me croiriez-vous capable ?
Connoiſſez mieux Scaurus ; je ſuis juge équitable,
Mon cœur ne connoît point de lâches paſſions,
Et la ſeule équité regle ſes actions.

D'Adherbal, il eſt vray, le projet temeraire,
Du Senat offenſé, merite la colere,
Et s'il étoit, Seigneur, en même rang que vous,
Il ſentiroit l'effet de ſon juſte courroux:
Mais il eſt malheureux, ſans ſecours, ſans puiſſance,
C'eſt aſſez pour qu'il daigne en prendre la défenſe,
Et j'oſe dire encor, que parmy vos débats,
La juſtice eſt pour luy ſi le ſort ne l'eſt pas.
Ainſi Rome luy rend & ſon Sceptre, & ſon Trône;
Mais comme Rome eſt juſte, elle y place Ildione.
Et ce Sceptre aujourd'huy, ſortant de voſtre main,
Ne fera qu'y rentrer par un autre chemin.

JUGURTHA.

Ah! par ces ſentimens, vous me rendez la vie;
Je n'en murmure point, c'eſt mon unique envie.
Les beautez d'Ildione, & ſur tout ſes vertus,
Meriteroient encor quelque choſe de plus.
Et je perds ſans regret l'éclat d'un Diadême,
Pour en ceindre le front d'une fille que j'aime.
Mais de grace, achevez de contenter mes vœux,
Et faites qu'à demy je ne ſois pas heureux.
Arthemiſe, Seigneur, eſt l'objet de ma flâme,
Vous ſçavez quel empire elle a pris ſur mon ame.
Daignez en ma faveur fléchir ce cœur ingrat:
Employez, s'il le faut, le pouvoir du Senat:
Menacez-la de Rome, & de voſtre puiſſance.
C'eſt en vous que je mets ma plus forte eſperance:
Ce n'eſt qu'en vous....

SCAURUS.

Seigneur, je croy que ſur ce point,
Rome, à parler ſans fard, ne conſentira point.
Elle attend Arthemiſe, & s'il faut vous le dire,
C'eſt dans le Capitole où je dois la conduire.
Et puis on réſoudra....

JUGURTHA.

Que dites-vous, Seigneur,
Quoy, Rome maintenant s'oppose à mon bonheur
A son propre interest devient-elle contraire ?
Si la fille est à moy je vous acquiers le pere.
Au lieu d'un ennemy puissant, & dangereux,
J'en fais un allié fidele, & genereux.
J'en répons par mon Sceptre, & par mon Diadême
Entrez dans mes raisons, examinez vous même...

SCAURUS.

Seigneur, ce n'est point moy qui doit les écouter;
Au Senat seulement vous pouvez les conter;
Faites-en voir la force, il vous rendra justice.
Il faut que cependant son ordre s'accomplisse,
Il demande Arthemise, & sans vous obstiner.
Souffrez qu'au Capitole on la puisse amener,
Et loin de l'irriter par quelque resistance,
Meritez ses bontez par vostre obéïssance.

SCENE III.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

QU'entens-je, Bomilcar ? cessay-je d'être Roi?
Dans mes propres Etats, on me donne la loy.
Un Romain dans mon Camp me commande, & me brave.
Quoy, de leur allié, deviens-je leur esclave ?
A leurs commandemens mon Sceptre est-il soûmis ?
Ah ! si j'avois suivy tes fideles avis....

BOMILCAR.

Il en eſt tems encore ; hâtez-vous de les ſuivre.
Que de leur tyrannie un grand coup vous délivre.
Chaſſez de vôtre Empire, & l'Aigle & les Romains:
Vif ou mort, arrachez Adherbal de leurs mains.
Un Roy qui ſçait regner ne tient foy, ny promeſſe,
Lorſque c'eſt ſa perſonne & l'Etat qu'elle bleſſe.
Laiſſez, Seigneur, laiſſez ce ſoin à vos ſujets,
Et formez aujourd'huy de plus nobles projets.
Le pouvoir ſouverain veut une autre maxime,
Et tout dans un haut rang, eſt juſte, & legitime.
Ceſſez donc de gêner voſtre eſprit vainement :
Vous vous perdriez, Seigneur, d'en uſer autrement.
Adherbal des Romains a gagné la tendreſſe ;
Pour luy l'Ambaſſadeur en ſecret s'intereſſe.
Sa colere étoit feinte, & je vois aujourd'huy,
Que pour vous perdre enfin il s'accorde avec luy :
Il vous ôte Arthemiſe, & par ce ſtratagême,
Il luy donne ſa main, & voſtre Diadême.
Ah ! prévenez ce coup, en dépit des Romains,
D'un rival temeraire arrêtez les deſſeins ;
Ordonnez ſon trépas, traitez-le de coupable.
Vous avez pour le perdre un pretexte équitable.
N'a-t-il pas contre vous revolté vos ſujets ?
N'a-t-il pas, cette nuit, formé de noirs projets ?
Attendez-vous encor, que par un coup funeſte,
Des mutins écartez il ramaſſe le reſte ?
Le trouble dans le Camp n'eſt pas encore éteint,
Et la Ville en ſecret ſe mutine, & ſe plaint.
Craignez, Seigneur, craignez, que ce Prince en furie,
Ne vous arrache un jour la Couronne, & la vie,
Et que dans voſtre Cour, ſon eſprit indigné,
Ne vous puniſſe enfin, de l'avoir épargné.

JUGURTHA.

O, ma fille, faut-il qu'avec tant de tendreſſe,
Dans ton ſort aujourd'huy ton pere s'intereſſe
Et lorſque d'un rival je voudrois le trépas,
Faut-il que ton amour me retienne le bras?
Oüy, dûſſay-je aujourd'huy luy ceder ma Co-
ronne,
Je n'en murmure point s'il épouſe Ildione;
Mais je n'écoute rien, s'il eſt ſourd à ma voix
Et je vay luy parler, pour la derniere fois.

SCENE IV.

JUGURTHA, BOMILCAR, ARIMIN.

JUGURTHA.

ALlez trouver Scaurus, Arimin, & luy dites,
Qu'avant que de répondre aux Loix qu'il m'a
preſcrites,
Sans ſuite, & ſans témoins, je voudrois bien y
Voir un moment le Prince, & la Princeſſe auſſi

SCENE V.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

TU vois, cher Bomilcar, avec quelle baſſeſſe,
A prier les Romains, il faut que je m'abaiſſe :
Qu'ils ſe ſont aſſurez, par une injuſte Loi,
D'Adherbal, d'Arthemiſe, & peut-être de moy ;
Que Scaurus eſt mon maître, & que s'il ne l'ordonne,
Je ne puis voir icy, ny parler à perſonne.
A quelle honte, ô Ciel ! me vois-je condamné,
Et quelle indignité pour un front couronné ?
O Rome ! par quel droit, ou par quelle licence,
Sur l'éclat de la pourpre, étends-tu ta puiſſance ?
D'où te vient ce pouvoir ? d'où te viennent ces droits ?
Le moindre de tes fils, eſt-il plus que les Rois ?
Et vous, Sceptre, des Dieux la marque la plus grande,
Souffrirez-vous toujours que Rome vous commande ?
Et que regnant ſans ceſſe, où vous devriez regner,
Vous ſubiſſiez des Loix, au lieu de les donner.

SCENE VI.

JUGURTHA, BOMILCAR, ARIMIN.

ARIMIN.

ADherbal vient, Seigneur, & bien-toſt la Princeſſe,
Par l'ordre de Scaurus. . . .

JUGURTHA.

Il ſuffit, qu'on me laiſſe.

SCENE VII.

JUGURTHA, ADHERBAL, BOMILCAR, AMYNTAS.

JUGURTHA.

APprochez-vous, Seigneur, (car aujourd'huy je voy,
Que ce nom glorieux vous convient mieux qu'à moi)
Eſclave des Romains, & de leur tyrannie,
De leurs fers, plus que vous, je ſens l'ignominie,
Et malgré les reſpects, & l'honneur qu'on me rend,
Mon pompeux eſclavage eſt encore plus grand.

M'en croirez-vous, Seigneur : finiſſons nôtre haine ;
Abbatons de concert la puiſſance Romaine ;
Délivrons nos Etats d'un Tyran importun ;
Nôtre cauſe eſt commune, & l'ennemy commun.
Je voy trop quel projet, & quelle politique,
A fait venir Scaurus d'Italie en Afrique.
Tantôt vôtre ſupport, tantôt mon ennemy.
Tantôt vôtre adverſaire, & tantôt mon amy,
Sous pretexte d'unir mon Empire, & le vôtre,
Il nous veut plus encore aigrir l'un contre l'autre,
Et ce que par la force il ne peut conquerir,
Par la fourbe, & la ruſe, il cherche à l'acquerir.
Ah ! malgré luy, Seigneur, contentons ſon envie,
Uniſſons-nous enſemble, aux dépens de ſa vie,
Et montrons aux Romains nos cruels ennemis,
Ce que peut nôtre bras, ſi nous ſommes unis.
Mais, ſouffrez ce ſoupçon, ſi vous n'êtes mon gendre,
Quelle aſſurance en vous pourray-je jamais prendre ?
Par ce nœud ſolemnel, uniſſez-vous à moi ;
Parlez, Prince, & ſoudain fiez-vous à ma foy ;
Je vay rompre vos fers, & vous donnant ma fille,
Vous faire le ſoûtient de toute ma famille.
Remettre entre vos mains mon Sceptre, mes Etats,
Et contre les Romains, vous donner mes ſoldats.
Ah ! recevez mes dons ; remontez ſur le Trône.
Pouvez-vous refuſer la Princeſſe Ildione ?
Vous voyez ſes vertus, ſes graces, ſes beautez,
Et ſes yeux vallent bien le cœur que vous quittez.

ADHERBAL.

Ce projet, je l'avouë, eſt grand, & magnanime ;
Vôtre colere eſt belle, autant que legitime,

Et jamais Annibal, l'effroy du nom Romain,
Ne forma contre Rome un plus noble dessein.
Je l'admire, & mon cœur étoit prêt d'y souscrire
Sans les conditions que vous venez de dire.
Ce n'est pas qu'Idione à ses charmans apas,
Ne joigne des vertus que je n'ignore pas.
Mais mon cœur appartient à la beauté que j'aime
Je ne puis me donner, n'étant point à moy-même
Reprenez vos presens, je ne les puis souffrir,
Rendez-moy ma Princesse, ou me faites mourir.

JUGURTHA.

J'y consens; tu mourras, sans davantage attendre,
Prince, indigne des soins que pour toy je veux prendre,
Ignores-tu déja que je te tiens icy.
Et que je puis te perdre, & ta complice aussi?
Sçais-tu bien que tes jours, & les siens se hazardent?
Que tu n'as plus icy de Romains qui te gardent?
Que je puis d'un seul mot te donner le trépas....

ADHERBAL.

Oüy, je le sçais, Tyran, & n'en murmure pas,
Mes refus de si prés suivant ta confidence,
Je sçay trop que ma perte est un trait de prudence,
Que je tiens ton secret, & ton sort en mes mains,
Et qu'enfin je te perds, le disant aux Romains.
Mais cesse de trembler, rassure ton courage,
Bien loin de me servir de ce lâche avantage,
Un cœur, comme le mien, ennemy des forfaits,
Par une trahison ne se vange jamais.

JUGURTHA.

Et moy, si je voulois te perdre par des ruses,
Je n'ay qu'à t'accuser de ce dont tu m'accuses,

Qu'à t'en faire l'auteur ; enfin qu'à t'imputer,
Le dessein que sur moy tu prétens rejetter.
Pour cette fois encor je veux te faire grace.
Mais crains qu'avec le tems ma bonté ne se lasse,
D'une telle faveur tâche de profiter,
Ou crains le desespoir, où tu vas me porter.
Pour la derniere fois choisis, & sans remise,
Ou l'Hymen d'Ildione, ou la mort d'Arthemise...
Songe que d'un seul mot tu peux me desarmer.
N'augmente point l'orage, en pouvant le calmer.

ADHERBAL.

Non, non, je ne crains point qu'adorant la Princesse,
Pour punir ton rival, tu perdes sa maîtresse.
C'est moy qu'il faut percer, appelle tes boureaux,
Et fay-moy préparer des supplices nouveaux,
Les horreurs de la mort n'ont rien qui m'épouvante.
Je sçay trop qu'Arthemise est fidele, & constante,
Et j'emporte avec moy la sensible douceur,
De songer qu'en mourant je t'enleve son cœur ;
Ainsi sans déplaisir j'abandonne la vie.
Tu verras mon trépas avec un œil d'envie,
Et mon ombre sans cesse attachée à tes pas.
Viendra pour te troubler, des portes du trépas.

JUGURTHA.

Perfide, ç'en est trop, abandonne la vie.

SCENE VIII.

JUGURTHA, ADHERBAL. ARTHEMISE, BOMILCAR, AMYNTAS, BARSINE.

ARTHEMISE.

ARreſte, Jugurtha, modere ta furie.

ADHERBAL.

Madame, ç'en eſt fait, on va trancher mes jours.
Adherbal deſormais n'attend plus de ſecours :
Mais ce qui me conſole en ce malheur extrême,
C'eſt qu'enfin vous m'aimez autant que je vous aime,
Que je vous vois encore, & qu'avant mon trépas...

ARTHEMISE.

Non, non, Jugurtha m'aime ; & vous ne mourrez pas.
Il ſçait trop que mon ſort ne dépend que du vôtre,
Que le trépas de l'un, ſeroit l'arreſt de l'autre,
Qu'il ne feroit par là qu'augmenter mon couroux,
Et qu'enfin vous perdant, il me perd avec vous.

JUGURTHA.

Non, traîtres, connoiſſez mon ame toute entiere.
Mon cœur peut tout oſer, quand on le deſeſpere ;
La fureur en bannit la raiſon, & l'amour.
Obéïſſez tous deux, ou renoncez au jour.

ADHERBAL.

Adieu, Madame, adieu, dans l'objet qu'il adore,
Faites qu'aprés ſa mort, Adherbal vive encore.

Le plus cruel trépas me ſemblera trop doux,
Si j'obtiens en mourant cette grace de vous,
Au nom de nôtre amour. . . .

SCENE IX.

JUGURTHA, ADHERBAL, ARTHEMISE, RUTILE, BOMILCAR, BARSINE, AMYNTAS, GARDES.

RUTILE *à Adherbal.*

à Arthemiſe. SEigneur, Scaurus vous mande.
Vous, Madame, rentrez, c'eſt luy qui le commande.
aux Gardes. *à Jugurtha.*
Vous qu'on les ſuive. Et vous, Seigneur, dés aujourd'huy
Hâtez vôtre réponſe, & l'apportez chez luy.

SCENE X.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

O Ciel ! à me braver tout l'Univers conſpire.
Craignez, Romains, craignez la fureur qui
m'inſpire :
Vous n'aurez pas toujours un pouvoir abſolu.
Viens, ſuy-moy : tu ſçauras ce que j'ay reſolu.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARTHEMISE.

Quoy te resous-tu, malheureuse Princesse ?
Dans les fers des Tyrans, veux-tu gemir sans cesse ?
Et ne devrois-tu pas, par un illustre effort,
Finir plûtôt tes maux par une belle mort ?
Mais un charme trop fort me retient à la vie,
Et malgré les malheurs dont je suis poursuivie,
Je n'ose décider de mon destin faral,
Sans être instruite avant de celuy d'Adherbal.
C'est pour toy, cher Amant, que je respire encore:
Juge par cet effort à quel point je t'adore.
Mon pere, mes sujets, mes tranquilles parens,
M'abandonnent en proye aux fureurs des tyrans.
Tantôt de Jugurtha dépend ma destinée,
Tantôt par les Romains je me vois enchaînée,
Et suivant du destin les caprices divers,
Je ne fay que changer de maîtres, & de fers.
Fixons, cher Adherbal nôtre errante fortune.
C'est trop souffrir du jour la lumiere importune.
Soyons à nôtre tour maîtres de nôtre sort,
Et cherchons du repos dans les bras de la mort.

SCENE II.

ARTHEMISE, BARSINE.

ARTHEMISE.

HE' bien ! Barſine, hé bien, que dit la Renommée ?
Du deſtin d'Adherbal n'és-tu point informée ?

BARSINE

Nos Gardes en ſecret s'obſtinent fortement,
Madame ; mais on craint quelque ſoûlevement.
Tout le Camp eſt troublé de nouvelles allarmes:
Un murmure confus ſe mêle au bruit des armes :
Mille triſtes objets viennent par tout s'offrir....

ARTHEMISE.

Ah Barſine ! ſans doute Adherbal va perir.
Un peril évident peut-être le menace.
Qui pourra m'informer de tout ce qui ſe paſſe....

SCENE III.

ARTHEMISE, ILDIONE, BARSINE, CLEONE.

ARTHEMISE.

AH Madame ! Adherbal a-t-il finy ſon ſort ?
Venez-vous m'annoncer, ou ſa vie, ou ſa mort ?

ILDIONE.

Ah! que je crains pour lui le couroux de mon Pere,
Ses regards menaçans, son front pâle, & severe,
Ses pas précipitez, ses discours interdits,
Montrent qu'un grand projet occupe ses esprits.
Il marche fierement; on voit sur son visage,
Tous les signes affreux d'un funeste présage:
Il promene par tout ses regards furieux:
L'on voit des traits de feu qui sortent de ses yeux.
Son ame en me voyant, est encor plus émeuë;
Quand je veux luy parler, il détourne la veuë;
Il s'emporte, & soudain condamnant ses fureurs,
Je voy ses yeux tous prêts à répandre des pleurs.
Je ne sçaurois douter du trouble qui l'agite.
Adherbal va perir: c'est sa mort qu'il médite.
Dans le fond de mon cœur, une mourante voix,
Me dit que je l'ay vû pour la derniere fois.

ARTHEMISE.

Ah! sauvez-le, Madame.

ILDIONE.

Ah! sauvez-le vous-même;
Arrachez à mon Pere, un Prince qui vous aime.

ARTHEMISE.

Qui peut mieux qu'une fille appaiser son couroux?

ILDIONE.

Qui peut mieux qu'une épouse appaiser un époux.

ARTHEMISE.

Que dites-vous?

ILDIONE.

Madame, il n'est plus tems de feindre,
Je voy dans vos malheurs, que vous êtes à plaindre;
Je ressens comme vous une telle douleur,
Et soûpire du coup qui vous perce le cœur.
Mais Adherbal perit; je ne puis vous le taire,
Si vous ne le sauvez, en épousant mon Pere.

Pour dérober ſa tête aux fureurs du deſtin,
Faites-vous cet effort, donnez-luy vôtre main;
Peut-être avec le tems, la grandeur de ſon zele,
Fléchira les rigueurs de vôtre ame cruelle.
Que ſçais-je! vôtre cœur pourra s'accoûtumer,
A moins haïr ce Prince, & peut-être à l'aimer.
Vous aurez les reſpects de toute ſa famille:
Vous trouverez en moy des tendreſſes de fille,
Et ſi dans vos malheurs je puis vous ſoûlager,
Mon cœur avec plaiſir ſçaura les partager.
Ne croyez point pourtant, qu'en rivale jalouſe
Par là de vôtre Amant je veüille être l'épouſe,
Je ſçay trop bien l'arrêt de mon ſort rigoureux,
Et nulle autre que vous n'eſt digne de ſes feux:
Auſſi, dans la rigueur du deſtin qui m'opprime
Je ne veux point combattre une ardeur legitime;
Un plus noble deſſein m'inſpire dans ce jour.
Et la pitié ſur moy peut autant que l'amour.
Je veux le dérober au coup de la tempête,
Faire tous mes efforts pour conſerver ſa tête,
Même, contre le Roy, luy donner du ſecours,
Et conſacrer aux Dieux le reſte de mes jours.

ARTHEMISE.

Madame, un tel effort veut que j'en faſſe un autre
Pour montrer que mon cœur peut autant que l
vôtre.
Vous cedez Adherbal, & je le cede auſſi;
Epouſez-le, Madame, & commandez icy.
Mais ne préſumez pas, quoy que l'on puiſſe faire
Qu'Arthemiſe jamais épouſe vôtre Pere,
Ny qu'avec luy le temps me puiſſe accoûtumer;
Je hais trop Jugurtha pour le pouvoir aimer.
Pour vous, ſauvez le Prince, & conſervez ſa vie
Regnez, regnez tous deux, c'eſt ma plus cher
envie;

Vive

Vivez toujours contens ; mais aprés cet effort,
Madame, je sçay bien comme on court à la mort.

SCENE IV.

ARTHEMISE, SCAURUS, ILDIONE, BARSINE, CLEONE.

SCAURUS.

JE viens de perdre tems ; les deux Princes s'obstinent,
Contre mes sentimens leurs ames se mutinent,
Princesses, mes discours ne peuvent rien sur eux ;
Au lieu de me répondre, ils se bravoient tous deux,
Et je viens icy voir, si vos cœurs plus traitables,
Etant moins ennemis, seront plus raisonnables.

ARTHEMISE.

Oüy, Seigneur, & le mien va contenter vos vœux,
Et faire sur soy-même un effort genereux.
Je cede mon Amant, qu'Ildione l'épouse.
Arthemise, Seigneur, n'en sera point jalouse.
Mon cœur a fait un choix, rien ne peut l'ébranler...

ILDIONE.

Non, non, Madame, non il n'en faut plus parler.
Pour la derniere fois je vay trouver mon Pere ;
Vous sçavez mon dessein, rien ne m'en peut distraire,
Et de ce même pas, je m'en vais tout tenter,
Quelque effort qu'à mon cœur il en puisse coûter.

SCENE V.

ARTHEMISE, SCAURUS, ILDIONE, RUTILE, BARSINE, CLEONE.

SCAURUS.

AH que vois-je ? Rutile, & quel coup déplorable...

RUTILE, *blessé.*

Tout est perdu, Seigneur, craignez un sort semblable.
Dans ce Camp infidele, on ne respecte plus,
Ny le nom du Senat, ny le rang de Scaurus.
Je n'ay plus Adherbal ; le Tyran est son maître.

ILDIONE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ?

ARTHEMISE.

Juste Ciel !

SCAURUS.

Quoy le traître...

RUTILE.

Il vient, suivy des siens, de forcer les Romains ;
Seigneur, & d'arracher le Prince de nos mains.
Nous avons quelque temps soûtenu leurs furie
Et vendu cherement nôtre sang, & nos vies :
Mais que sert la valeur, & que peut son effort,
Contre un nombre cent fois & plus grand, & plus fort.
Je n'ay rien négligé pour vous marquer mon zel
Seigneur, mon sang qui coule est un témoin fidel
Mais enfin presque seul, & tout percé de coups
Je viens chercher l'honneur de mourir devãt vou

ARTHEMISE *à Scaurus.*

Ah Seigneur! à vos pieds souffrez que je m'abaisse...

ILDIONE.

Oüy, Seigneur, vous pouvez....

SCAURUS.

Princesses, qu'on me laisse.
Jugurtha vient, croyez que je vais aujourd'huy,
Ou sauver Adherbal, ou perir avec luy.

SCENE VI.

JUGURTHA, SCAURUS, ARIMIN, GARDES.

SCAURUS.

QUoy! Prince, aprés le coup que vous venez de faire,
Osez-vous bien me voir sans craindre ma colere?
Sçavez-vous que je puis punir vôtre attentat?
Qu'icy je represente, & Rome, & le Senat,
Que j'en ay la puissance, & que je tiens sa foudre?
Prête au premier momẽt à vous reduire en poudre?
Cependant vous venez, sans craindre mon pouvoir,
De commettre à mes yeux le crime le plus noir,
D'assassiner mes gens, briser l'Aigle Romaine,
De blesser du Senat la grandeur souveraine,
D'enlever à mes yeux, le Captif des Romains,
Un Prince, que vous-même aviez mis en mes mains.
De la grandeur de Rome est-ce ainsi qu'on se jouë?

JUGURTHA.

Je viens de faire un coup, dont mon ame se louë!
Je n'ay que trop souffert qu'on me fasse la loy.
D'effet, comme de nom, je prétends être Roy.

SCAURUS.

L'êtes-vous, Jugurtha? daignez mieux vous connoître.
Sçachez que le Senat est icy vôtre maître,
Et que dans cet Etat, à Rome appartenant,
Vous n'avez que l'honneur d'être son Lieutenant.
Craignez, Prince, craignez, que d'un sujet rebelle,
Il n'apprenne par moy, l'audace criminelle,
Et que dans peu de temps, vous ne voyez icy. . . .

JUGURTHA.

Je vous en sçauray bien épargner le soucy;
Je vous iray chercher, j'en donne ma parole,
Jusques au pied des murs de vôtre Capitole.

SCAURUS.

Quoi! de ses murs sacrez soûtiendrez-vous l'aspect,
Sans frémir à l'instant de crainte, & de repect?
Pourriez-vous sans trembler voir le lieu venerable,
Où se vient assembler le Senat redoutable?
Ces lieux, dis-je, où jadis on regloit vôtre sort,
Quand le Prince Adherbal demandoit vôtre mort?
C'est-là que sa justice, avec exactitude,
Jugera vôtre audace, & vôtre ingratitude,
Et que dans peu de temps vôtre temerité,
Aura le digne prix qu'elle a trop merité.
Parlez, Prince, employez toute vôtre éloquence,
Pour nous pouvoir encor prouver vôtre innocence,
Parlez, dis-je, & songez, de cette trahison,
Dans une heure au plus tard à me faire raison.

JUGURTHA.

De tout ce que j'ay fait, je n'ay remords, ny honte;
Et ce n'est point à vous que j'en dois rendre conte,
Cet air imperieux vous convient mal icy,
Et les Dieux seuls ont droit de me parler ainsi.
Mais sans aller chercher un discours inutile,
Dans une heure, sortez du Camp, & de la Ville;

Partez, je vous l'ordonne, & que dans mes Etats,
Le Soleil de retour ne vous retrouve pas.
Retournez au Senat, ce maître de la terre,
Allez, & de ma part, declarez-lui la guerre.
Je suis las de souffrir son joug imperieux.
Au dessus de mon front je ne veux que les Dieux.
Partez (n'attendez plus que je vous le redie)
Au tems que j'ay prescrit, sur peine de la vie.
J'attens vôtre menace, & mon bras irrité...

SCAURUS.

Oüy, ç'en est fait, je pars, le sors en est jetté.
Qu'on remette en mes mains le Prince, & la Princesse,
Faites-les moy venir, aussi-tost je vous laisse,
Et pour suivre l'Arrest que vous m'avez donné,
Vous ne me verrez plus que bien accompagné.

JUGURTHA.

Si cette seule attente en ces lieux vous arrête,
On va de vôtre amy vous apporter la tête.

JUGURTHA.

Auriez-vous osé, Prince....

SCENE VII.

JUGURTHA, SCAURUS, BOMILCAR, ARMIN, GARDES.

JUGURTHA.

ET bien, en est-ce fait?
Bomilcar.

BOMILCAR.

Ouy, Seigneur, vous en êtes défait.

Jamais tant de fierté ne fut mieux soûtenuë,
Jamais rien de plus grand ne s'offrit à ma veuë,
Et l'on eut dit, à voir la grace de son port,
Qu'il marchoit au triomphe, & non pas à la mort.
Il nous suit, sans fremir, au lieu de son supplice.
L'appareil des tourmens n'a rien dont il pâlisse,
Et sans vouloir quitter ses superbes discours,
Il tend la tête au fer, qui termine ses jours.

SCAURUS.

C'en est donc fait, barbare, & ta rage ennemie
Vient de trancher le cours d'une si belle vie.
Mais un autre luy-même est encor en tes mains:
Tyran, crains sa vangeance, & celle des Romains:
Aux yeux de l'Univers, j'entreprends sa querelle,
De cause, & d'interêts, je m'unis avec elle,
Je vais armer son Pere, & Rome contre toy,
Et j'atteste les Dieux, Tyran.... mais je la voy.

SCENE DERNIERE.

JUGURTHA, ARTHEMISE, SCAURUS, BOMILCAR, BARSINE, ARIMIN, GARDES.

SCAURUS.

PRinceſſe, ſçavez-vous, quelle noire furie....

ARTHEMISE.

Oüy, je ſçais qu'Adherbal vient de perdre la vie,
Qu'il attendoit en vain vôtre impuiſſant ſecours,
Et qu'aux yeux des Romains on a tranché ſes jours.

SCAURUS.

Venez, venez dans Rome, & pour vôtre vangeance,
J'armeray devant vous sa suprême puissance ;
De Bocchus avec nous les débats vont finir ;
Avec luy desormais je jure de m'unir.
Venez être témoin d'une paix si parfaite.
Vous trouverez dans Rome une seure retraite,
Tous les cœurs attachez à tous vos interests,
Et les mêmes honneurs que parmy vos sujets.

ARTHEMISE.

Moy ! dans Rome, languir sous vôtre tyrannie,
Et traîner dans les fers le reste de ma vie.
Dans Rome ! pour montrer en spectacle aux humains,
La fille de Bocchus esclave des Romains :
Non, non, je n'iray point.

JUGURTHA.

Genereuse Princesse,
Que de ces sentimens j'admire la noblesse.
Vangeons-nous des Romains, nos communs ennemis.
Contre-eux avec Bocchus desormais je m'unis.
Je jure par les Dieux de servir vôtre haine,
Et d'attaquer toujours la puissance Romaine.
Acceptez seulement & mon Sceptre, & ma main...

ARTHEMISE.

Moy ! que de mon Amant j'épouse l'assassin,
Que j'étouffe jamais la fureur qui m'anime,
Et que ma main enfin soit le prix de ton crime.
Croy, que si jusques-là je pouvois m'abaisser,
Ce ne seroit, Tyran, que pour te mieux percer.
Que pour mieux assurer ta perte, & ta disgrace,
Et de ton traître cœur aller choisir la place.
Mais finissez, tous deux, vos differens jaloux ;
Mon destin ne dépend ny de vous, ny de vous.

Maîtresse de mon sort, malgré la tyrannie,
Je meurs, & le poison va terminer ma vie.
Reçois mes derniers vœux, objet de mon amour,
Ce n'étoit que pour toy que je restois au jour:
Mais voyant aujourd'huy ta perte inévitable,
Mon cœur n'a pû survivre au malheur qui m'accable.
J'ay voulu jusqu'au bout te conserver ma foy,
Et puisque je te perds, tout est perdu pour moy.
Mais je ne voy le jour qu'au travers d'un nuage:
Les horreurs de la mort me couvrent le visage.
Grace au Ciel, je succombe. A la fin ç'en est fait;
La force du poison va faire son effet.
Barsine, ménageons ce reste de lumiere;
Avant que le trépas me ferme la paupiere,
Loin de ces tristes lieux, conduy mes pas mourans,
Et délivre mes yeux de l'aspect des Tyrans.

SCAURUS.

Barbare, voy les maux que cause ta furie.
Adieu, crains le triomphe, & tremble pour ta vie.

JUGURTHA.

Allons, aprés ce coup, détestant ma rigueur,
Secourir la Princesse, ou mourir de douleur.

FIN.

ATHENAÏS,

TRAGEDIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

PREFACE.

LA fortune d'Athenaïs ; par le moyen de Pulcherie, eſt une choſe que perſonne n'ignore ; j'avouë que ce n'eſt pas un ſujet où l'on puiſſe trouver ce terrible & ce merveilleux que l'on a trouvé dans mes deux autres Pieces ; mais je crus qu'il ſeroit plus du goût d'apreſent, & ſur tout des Dames qui ſe ſont érigées en Juges de ces ſortes d'Ouvrages, & qui preferent la délicateſſe des ſentimens à l'horreur des évenemens extraordinaires : Au reſte il faut de la diverſité dans les ſujets pour ne pas tomber dans l'inconve-

nient de ce Joüeur de Luth dont parle Horace :

Ridetur cordaqui semper oberrat eadem.

Je puis dire que c'est icy celuy de mes Ouvrages, à la versification duquel je me suis le plus attaché, & que ceux qui se donneront la peine de l'examiner sans prévention, la trouveront assez égale. On voit peu de Tragedies où l'Histoire soit plus regulierement suivie que dans celle-cy, & si j'y fais paroître Theodose avec un peu plus de fermeté qu'il n'en avoit naturellement ; on y voit aussi d'un autre côté son esprit susceptible d'amour & de jalousie, dont il fut si souvent agité durant tout le cours de sa vie, & qui causa depuis la disgrace d'Athenaïs, & la mort de Paulin, que l'Empereur fit legerement mourir pour une

pomme qu'elle luy avoit envoyée.

Voicy ce qu'en rapportent les Hiſtoriens de ce temps-là, & entr'autres Theophanes & Marcellin, ſuivant l'ancienne traduction.

En ces entrefaites, & un an avant cette victoire *(c'eſt-à-dire des Romains ſur les Perſes)* Theodoſe devint amoureux d'Eudoxia Fille de Leontius, *ou Leontinus*, Philoſophe Athenien, & l'épouſa tant pour l'excellence de ſa beauté, que pour la gentilleſſe de ſon eſprit orné des lettres humaines, & des ſciences. Elle avoit eu nom Athenaïs, lequel elle changea à ſon baptême, où elle fut nommée Eudoxia, par Atticus Patriarche de Conſtantinople. Entre-autres Pieces elle compoſa un excellent Poëme ſur cette victoire de l'Empereur contre les Perſes.

Zonare écrit que ce mariage fut

fait de l'avis de Pulcheria Princeſſe tres-ſage & tres-pieuſe, laquelle avoit un grand aſcendant ſur l'eſprit de ſon Frere, & deſlors luy fit chaſſer de ſa Cour Antiochus ennuque, qu'Iſdigerde Roy de Perſe ſon Tuteur luy avoit envoyé pour Precepteur & Gouverneur, lequel fut fait homme d'Egliſe. Il rapporte auſſi que Leontius ayant eu revelation de la haute fortune de ſa Fille, ne luy avoit laiſſé que cent écus par ſon Teſtament, encore qu'il fût fort riche, & qu'il avoit partagé tous ſes biens à ſes deux Fils Valerius & Geneſius, l'aîné deſquels fut Maiſtre de Milice, ou Chef d'armes; & le puiſné Prefet du Pretoire d'Illirie, par la faveur de leur Sœur, qu'ils avoient autrefois mépriſée.

L'Epiſode Hiſtorique de Varanés n'eſt pas de mon invention. La

Calprenede dans ſon Roman de Faramond me l'a fourny, & l'on l'a toujours trouvé ſi juſte & ſi bien placé dans le Roman, que je ne ſuis pas ſurpris qu'il ait fait le même effet dans la Tragedie. Et pour ce que je dis dans mon ſecond Acte des Sœurs de Pulcherie, on n'a qu'à lire les Annales Eccleſiaſtiques du Cardinal Baronius.

Aprés avoir juſtifié la conduite de ma Piece par le rapport de tous les Autheurs qui ont écrit ſur ce ſujet, je diray maintenant à un tres-petit nombre de jeunes gens qui n'en ont pas eſté contens, que ce n'eſtoit pas pour eux que je l'avois faite: que je ne doute point que quelque Paſquinade ne leur plût beaucoup davantage; mais je travaille pour les perſonnes de bon goût; & leur approbation ou leur critique ne ſeroit jamais d'un aſſez grand poids

pour regler le ſort de mes Ouvrages. Il ſuffit que tout Paris ait donné à cette Piece des applaudiſſemens ſinceres, & dont je fais beaucoup plus de cas que des leurs.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le douziéme Fevrier 1699. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, LE FEVRE. Il eſt permis à PIERRE RIBOU Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *le Recueil des Tragedies du Sieur de La Grange*, pendant le temps de huit années, à compter du jour que chaque Tragedie ſera achevée d'imprimer pour la premiere fois; Pendant lequel temps faiſons treſexpreſſes défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de faire imprimer, vendre ny debiter d'autre Edition que de celle de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payables ſans deport par chacun des contrevenans, & de tous dépens, dommages & intereſts, & autres peines portées plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris le 26. Fevrier 1699.

Signé C. BALLARD, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 2. Janvier 1700.

ACTEURS.

THEODOSE. Empereur d'Orient.

VARANE'S. Prince de Perſe.

PULCHERIE, Sœur de Theodoſe.

ATHENAIS, deſtinée à l'Empire ſous le nom d'EUDOXE.

LEONTIN. Citoyen d'Athenes, pere d'Athenaïs.

PAULIN, Favory de l'Empereur.

MITRANE, Seigneur Perſan, de la ſuite de Varanés.

RHODOPE, Gouvernante d'Athenaïs.

CAMILLE, FLAVIE } de la ſuite de Pulcherie.

SATURNIN, Domeſtique de Theodoſe.

SUITTE,

La Scene eſt à Conſtantinople, autrement dit Biſance, dans le Palais Imperial.

ATHENAIS

ATHENAÏS,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LEONTIN, PAULIN.

LEONTIN.

OUy bien-toſt, cher Paulin, dans ces ſuperbes lieux,
L'Ambaſſadeur Perſan va paroiſtre à nos yeux,
La moitié de ſa ſuite annonçant ſa venuë,
Dans Biſance, à grands flots s'eſt déja répanduë,
Et paroiſt par ſon nombre autant que ſa ſplendeur,
Plus digne d'un grand Roy, que d'un Ambaſſadeur.

L'Empereur aujourd'huy voit la feſte éclattante ;
Où l'hymen ſe prépare à remplir ſon attente,
Et de tout l'Univers attirant les regards,
Ma Fille va monter au Trône des Ceſars.
J'attendois ce moment avec impatience.
Non pour eſtre plus prés de la toute-puiſſance.
Ny pour voir l'Empereur me charger d'un employ,
Dont ſa ſœur Pulcherie eſt plus digne que moy.
Mais pour jouïr, amy, de la douceur extrême,
De voir fixer le ſort d'une Fille que j'aime,
Et loin de cette Cour précipitant mes pas,
Eviter des grandeurs qui ne me touchent pas.

PAULIN.

Quoy, lorſque par un ſort que tout le monde admire,
Vous ſeul pouvez prétendre à gouverner l'Empire :
Qu'au moindre évenement nous voyons tous les jours,
Qu'à vos ſeules clartez Pulcherie a recours ;
Et que dans vos raiſons à l'Etat neceſſaires,
Elle puiſe ſouvent des conſeils ſalutaires ;
Pourquoy vous dérober à voſtre heureux deſtin ?
Pourquoy nous fuïr, Seigneur ?

LEONTIN.

Nomme moy Leontin :
Laiſſe ces vains reſpects pour quelque ame vulgaire ;
Chery de Theodoſe, & preſques ſon beau-pere,
Je ne m'ébloüis point voyant ce que je puis.
Mon cœur n'eſt point changé par le rang où je ſuis.
Et qui de la vertu ſuivit toujours les traces,
Voit les proſperitez ainſi que les diſgraces.
Le ſort par ſes faveurs veut en vain m'éprouver.
Comme il ne peut m'abattre, il ne peut m'élever.

Pour ma Fille, il eſt vray, j'ay ſouhaité l'Empire.
Mais preſt à l'y placer je ſens que je ſoûpire.
Je prévoy des malheurs qui pouront l'accabler.
Et ſi je le pouvois, je voudrois reculer.

PAULIN.

Quel diſcours !

LEONTIN.

Par mes ſoins, & mon experience,
Juſques dans l'avenir j'ay porté ma ſcience.
J'ay cherché des ſecrets dans ſon obſcurité,
Qui ſembloient reſervez à la divinité.
C'eſt là que conſultant le ſort de ma famille,
Au faiſte des grandeurs je vis monter ma Fille.
Mais depuis quelques jours, Ciel! quelle eſt ma terreur?
Je n'y voy qu'un amas d'épouvante & d'horreur;
Et lorſque m'attachant ſur ces objets funebres,
Je cherche quelque jour à travers ces tenebres.
De mille maux confus l'affreux enchaînement
Me replonge auſſi-toſt dans mon aveuglement.

PAULIN.

Hé pourquoy vous former ce funeſte preſage ?
L'on ne voit l'avenir qu'au travers d'un nüage,
Nul n'en eſt aſſuré.

LEONTIN.

Dans ce que je prévois,
Puiſſay-je me tromper pour la premiere fois!
De ma fortune, Amy, je ne te veux rien taire.
Je veux te découvrir les foibleſſes d'un pere :
Moy, qui paſſant ma vie à l'abry des grandeurs,
Voyois ſans m'ébloüir leurs charmes ſeducteurs.
Quand je crûs voir ma Fille avec un Diadême,
Je n'y pus reſiſter pour une autre moy-même :
Et je crus que le Ciel luy devoit un deſtin
Plus propre à ſes vertus qu'au ſang de Leontin.

Déja sur cet espoir remply de confiance,
Prés d'Athenes mes soins élevoient son enfance,
Où content de mon sort, dans un heureux sejour,
Eloigné du tumulte, & des yeux de la Cour.
Peut-estre qu'aux douceurs d'une vie innocente,
J'aurois sacrifié sa fortune apparente;
Lorsqu'au terme fatal prescrit par les destins,
Varanés m'obligea de suivre mes desseins.

PAULIN.

Quoy le fils d'un grand Roy que la Perse revere,
D'un Roy que l'Empereur regarde comme un pere:
Quel charme sur vos bords avoit pû l'attirer?

LEONTIN.

Ce fut pour des raisons que tu peux ignorer.
Peut-estre on t'a parlé de ce Prince indomptable,
Que mille qualitez rendroient recommandable,
Si la seule vertu reglant ses actions,
Il sçavoit mieux dompter ses fieres passions:
Et si, né pour monter à la grandeur suprême,
Avant que de regner, il regnoit sur luy-même.
Mais qui ne connoît point ce jeune ambitieux?
Trop vain, pour un grand cœur, du rang de ses ayeux;
Qui veut que tout luy cede; & qui par son audace
Surpasse encor, dit-on, tous les Rois de sa race.
Aprés avoir soumis le Parthe revolté,
Isdigerde craignant pour son authorité,
Dans un éclat pompeux l'envoya dans la Grece,
De son esprit sauvage adoucir la rudesse.
Athenes le receut en fils d'un si grand Roy.
J'estois en quelque estime. On luy parla de moy.
Il vint dans mon sejour, où du reste du monde
Je vivois séparé dans une paix profonde.
Il me vit, ou plûtost il vit Athenaïs.
Ses yeux de son éclat parurent ébloüis.

Il brûla. Son orgueil l'empêcha de se taire.
Et moy (tu vas rougir des foiblesses d'un pere)
Je vis avec plaisir ce cœur audacieux,
Faire un premier essay du pouvoir de ses yeux.
Mais comme je connus que ce Prince farouche
Ne l'auroit point admise à l'honneur de sa couche,
Que d'un flatteur appas le dangereux poison,
Pouvoit d'un jeune cœur seduire la raison;
Et que dans ce peril sa pudeur embarquée,
Par mes soins vigilans fut bien-tost remarquée.
Je voulus, dans sa source, avant qu'il fut plus grand,
Par une prompte fuite arrester ce torrent.
Je m'arrache en secret du sein de ma famille.
J'arrive dans ces murs où je conduis ma fille.
L'illustre Pulcherie estimant la vertu,
Se plaist à relever nostre sort abatu:
Avec étonnement en parle à Theodose:
Il la voit: il l'admire: & l'hymen se propose.
Tu sçais comme changeant de Culte & de Païs,
On l'a nommée Eudoxe, au lieu d'Athenaïs:
Qu'au Monarque Persan, par un avis fidelle,
Cesar a fait sçavoir cette grande nouvelle:
Et que l'Ambassadeur qu'on attend en ce jour,
Va luy porter l'aveu qu'attendoit son amour.

PAULIN.

Hé bien! dans ce recit que trouvez-vous à craindre?
Qui sera donc heureux si vous estes à plaindre?
L'hymen de vostre Fille est prest à s'achever.
L'Ambassadeur Persan va bien-tost arriver.
Si le jeune Empereur attendoit sa presence,
Vous sçavez les raisons de cette defference:
Et que malgré ses feux, & son empressement,
Son devoir l'obligeoit à ce retardement.

Car enfin, en mourant Arcadius son pere,
Craignant des Favoris l'insolence ordinaire,
Et voyant sous son regne à quel excés d'horreur
Stilicon & Ruffin porterent leur fureur,
par un choix dont peut-estre on ignore la cause,
Fit le Persan Tuteur du jeune Theodose:
Songeant à guarantir l'enfance de son fils,
Plûtost de ses sujets que de ses ennemis.
L'attente par l'effet ne s'est point démentie,
Et graces à ses soins, & ceux de Pulcherie,
L'Empire est comme au temps de nos premiers Cesars.
Ses voisins étonnez tremblent de toutes parts.
Tandis que des Romains les Villes saccagées,
Par cent Peuples divers se trouvent ravagées;
Et que Rome elle-même éprouvant leur fureur,
N'est sous Honorius qu'un theatre d'horreur.

LEONTIN.

Ainsi les plus grands biens sont mélez de traverses:
Et le sort des mortels a des faces diverses:
Ainsi ses cruautez se font mieux éprouver
A ceux que son caprice a pris soin d'élever.
Ma fille est aujourd'huy sur le Trône montée:
Mais elle peut demain s'en voir précipitée:
Et sa cheute, des Grands ordinaire revers,
Peut comme sa fortune étonner l'Univers.
Contre de tels assauts, contre un pareil orage,
Je veux par mes conseils affermir son courage:
Et qu'au moins si son cœur en demeure abatu,
On en blâme le sort & non pas sa vertu.
Depuis qu'à l'Empereur sa main est destinée,
D'une foule si grande elle est environnée,
Que jusqu'à ce moment ne pouvant l'aborder,
Dans ces lieux écartez je viens de la mander;

Où se débarrassant d'une importune suite,
De tout ce que je pense elle doit estre instruite.
Mes vœux sont exaucez. On ouvre. Je la voy.
Pour ne la point gêner, Paulin, retire-toy.

SCENE II.

LEONTIN, EUDOXE, RHODOPE.

LEONTIN.

MA Fille, approchez-vous. Sur tout ce qui vous touche,
Il est temps que mon cœur s'explique par ma bouche,
Et qu'avant que chacun fléchisse sous vos loix,
Il s'ouvre encor à vous pour la derniere fois.
Au milieu des grandeurs que le Ciel vous envoye,
Ce cœur, autant qu'il peut, s'abandonne à la joye.
Quand je voy le moment qui vous comblant d'honneurs,
Doit allier mon sang, au sang des Empereurs,
Et répandre sur vous la gloire sans seconde,
D'élever vostre sort au premier rang du monde.
Mais aussi, quelle crainte agite mes esprits!
Quand je voy ces honneurs de tant de maux suivis.
Qu'il vous faudra garder avec un soin extrême,
De toute vostre Cour, & sur tout de vous-même;
Et qu'enfin vostre cœur, sur le Trône monté,
N'a jamais eu besoin de tant de fermeté.

EUDOXE.

Pourquoy donc ſur l'eſpoir d'une illuſtre hymenée ;
Dans ces funeſtes lieux m'avez-vous amenée ?
Mon Pere à ces perils devoit-il m'expoſer ?

LEONTIN.

Aux celeſtes decrets nul ne peut s'oppoſer.
Et vous aviez, ma Fille, une vertu trop pure
Pour vous laiſſer languir dans une vie obſcure.
Enfin ſi le paſſé ne ſe peut reparer,
C'eſt contre l'avenir qu'il faut vous preparer :
De l'état de la Cour j'ay pris ſoin de m'inſtruire,
Pour vous montrer comment il faut vous y conduire,
Et comment dés l'abord vous vous démêlerez,
Des divers intereſts que vous y trouverez.
L'Empereur eſt aimable : il eſt jeune : il vous aime :
Il partage avec vous ſa puiſſance ſuprême.
Mais ce même Empereur peut ailleurs s'engager.
Le cœur d'un jeune Prince eſt facile à changer.
Sur tout quand par le temps ſon ardeur amortie,
Dans la poſſeſſion ſe trouve rallantie,
Il ne cherche qu'à rompre un funeſte lien,
Et ſouvent qui peut tout ne ſe refuſe rien.
Rendez-luy tous les ſoins d'une Epouſe fidelle.
Quand même il brûleroit d'une flâme nouvelle,
Ne luy témoignez point de ſentimens jaloux :
Pour ne luy point fournir des armes contre vous.

EUDOXE.

Hé ſurquoy jugez-vous, mon pere, que mon ame...

LEONTIN.

Vous m'entendez : ſongez à meriter ſa flâme,
Que de l'ardeur de luy plaire eſt voſtre unique bien,
Et que tout voſtre cœur n'eſt pas trop pour le ſien.
Vos égards aprés luy ſont dûs à Pulcherie.
Elle a tout fait pour vous : & quoy que l'on vous die

Qu'en vous faisant passer le Sceptre dans les mains,
Sa seule politique a conduit ses dessein.
Contente que Cesar vous cherisse en épouse,
Jamais de son pouvoir ne vous montrez jalouse.
Le sang de Théodose est né pour commander.
C'est au mien d'obeïr : c'est à vous de ceder :
Et de ne point porter vos regards temeraires
Dans des secrets trop grands pour vos foibles lumieres.
Ce n'est pas tout encor. D'autres perils cachés
Au souverain pouvoir se trouvent attachés.
Vous allez estre en butte aux fureurs de l'envie :
Tremblez pour vostre honneur : tremblez pour vostre vie.
Ceux qu'on croira le plus dans tous vos interests,
Vous tendront chaque jour mille pieges secrets.
Vous verrez les honneurs, vous verrez les delices
Vous cacher mille écueils & mille precipices.
C'est là qu'un front ouvert, un visage serain
Renferme au fond de l'ame un funeste venin.
Sous le nom d'amitié la vengeance est couverte.
Tel vous flate & vous rit qui trame vostre perte,
Et tel dans la faveur vous vient importuner,
Qui n'attend qu'un revers pour vous abandonner.
Peut-estre je me trompe ; & mon amour de pere
S'allarme d'un peril qui n'est qu'imaginaire :
Mais dans le Trône un jour, s'il vous faut sucomber,
Faites rougir le sort qui vous fera tomber ;
Soit qu'il montre à vos yeux le calme, ou la tempeste,
A tous ses changemens tenez-vous toujours preste,
Ne luy presentez point un courage abatu,
Et lassez sa malice à force de vertu.
Sur tout dans les grandeurs où vous allez paroistre,
N'oubliez point l'état où le Ciel vous fit naistre.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La fortune eſt à craindre où regne trop d'orgueil.
L'on trouve le naufrage auprés de cet écueil,
Portez inceſſament Ceſar à la clemence :
Toujours des malheureux embraſſez la défenſe.
Appliquez l'un & l'autre au bien de vos ſujets,
Faites fleurir par tout la juſtice & la paix ;
Et par mille vertus l'une à l'autre enchaînées,
Rempliſſez le devoir des Teſtes couronnées.
Voila ce que mon cœur preſſé de ſon devoir,
Brûloit depuis long-temps de vous faire ſçavoir,
Preſt à vous voir monter à la grandeur ſupréme,
C'eſt le dernier avis d'un pere qui vous aime.
D'une nombreuſe Cour ſuivie à tous momens,
Je ne joüiray plus de vos embraſſemens.
Quelque amitié pour moy que puiſſe eſtre la voſtre
Je ſeray dans la foule inconnu comme un autre :
Et ce nom paternel qui me ſembloit ſi doux,
Ne m'empeſchera pas de fléchir devant vous.

EUDOXE.

Ah ! jamais vos bontez preſentes & paſſées ;
Mon pere, de mon cœur, ne ſeront effacées ;
Je ſçauray ſur le Trône obeïr à vos loix,
Et tâcher d'y répondre à ce que je vous dois.

LEONTIN.

Non, non, à ces devoirs je ne dois plus pretendre :
Et je ſçay les reſpects que je vous devray rendre.
Adieu, de mes avis tâchez de profiter :
Sans un trouble ſecret je ne puis vous quitter.
Souffrez, ma chere Eudoxe, avant que je vous laiſſe,
Que mon cœur, par ces pleurs, vous marque ſa tendreſſe.
Que parmy les ſanglots qui me coupent la voix,
Je vous tende les bras pour la derniere fois.
Adieu ma fille.

SCENE III.

EUDOXE, RHODOPE.

RHODOPE.

Il faut le confeſſer vous-meſme,
Aucun pere jamais n'aima comme il vous aime.
Son cœur eſt tout à vous ; & juſques aujourd'huy...

EUDOXE.

Il m'aime, & mes malheurs ne viennent que de luy.

RHODOPE.

De luy ?

EUDOXE.

C'eſt par l'eſpoir dont il m'avoit flattée,
Que dans tous ces dangers il m'a precipitée.
Combien m'aſſuroit-il que les decrets des Cieux,
Me promettoient un ſort ſi grand, ſi glorieux,
Qu'il n'eſtoit point de rang, ou malgré ma naiſſance,
Je ne puſſe à mon gré porter mon eſperance !
On croit facilement tout ce qui peut flatter.
Déja par cet eſpoir je me laiſſois tenter,
Quand le fier Varanés arriva dans Athenes.
Son abord confirma mes eſperances vaines :
Et voyant la ſplendeur du Trône de Cyrus,
Je crûs tout autre rang digne de mes refus.
Que d'un autre aiſement on juge par ſoy-meſme ?
Je crûs voir dans ce Prince une tendreſſe extréme :
Et dans le temps fatal qu'il feignoit de m'aimer,
Mon cœur innocemment ſe laiſſoit enflamer.

O que ma vanité fut bien-toſt renverſée !
Que ma credule ardeur fut mal recompenſée !
Quand je vis que formant de criminels deſirs,
Aux dépens de ma gloire il cherchoit ſes plaiſirs.
Qu'au lieu d'un chaſte hymen, avoüé par mon pere,
Il n'offroit à mes vœux qu'un amour temeraire :
Et que pour écouter un trop juſte devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à le voir.

RHODOPE.

Ainſi par un effet de la bonté Divine,
L'on tire ſon bon-heur d'où l'on craint ſa ruïne.
Vous devez rendre grace à ces heureux mépris,
Dont l'Empire, Madame, eſt aujourd'huy le prix :
Et couvrant ce ſecret d'un eternel ſilence,
De Ceſar, & de luy faire la difference.
Songez qu'un Empereur, un maiſtre des humains,
N'a jamais eu pour vous que de chaſtes deſſeins :
Et que l'autre écoutant une ardeur criminelle,
Ne vous doit inſpirer qu'une haine eternelle.

EUDOXE.

Ouy : je le ſçay, Rhodope ; & je vous ay fait voir
Si l'amour dans mon cœur balança le devoir,
Lorſque pour éviter ſon indigne pourſuite,
De mon pere avec vous j'accompagnay la fuite.
Je ne le cele point : mon cœur préoccupé
A quelque vain ſoûpir s'eſt peut-eſtre échapé.
Mais bien-toſt, grace au Ciel, la raiſon qui m'éclaire
A repris ſur mes ſens ſon empire ordinaire.
N'en doutez point : Je vais porter à l'Empereur
Un cœur tout dégagé de ſa premiere erreur.
Ce n'eſt point à ſon rang que je ſuis attachée ;
C'eſt de luy ſeulement que je me ſens touchée.
Plus je voy qu'il s'abaiſſe en ſoûpirant pour moy,
Plus mon ame eſt ſenſible à ce que je luy doy.

Et

Et toy qui te flatant d'une indigne victoire,
N'avois que pour objet la perte de ma gloire ;
Je crois que dans ton cœur de meilleurs sentimens
Repareront un jour ces honteux mouvemens.
Je me flate du moins qu'au fond de tes Provinces,
Tu sçauras par la voix des peuples & des Princes,
Qu'un cœur né pour remplir le trône des Cesars,
Pouvoit bien jusqu'au tien élever ses regards.

SCENE IV.

EUDOXE, CAMILLE, RHODOPE.

CAMILLE.

MAdame, pardonnez si j'ose vous distraire.
J'ay crû trouver icy Leontin vostre Pere.
La Princesse l'attend.

EUDOXE.

Camille, quel dessein
Oblige la Princesse à mander Leontin ?

CAMILLE.

L'on vient de l'avertir qu'avec magnificence,
L'Ambassadeur de Perse est entré dans Bizance :
Et que par un dessein que l'on ne connoist pas,
Le Prince Varanés accompagne ses pas.

EUDOXE.

Le Prince Varanés !

CAMILLE.

Ouy, Varanés luy-même,
Qui du grand Isdigerde attend le Diadême ;

Et qui dans un état digne de sa grandeur,
Auroit dû se montrer aux yeux de l'Empereur.

EUDOXE.

O Ciel !

CAMILLE.

De cet abord la Princesse s'étonne.
Même à d'autres soupçons son ame s'abandonne.
Pour en approfondir le mystere incertain,
Elle veut sans témoins consulter Leontin.
Souffrez que je le cherche ; & que sans plus attendre,
Je coure où mon devoir m'oblige de me rendre.

SCENE V.

EUDOXE, RHODOPE.

EUDOXE.

QU'entends-je! Varanés va paroître à mes yeux !
Rhodope, quel dessein le conduit en ces lieux ?
Formidable, & cedant au courroux qui l'inspire,
Viendroit-il mettre obstacle au bonheur où j'aspire ?
Rien n'est si dangereux qu'un Amant irrité.
Je connois son audace & sa temerité.
Sa flâme en me voyant ne poura se contraindre.
L'Empereur soupçonneux aura lieu de se plaindre :
Ils sont tous deux Rivaux, ils seront ennemis.
Et de tous ces honneurs que je m'étois promis,
Il ne me restera que la douleur mortelle,
D'allumer le flambeau d'une guerre cruelle.
Vains desirs des grandeurs ! mouvemens déreglez,
Qui coûtez tant de soins aux mortels aveuglez ;

Quand on croit poſſeder voſtre inconſtante pompe,
C'eſt ainſi qu'un moment l'enleve, & nous détrompe.
Mais peut-eſtre trop loin portay-je mon effroy ?
Peut-eſtre Varanés ne penſe plus à moy ?
Et tandis qu'à ce mal je cherche un vain remede,
Il verra ſans regret qu'un autre me poſſede.
Ah ! voyons Pulcherie, allons de ſes ſoupçons
Apprendre, s'il ſe peut, les ſecrettes raiſons.
Ne perdons point de temps. Courons vîte à mon pere,
Demander dans ce trouble un conſeil ſalutaire.
Et toy qui vois ma crainte, ô Ciel ! pour m'exaucer
Inſpire-moy les vœux que je dois t'adreſſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTIN *seul.*

VARANE's en ces lieux ! que je crains sa venuë.
Que pour ma Fille, ô Ciel ! j'apprehende sa veuë ?
Puisse le nom d'Eudoxe, abusant ses esprits,
Luy cacher un moment le sort d'Athenaïs !
Puisse-t'il ne la voir qu'élevée à l'Empire !
Mais que veut Pulcherie, & qu'a-t'elle à me dire ?
Elle vient.

SCENE II.

PULCHERIE, LEONTIN, CAMILLE, FLAVIE.

PULCHERIE.

à Leontin. *à sa suite.*

LEontin, prenez place. Sortez.

LEONTIN.

Ah Madame !

PULCHERIE.

Prenez, vous dis-je, & m'écoûtez.
Voſtre Fille aujourd'huy ſur le Trône placée,
Va voir toute la terre à ſes pieds abaiſſée.
Je ne vous cele point qu'à ce coup du hazard,
Mes propres intereſts n'ayent eu beaucoup de part.
Et voſtre eſprit plus fort que celuy du vulgaire,
N'attend pas mon aveu pour percer ce myſtere.
Elevée en naiſſant dans ce rang glorieux,
Moy ! qui depuis Trajan ay ſuivy mes ayeux,
Et qui par les bontez de l'Empereur mon frere,
De ſon vaſte pouvoir me vois dépoſitaire.
J'ay donné tous mes ſoins au bien de ſes Etats.
J'en ay ſçû détourner la guerre, les combats :
Et quand cette incendie embraſoit tout le monde,
Je les ay maintenus dans une paix profonde.
L'Univers attentif à mon gouvernement,
En a vû le ſuccés avec étonnement.

Mais quoyque ſur mes ſoins l'Empire ſe repoſe,
Il luy faut des Ceſars du ſang de Theodoſe.
J'ay long-temps, mais en vain, cherché de toutes parts,
De l'Aurore au couchant j'ay porté mes regards,
Pour trouver un objet qui content d'un grand titre,
Du pouvoir effectif put me laiſſer l'arbitre.
Voſtre Fille a paru. Sans le ſecours du ſang,
Je ne l'ay pas jugée indigne de ce rang:
Et comme ſon credit n'a rien que j'apprehende,
Apprenez le ſujet qui fait que je vous mande.
Le Prince Varanés qui porte icy ſes pas,
M'étonne; me ſurprend. Je ne le cele pas.
Je croy même entrevoir le ſecret de ſon ame.
Vous, parlez franchement: qu'en penſez-vous?

LEONTIN.

Madame,
N'y prenant point de part qui puiſſe m'obliger.....

PULCHERIE.

Voicy ce que j'en crois; vous en allez juger.
Vous ſçavez que la Perſe, en grandeur ſouveraine,
A toujours égalé la puiſſance Romaine.
Trajan fut le premier de tous nos Empereurs,
Qui luy fit de la guerre éprouver les fureurs:
Et qui ſur les débris de ſes Villes fumantes,
Fit planter fierement nos Aigles triomphantes.
Mais un ſi grand bonheur eut un plus grand revers.
Un Ceſar à ſon tour vaincu, chargé de fers,
Vangea cruellement tous les Rois de l'Aſie;
Que Rome avoit reduits à cette ignominie.
Leur diſcorde depuis n'a de long-temps ceſſé.
La victoire douteuſe a toujours balancé.
Mais lors qu'également au carnage animées,
L'une & l'autre puiſſance aſſembloient leurs Armées,

Mille ennemis nouveaux, mille autres Nations
Tâchoient de profiter de leurs diviſions.
On connut ce peril : une paix aſſurée,
Pour l'intereſt commun fut concluë, & jurée.
On en vit les effets. Ces nouveaux ennemis
Furent dans chaque Empire ou vaincus, ou ſoûmis:
Et juſqu'à Conſtantin qui voulut que Biſance,
De la ſuperbe Rome égalât la puiſſance :
Quelques troubles legers en naiſſant appaiſez,
N'ont pas tenu long-temps nos peuples diviſez.
Mon ayeul Theodoſe en connut l'importance.
Toujours avec la Perſe il fut d'intelligence.
Mon pere Arcadius fit encor plus que luy.
Il voulut des Perſans nous aſſurer l'appuy :
Et choiſir leur Monarque, à ſon heure derniere,
Pour eſtre le Tuteur de l'Empereur mon Frere.
Depuis cet heureux choix nos communs ennemis
Ont ſenty le pouvoir de nos peuples unis.
Tandis qu'Honorius, ſans pouvoir la deffendre,
Voit piller l'Italie, & mettre Rome en cendre,
Que les Gots, que les Huns, les Vandales, les Francs
Prennent pour l'accabler des chemins differens,
Du cruël Genſeric la Flotte épouvantable,
Menaçoit l'Orient d'une chute ſemblable ;
Nous l'avons avec honte éloigné de nos bords ;
Et contraint loin de nous de porter ſes efforts.
La Perſe a vû par là diſſiper la tempeſte,
Qui menaçoit auſſi ſon orgueilleuſe teſte.
Elle voit comme nous, qu'un mutuel ſecours,
Seul d'un pareil torrent peut arreſter le cours.
Et Varanés ſans doute arrive dans Biſance,
Pour ſerrer de plus prés noſtre étroitte alliance.
Mais ce n'eſt pas aſſez. Il eſt de ſeurs moyens
Qui pouroient pour jamais en former les liens.

Et je croiray ſans doute avoir quelque merite,
Si je puis réüſſir dans ce que je médite.
Vous connoiſſez mes ſœurs : elles ſortent d'un ſang
A ne voir point de Trône au deſſus de leur rang.
Et plûtôt que jamais leur fierté pût permettre
Qu'aux mains d'un Roy barbare on daigna les remettre,
Elles vont faire au Ciel des ſermens ſolemnels,
De conſacrer leurs jours au culte des Autels.
Moy-même, ſans les ſoins où l'Empereur m'engage,
J'aurois par mon exemple affermy leur courage.
Mais enfin me voyant dans la place où je ſuis,
Je ſonge à leur grandeur autant que je le puis.
Je trouve en Varanés tout ce que je deſire,
J'y vois leur intereſt, & celuy de l'Empire :
Et s'il faut un Epoux pour une de mes ſœurs,
Je ne dois point ſonger à le chercher ailleurs.

LEONTIN.

Puiſque vous m'honorés de vôtre confidence,
Il eſt de mon devoir de rompre le ſilence,
Madame ; & que du moins, par ma ſincerité,
Je vous marque mon zele, & ma fidelité :
Ce projet, il eſt vray, n'a rien que d'heroïque,
J'y vois tant de grandeur, & tant de politique,
Qui d'un âge plus meur devroient être les fruits,
Qu'admirer & me taire eſt tout ce que je puis.
Les Princeſſes vos ſœurs ont tous les avantages
Que donne la naiſſance à d'illuſtres courages.
Mais s'il faut ſans détour m'expliquer ſur ce point,
Où l'on voit Pulcherie on ne les connoît point;
Et Varanés, Madame, a trop d'intelligence,
Pour n'en connoître pas l'extrême difference.
Nourry loin de la Cour, & dans la liberté,
Ma bouche ne ſçait point farder la verité.

Et l'hymen qui joindroit ſon deſtin & le vôtre,
Seroit digne ſans doute & de l'un & de l'autre.
Songez-y : cét avis n'eſt pas à dédaigner ;
Et quoique dans Biſance il ſoit beau de regner,
Qu'au Trône avec Ceſar vous preniez vôtre place ;
Vous le diray-je ? un jour tout peut changer de face.
Un frere peut du Trône écarter une ſœur :
Un Epoux ſeulement vous chaſſe de ſon cœur.
Mais ſoit que l'un des deux vous haïſſe, ou vous aime,
Faites-vous un rempart d'un double diadême :
Et que malgré le ſort à vous nuire obſtiné,
Vôtre exil ſoit par tout un exil couronné.

PULCHERIE.

Je vous entends. Malgré vôtre vertu ſevere,
Peut-être cét hymen auroit dequoy vous plaire,
Puiſqu'en quittant un rang qui fait tant de jaloux,
Je n'y pourrois laiſſer que vôtre fille, ou vous.
Mais du ſoin de l'Etat mon frere m'a chargée,
A conſerver ſes droits je me ſuis engagée :
Et ſans porter ailleurs mes vœux ny mes regards,
Je veux vivre & mourir au Trône des Ceſars.

LEONTIN.

Hé quel lâche intereſt aurois-je de prétendre
Que du Trône par là vous euſſiez à deſcendre ?
Ma fille vous doit tout. Mon amour paternel
Formeroit-il en vain ce deſir criminel ?
Et ſeroit-ce affermir ſa fragile puiſſance,
Que d'éloigner en vous ſa plus ferme eſperance ?
Non, vos ſeuls intereſts me font ouvrir les yeux.
Hé quel ſort parmy vous ſeroit plus glorieux,
Que de voir cét hymen ſans peine, ſans traverſe,
Réünir ſous vos loix l'Empire avec la Perſe ?
L'Occident, dites-vous, ſous le nombre accablé,

Par cent peuples divers se trouve désolé :
Et ce torrent rapide inondant l'Italie,
Jusques dans l'Orient peut porter sa furie.
Pour vous mettre en état de ne rien redouter,
Par une forte digue il le faut arrêter.
On sçait que le Senat aussi sage que juste,
Sous l'aveu de Cesar, vous a nommée Auguste.
Ainsi l'heureux Epoux dont vous ferez le choix,
Peut ranger avec luy l'Empire sous ses loix.
Vôtre Oncle Honorius dont il suivroit la trace,
A l'Epoux de sa sœur a fait la même grace :
Et l'on les voit encor sur un Trône commun,
Montrer à l'Occident deux Maîtres au lieu d'un.
Aprés ce grand exemple, en faut-il davantage,
Madame ? à Varanés donnez vôtre suffrage ;
Et que ce choix illustre, & celebre à jamais,
Mette tous les mortels au rang de vos sujets.

PULCHERIE *en se levant.*

Enfin c'est vôtre avis, Leontin ; je veux croire
Qu'il part de vôtre zele, & ne tend qu'à ma gloire
Et comme aucun amour n'aura part à mon choix
Si quelque jour l'hymen me range sous ses loix
Qu'au seul bien de l'Etat je donne mon suffrage
Auprés de Varanés achevez cét ouvrage.

LEONTIN.

Moy, Madame ! songez qu'étranger en ces lieux..

PULCHERIE.

Non, mon secret encor n'a paru qu'à vos yeux
Et je veux que vous seul, touchant cét hymenée
De ce Prince & de moy regliez la destinée.
L'Empereur va bien-tôt conduire icy ses pas.
A ses premiers regards ne vous exposez pas.
Nous aurions quelque lieu de rougir l'un & l'autre
S'il croyoit que ma voix eût emprunté la vôtre.

Quand on l'aura laiſſé dans ſon appartement,
Revenez profiter de cét heureux moment.
Alors, ſans que ma gloire y ſoit intereſſée,
Tâchez adroitement de ſçavoir ſa penſée:
Et ſelon ſes deſſeins, je laiſſe à vôtre foy,
La liberté d'agir pour mes ſœurs, ou pour moy.

SCENE III.

PULCHERIE.

JE forme un grand projet: mais ma gloire établie,
Quel qu'en ſoit le ſuccés, ne peut être affoiblie:
Et pourveu que mon cœur ne ſe démente pas....

FLAVIE *rentrant.*

Madame, l'Empereur adreſſe icy ſes pas.

SCENE IV.

THEODOSE, VARANE'S, PULCHERIE. MITRANE, PAULIN, FLAVIE, SATURNIN, Suite de l'Empereur.

THEODOSE.

MA ſœur, qui l'auroit crû que de mon hymenée
Le Prince Varanés m'annonçât la journée:
Que ſans eſtre avertie de cet excés d'honneur,
Il vint par ſa preſence achever mon bonheur:

Et connoître à quel point mon eſtime eſt ſincere
Pour le fils d'un grand Roy qui me tient lieu de pere.

PULCHERIE *à Varanés.*

Oüy, Biſance, Seigneur, fidelle à ſon devoir,
Eſt d'autant plus ſenſible au plaiſir de vous voir,
Que contre ſes rivaux le bruit de vos merveilles
Avoit charmé ſon cœur, & frappé ſes oreilles :
Et que de vôtre bras les illuſtres eſſais,
L'avoient fait reſſentir de vos heureux ſuccés.
Vous verrez par ſon zele, & ſa reconnoiſſance,
Combien elle cherit vôtre auguſte alliance :
Et que pour l'affermir, il n'eſt rien parmy nous,
Où ne puiſſe aſpirer un Heros tel que vous.

VARANE'S.

L'amitié de Ceſar, & celle de l'Empire,
Sont les ſeuls biens, Madame, où Varanés aſpire :
Et j'en ſerois indigne, autant que malheureux,
Si les ayant acquis, je formois d'autres vœux.

THE'ODOSE.

Seigneur, quelques efforts qu'on faſſe pour vous plaire,
Un moment de repos vous eſt plus neceſſaire.
Tout eſt dans ce Palais ſoûmis à vôtre loy.
Vous étes dans Biſance Empereur comme moy.
Tandis qu'avec ma ſœur, je cours en diligence
Où mille ſoins divers exigent ma preſence,
Lorſque pour mon hymen je vais tout diſpoſer,
Dans cet appartement daignez vous repoſer :
Et quand tout ſera preſt, je reviendray moy-même
Vous prendre pour témoin de mon bonheur extrême.

SCENE V.

VARANE'S, MITRANE.

VARANE'S.

JE puis donc te parler, Mitrane, & grace aux Dieux,
Varanés te retrouve en entrant dans ces lieux.
A peine pour ſçavoir tout ce que je dois craindre,
Aux yeux de Theodoſe ay-je pû me contraindre:
Tandis qu'il me parloit, je ne voyois que toy.
Mais enfin, ſans témoins, Mitrane, je te voy.
Toûjours du même feu mon ame eſt poſſedée:
Toûjours d'Athenaïs je conſerve l'idée.
Qu'en as-tu découvert? ne me déguiſe rien?
Qu'as-tu vû? que ſçais-tu de ſon ſort & du mien?

MITRANE.

Seigneur, en ce moment j'arrive dans Biſance,
Sans pouvoir vous flatter de la moindre eſperance,
Mes ſoins pour la chercher ont eſté ſuperflus.

VARANE'S.

Quoy, Dieux! injuſtes Dieux! je ne la verray plus?

MITRANE.

Non, Seigneur: dans Argos, dans Thebes, dans Micene,
J'ay fait pour la trouver une rcherche vaine.
Sans en rien découvrir, j'ay vû l'Hiſtme fameux
Que battent les deux Mers de leurs flots écumeux:
Avec le même fruit j'ay couru dans l'Elide.
Son nom eſt trop obſcur pour me ſervir de guide.
Que vous diray-je? aprés tous les pas que j'ay faits,
Deſeſperant pour vous de la revoir jamais:

Sur l'ordre qu'en partant vous me fiſtes entendre,
Dans Biſance, Seigneur, je venois vous attendre,
Où d'un moment par vous je me vois dévancé,
Differant de l'état où je vous ay laiſſé.

VARANE'S.

Que veux-tu ? las de ſuivre une route diverſe,
Je rencontre en chemin l'Ambaſſadeur de Perſe :
Il m'entraîne en ces lieux plein de mon deſeſpoir,
Et j'y ſuis arrivé ſans m'en apercevoir.
Cruelle, dans quels lieux vous eſtes-vous cachée?
De mes vives douleurs n'eſtes-vous point touchée ?
Depuis le jour fatal que vous m'avez laiſſé,
Mon crime par mes pleurs n'eſt-il point effacé ?
N'aurez-vous point pitié d'un Prince qui vous aime?
Je connois mon erreur : je ne ſuis plus le même.
Vous avez en fuyant, avec tout mon eſpoir,
Emporté tout l'orgueil que je pouvois avoir.
Ouy : ſi je vous ay fait une injure mortelle,
La peine que je ſouffre eſt cent fois plus cruelle.
Voilà de mon orgueil le déplorable fruit,
Mitrane, voy l'abîme où mon ſort eſt reduit.
Ah pourquoy me parant d'une vertu forcée,
Au rang de mes Ayeux ne l'ay-je pas placée ?
Qu'un Prince eſt aveuglé, qui d'un frivole honneur,
S'éblouït aux dépens de ſon propre bonheur !
En me donnant un cœur ſi fier, & ſi terrible,
Pourquoy, Dieux inhumains, le fiſtes-vous ſenſible?
Ou pourquoy falloit-il qu'en me donnant le jour,
Vous fiſſiez mon orgueil plus fort que mon amour?

MITRANE.

Ah Seigneur ! moderez les plaintes que vous faites :
Tachez de diſſiper le déſordre où vous eſtes.
Dans ces lieux où peut-eſtre on vous fait obſerver,
O Ciel ! dans cet état falloit-il arriver?

VARANE'S.

Je ſuis dans un état à ne me plus contraindre,
Je n'ay d'autre douceur que celle de me plaindre.
Je perds par mon caprice un objet plein d'appas :
Je pouvois eſtre heureux, & je ne le ſuis pas.
Ce reproche toûjours revient à ma memoire :
Et je n'écoute plus la raiſon, ny la gloire.
Non, ſans Athenaïs le jour m'eſt odieux :
Je ne ſçaurois plus vivre éloigné de ſes yeux.
S'empare qui voudra du Sceptre de mon Pere :
Aprés ce qu'il me coûte, il ne me ſçauroit plaire:
Et ſa poſſeſſion n'a plus pour moy d'attraits,
Qui puiſſent reparer la perte que je fais.

MITRANE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

VARANE'S.

Je veux chercher encore
L'ingrate qui me fuit ; l'ingrate que j'adore.
Fuyons de cette Cour où le bonheur d'autruy
M'eſt un nouveau ſurcroit de triſteſſe & d'ennuy.
Icy tous les objets m'embaraſſent, me troublent.
Au milieu des grandeurs mes chagrins ſe redoublent.
Ah fuyons.... Mais que vois-je ? en croiray-je mes yeux ?
Ne me trompay-je point ? Leontin en ces lieux !
Leontin !

SCENE VI.

VARANE'S, LEONTIN, MITRANE.

LEONTIN.

OUy c'eſt luy qui s'offre à vôtre veuë.

VARANE'S.

Ah Ciel ! Athenaïs qu'eſt-elle devenuë ?

LEONTIN.

Vous jugez bien, Seigneur, qu'elle a ſuivi mes pas ;
Mais ſi vous m'en croyez, vous ne la verrez pas.

VARANE'S.

Hé qui me contraindroit à cet effort extrême ?
Qui m'en empêcheroit ?

LEONTIN.

Vôtre gloire, vous-même.

VARANE'S.

Ma gloire !

LEONTIN.

Ouy, mon deſſein n'eſt pas de vous flater.
Seigneur, pour vôtre gloire il la faut éviter.
Vôtre fortune ailleurs illuſtre, & ſans ſeconde,
Ne peut moins aſpirer qu'à l'Empire du monde ;
Mais ſa veuë eſt pour vous un écueil dangereux,
Et vôtre injuſte amour vous peut perdre tous deux.

VARANE'S.

Ah Leontin ! ceſſez de craindre ma preſence :
Je ne viens point luy faire une nouvelle offence :
Mais plûtôt connoiſſant mon crime, & ſes vertus,
Je viens pour l'élever au Trône de Cyrus.

Je ne suis plus aveugle ; & je luy rends justice.
Je veux qu'aux yeux de tous nôtre hymen s'accom-
pliſſe :
Je borne tous mes vœux au nom de ſon Epoux.

LEONTIN.

Non, Seigneur, cet aveu n'eſt pas digne de vous.
Un Prince eſt de ſon ſort comptable à ſa patrie,
S'il ne veut qu'à jamais ſa gloire ſoit flétrie.
Vous connoiſſez l'Empire, & vous n'ignorez pas
Combien ſon alliance importe à vos Eſtats.
Ah ! par un beau projet, à vôtre ardeur guerriere
Ouvrez, ſans plus attendre, une illuſtre carriere.
L'Empereur a des ſœurs : & vous avez des yeux :
C'eſt là dequoy flatter un cœur ambitieux.
C'eſt là, Seigneur, c'eſt là que vous devez pretendre.

VARANE'S.

Ah ceſſez un diſcours que je ne puis entendre.
J'Adore Athenaïs ; charmé de ſes appas,
Je ne ſçaurois rien voir, quand je ne la vois pas.
De grâce, à mon amour ne ſoyez plus contraire :
Souffrez que Varanés vous appelle ſon Pere.
Ne me refuſez pas le bonheur que j'attends :
Aprés un tel aveu.....

LEONTIN.

Seigneur, il n'eſt plus temps ;
Cet hymen autrefois honorant ma famille,
M'eut ébloüy ſans doute, en faveur de ma fille :
Mais ſon ſort aujourd'huy ne dépend plus de moy ;
Portez en lieu plus haut vos vœux, & vôtre foy.
Songez ce que de vous attend vôtre patrie ;
Voyez ce qu'eſt l'Empire & ce qu'eſt Pulcherie :
Sa gloire, ſon pouvoir, ſes rares qualitez,
Les honneurs que ſon rang peut ſur vous.....

VARANE'S.

Arreſtez.
Apres m'eſtre abaiſſé juſques à la priere,
Vous ſçavez qui je ſuis. Craignez de me déplaire.
La ſeule Athenaïs peut m'impoſer des loix.
Et ſi vous m'en priviez une ſeconde fois.
Si vous oſiez encor l'éloigner de Biſance,
Je vous ferois ſentir l'effet de ma vangeance.
Au bout de l'Univers je vous irois chercher.
Et rien à ma fureur ne vous ſçauroit cacher.

LEONTIN.

A la Cour de Ceſar on n'a point ces allarmes;
Seigneur; & ſi ſa veuë a pour vous tant de charmes,
Allez à Pulcherie adreſſer ce tranſport.
Elle ſeule eſt icy l'arbitre de ſon ſort.
Vous ſçavez le pouvoir qu'elle a dans cet Empire.
Je vous laiſſe y penſer, Seigneur, & me retire.

SCENE VII.

VARANE'S, MITRANE.

VARANE'S.

IL croit par ces diſcours rallentir mon ardeur.
Mitrane, ſuy ſes pas. Je cours vers l'Empereur,
Le prier qu'en faveur de ſon bonheur extrême,
Varanés, comme luy, poſſede ce qu'il aime.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODOSE, PAULIN.
Suite de l'Empereur.

THEODOSE.

HE' bien! pour ce moment si long-temps desiré,
Les soins de Pulcherie ont-ils tout preparé?

PAULIN.

Ouy, Seigneur, & déja Bisance est toute preste
A voir d'un œil content cette pompeuse feste.
Jamais un Empereur si digne d'estre heureux,
De son Peuple empressé ne reçût tant de vœux;
Et le Senat entier ne fit jamais paroistre
Plus d'applaudissement pour le choix de son Maistre.
Eudoxe, cependant, que je viens d'avertir,
Pour marcher sur vos pas se prepare à sortir.
J'ay vû confusément ses femmes autour d'elle,
Pour relever encor sa beauté naturelle,
Employant de leurs mains le zele industrieux,
épuiser ce que l'art a de plus précieux.

Elle, sans s'ébloüir, dans un âge si tendre,
Reçoit tous les honneurs qu'on s'empresse à luy rendre.
L'éclat, qui de son rang soûtient la majesté,
N'imprime sur son front aucune vanité :
Et de tous ces atours le pompeux assemblage,
Vaut moins que la pudeur qui brille en son visage.
Chacun pour l'admirer s'approchant de plus prés,
Remplit avidement le Temple, & le Palais.
L'Ambassadeur Persan, pour la ceremonie,
A déja pris sa place auprés de Pulcherie.
Et pour estre témoin d'un spectacle si doux,
Varanés à l'Autel veut marcher avecvous.

SCENE II.

THEODOSE, PAULIN, SATURNIN.

SATURNIN.

LE Prince Varanés, avec impatience,
Fait demander, Seigneur, un moment d'audiance.

THEODOSE.

Il peut entrer : & quoy qu'il vienne demander,
Je suis dans un état à luy tout accorder.
Ma Sœur m'a témoigné le dessein qui l'ameine.
Loin de le traverser j'y souscriray sans peine.
Prest d'épouser Eudoxe, & d'obtenir sa foy,
Je voudrois que chac'un fut heureux comme moy.
Est-il rien de pareil à la douceur extrême,
De pouvoir sur un Trône élever ce qu'on aime ?

Non, il ne fut jamais un destin plus heureux.
Je suis aussi content, que je suis amoureux.
Cette noble pudeur qui dans son port éclatte,
Sa grace, sa beauté n'est pas ce qui me flatte.
C'est un cœur dés l'enfance à la vertu formé.
Un cœur qu'aucun amour n'a jamais enflâmé,
Et que je crois devoir à sa reconnoissance,
Plus qu'à l'éclat pompeux de ma toute-puissance.
Par quel prix mon amour voudroit-il acheter.....
Mais Varanés s'avance; il le faut écoûter.

SCENE III.

THEODOSE, VARANE'S, MITRANE, PAULIN, Suite de Theodose. Suite de Varanés.

VARANE'S.

SEigneur, si mon abord n'a point paru répondre
A toutes vos bontez qui devoient me confondre;
Je me trouve à present assez de liberté,
Pour venir partager vostre felicité.
Ouy ces lieux terminant ma tristesse mortelle,
Ont fait prendre à mon sort une face nouvelle.
Mon cœur long-temps en proye aux plus vives douleurs,
A trouvé prés de vous la fin de ses malheurs:
Et si vous l'approuvez, cette illustre journée
Ne s'achevera point par un seul hymenée.

THEODOSE.

Vous me jettez, Seigneur, dans un raviſſement,
Qui va mettre le comble à mon contentement;
Quand j'apprends que ces lieux ont un objet capable
D'arreſter dans ſes fers un Heros indomptable.
Ouy j'atteſte le Ciel, & vous donne ma foy,
Que ſi voſtre bonheur ne dépend que de moy,
Vous connoîtrez bien-toſt, à des marques certaines,
L'intereſt que je prends à la fin de vos peines.
Parlez donc; & ſans crainte ouvrez-moy voſtre cœur.

VARANE'S.

Achevez voſtre hymen; je parleray, Seigneur.
Il faut à voſtre aveu celuy de la Princeſſe.
C'eſt d'elle que dépend l'objet de ma tendreſſe.
Souffrez, ſans me preſſer avant la fin du jour,
Que pour me déclarer j'attende ſon retour.

THEODOSE.

Seigneur, ſans m'offenſer de cette preferance,
Je ne vous preſſe plus de rompre le ſilence.
Si pluſque moy, ma Sœur a part à vos ſecrets,
Je n'en prends pas moins qu'elle à tous vos intereſts;
Et toujours diſpoſé à ſervir voſtre flâme,
Vous luy pourez ouvrir le ſecret de voſtre ame.
Pour moy, j'attends icy cette jeune beauté,
Qui fait toute ma joye, & ma felicité.
Je croy qu'en la voyant vous avourez vous-même,
Qu'il n'eſt rien de pareil à mon bonheur extrême:
Qu'en élevant Eudoxe, au rang où je me voy,
Je fais encor bien moins pour elle, que pour moy;
Et que dans quelque état où le Ciel la fit naiſtre....
J'entends du bruit. On ouvre: & je la voy paroiſtre.

SCENE IV.

THEODOSE, VARANE'S, EUDOXE, PAULIN, MITRANE, RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

VARANE'S.

Dieux ! c'eſt Athenaïs, c'eſt elle que je vois !

EUDOXE.

Rhodope !

THEODOSE.

Ouy, c'eſt l'objet dont mon cœur a fait choix.

VARANE'S.

Mitrane, qu'ay-je ouy ? révay-je ! ou ſi je veille !
Tantoſt le nom d'Eudoxe a frappé mon oreille.
Me ſerois-je abuſé ? par quel évenement....

THEODOSE.

Je ne ſuis point ſurpris de voſtre étonnement.
Depuis que dans ces murs le deſtin favorable,
M'a laiſſé voir, Seigneur, cet objet adorable,
Ma Sœur à ſon hymen me voyant aſpirer,
De ce nom plus illuſtre a voulu l'honnorer.
Mais vous ſçaurez tantoſt toute ſa deſtinée.
Madame, allons au Temple achever l'hymenée :
Pour en rendre les nœuds plus charmans & plus doux,
Le Prince Varanés qui paroît devant vous,
Se prepare à nous ſuivre, & veut par ſa preſence
En relever l'éclat, & la magnificence.

VARANE'S.

Qui moy! je vous ſuivrois! vous voulez que mes yeux
Soient témoins d'un hymen... ah plûtoſt... juſte Dieux,
Sous quel plus rude coup que celuy qui me tuë,
Pouviez-vous voir tomber ma conſtance abatuë?

THEODOSE.

Qu'entends-je! quels tranſports viennent vous agiter
Quel trouble devant moy faites-vous éclater?
Quel deſordre imprévû s'empare de voſtre ame?
Vous changez de couleur; & vous auſſi, Madame?
Ne puis-je eſtre éclaircy de tout ce que je voy?

VARANE'S.

Ouy, je vous l'avouray, je ne ſuis plus à moy.
Le trouble, les tranſports, que cet objet m'inſpire..
Malheureux Varanés... Seigneur... je me retire.
Quand de mon ſort affreux j'enviſage l'horreur,
Je ſens que ma raiſon fait place à ma fureur.

SCENE V.

THEODOSE, EUDOXE, PAULIN RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE, Suite de l'Empereur.

THEODOSE.

ME ſerois-je flaté d'une eſperance vaine?
Quel noir preſſentiment m'épouvante, & me géne?
Que je ſens dans mon cœur de mouvemens jaloux?
Madame, Varanés eſt donc connu de vous?

EUDOXI

EUDOXE.

Ouy, Seigneur.

THEODOSE.

Juste Ciel! & dans quelle contrée,
A ſes premiers regards vous eſtes-vous montrée?

EUDOXE.

Dans Athenes, Seigneur, conduit chez Leontin,
Le hazard me l'offrit; & non pas mon deſſein.

THEODOSE.

Quel deſſein dans vos murs avoit pû le conduire?

EUDOXE.

Mon pere qui le ſçait poura vous en inſtruire.

THEODOSE.

Pourſuivez cependant? il vous rendit des ſoins?
Il vous aima ſans doute?

EUDOXE.

Il le feignit du moins.

THEODOSE.

Il vous le dit?

EUDOXE.

Seigneur, il me le fit entendre.

THEODOSE.

A m'en faire un ſecret qu'aviez-vous à prétendre?

EUDOXE.

J'y pris ſi peu de part, que juſques aujourd'huy
Mon cœur, en le fuyant ne ſongea plus à luy:
Et que de vos bontez ma memoire occupée,
Par de moindres objets n'a point eſté frapée.

THEODOSE.

Qui put vous obliger à ceſſer de le voir?

EUDOXE.

Mon pere eut ſes raiſons.

THEODOSE.

Ne les puis-je ſçavoir?

EUDOXE.

Il voulut m'affranchir d'un Prince temeraire.
Ma fuite à ce dessein luy sembla necessaire.
Nous partons. Dans Bisance il adresse mes pas.
Et mon bonheur y vint de mes foibles appas.
J'y parus devant vous. D'une obscure naissance,
Je me vis destinée à la toute-puissance :
Et ne meritant pas l'honneur que je reçoy....

THEODOSE.

C'est assez ; c'est assez, Madame, laissez-moy.
Un desordre à mon tour qui dans mon cœur s'éleve,
Un moment sans témoins demande que j'y réve.
Vous n'avez qu'à rentrer. Quand il en sera temps,
On vous informera de ce que je prétends.
à Paulin.
Et vous, qu'on aille au Temple avertir Pulcherie,
Qu'elle ne presse rien pour la ceremonie :
Qu'elle peut revenir ; & sans aucun éclat,
Renvoyer de ma part le Peuple, & le Senat.

SCENE VI.

THEODOSE.

O Ciel ! à quels soupçons mon ame s'abandonne ?
Je trouve en Varanés un Rival qui m'étonne.
Eudoxe me cachoit ce mystere odieux.
L'embarras de son cœur a paru dans ses yeux.
Et moy, qui l'adorois, seduit par tant de charmes,
De sa fidelité je n'avois point d'allarmes.

Je croyois que ſon cœur eſclave de ſa foy,
Ne faiſoit point de vœux qui ne fuſſent pour moy.
Je vivois ſatisfait de mon erreur extrême.
Ah qu'on eſt aiſément trompé par ce qu'on aime.
Jaloux emportemens, amoureuſes fureurs,
Theodoſe ſe livre à toutes vos horreurs.
Puiſque ny mon amour, ny l'offre d'un Empire,
N'ont pû toucher un cœur pour qui le mien ſoûpire.
Infidelle beauté, que mes chaſtes ardeurs
Elevoient du néant au faiſte des grandeurs,
Il n'eſt point dans l'exil de ſupplice trop rude,
Pour te punir aſſez de ton ingratitude.
Tu ne ſçais pas encor juſqu'où va le courroux
D'un Empereur Amant, & d'un Amant jaloux.
Sans eſpoir, ſans ſecours, errante, abandonnée,
Va traîner loin de moy ta vie infortunée.
Va faire ſur ton ſort des regrets ſuperflus.
Je t'oubliray bien-toſt : je ne te verray plus.
Je ne la verray plus ! ah ! par quelle injuſtice
Faut-il que ſur moy ſeul tombe tout le ſupplice ?
Peut-eſtre elle n'attend que cet ordre fatal,
Pour aller ſe remettre au pouvoir d'un Rival.
Et qu'heureux aux dépens de ma flâme offenſée...
Non, je ne puis ſouffrir cette affreuſe penſée.
Je ſçauray m'épargner un ſi cruel ennuy.
L'ingrate ne vivra ny pour moy, ny pour luy :
Et je veux que ſon ſort, le reſte de ſa vie,
Faſſe autant de pitié, qu'il auroit fait d'envie.

SCENE VII.

THEODOSE, PULCHERIE.

THEODOSE.

AH ! venez ſecourir un Prince infortuné,
Qu'aux maux les plus cruels vous trouvez condamné.
Je ſuis dans un état pire que la mort même,
Ma Sœur.

PULCHERIE.

Hé quoy! Seigneur, d'où vient ce trouble extrême?
Lorſque tout ſe diſpoſe à remplir vos ſouhaits,
Pourquoy de voſtre hymen ſuſpendre les apprêts ?
D'un ſi prompt changement que dira tout l'Empire ?
Vous ne répondez point : & voſtre cœur ſoûpire.
Que peut-il vous manquer pour devenir heureux ?

THEODOSE.

L'auriez-vous cru, ma Sœur, on nous trompoit tous deux ?

PULCHERIE.

Comment ?

THEODOSE.

Cette beauté que par un choix inſigne,
Des ſuprêmes grandeurs je ne crus pas indigne,
Cette Eudoxe en un mot que vous me fiſtes voir.

PULCHERIE.

Hé bien !

THEODOSE.

Eſt infidelle ; & c'eſt mon deſeſpoir.

PULCHERIE.

Infidelle !

THEODOSE.

Ah ma Sœur ! un autre a ſçû luy plaire.
Je connois mon Rival : ce n'eſt plus un myſtere.

PULCHERIE.

Hé quel eſt ce Rival ?

THEODOSE.

Varanés !

PULCHERIE.

Quoy, Seigneur,
Varanês, dites-vous ! Varanés !

THEODOSE.

Ouy, ma Sœur.
Tous deux pour me tromper étoient d'intelligence.
Ils s'étoient veus tous deux ailleurs que dans Biſance.
Ils ne venoient icy qu'afin de s'y chercher.
Mais aux yeux d'un Rival ils n'ont pû ſe cacher.
Que de projets trahis ! Sans cette perfidie
Je voulois à ce Prince accorder Pulcherie.
Croyant qu'il n'aſpiroit qu'au nom de voſtre époux ;
J'aurois pû me reſoudre à me priver de vous.
Et cependant, ma Sœur, voſtre amitié trop tendre
A creuſé cet abîme où je viens de deſcendre.
C'eſt vous ſeule, c'eſt vous dont l'aveugle projet
Offrit à mes regards cet infidelle objet.
Ah trop credule Sœur ! pourqvoy vous ay-je creuë ?
Ingrate Athenaïs, pourquoy vous ay-je veuë ?

Faut-il que de vos yeux le dangereux poison,
Se soit rendu plus fort que toute ma raison?

PULCHERIE.

Je ne m'en deffends point : ce que je viens d'entendre,
Autant que vous, Seigneur, a droit de me surprendre.
Je prends part au chagrin que vous en ressentez;
Mais la vertu paroist dans les difficultez :
Un malheur quelquefois nous conduit à la gloire :
Et jamais sans combat l'on n'obtient la victoire.
L'amour n'est qu'une erreur. Tâchez d'en triompher.
C'est un feu qu'un grand cœur doit sçavoir étouffer :
Et de tout son pouvoir la grandeur n'est fondée,
que sur nostre foiblesse, ou nostre propre idée.
J'ay causé les malheurs qui vous font soûpirer,
Seigneur : & c'est à moy de vous en délivrer.
Puisque cette beauté dont mon ame abusée,
Crut trop legerement la vertu déguisée,
Est indigne du Trône où vous l'alliez placer,
Hé bien! pour vostre gloire il y faut renoncer.
Ne vous informez plus quelle est sa destinée,
Qu'elle vive sans rang de même qu'elle est née.
Pour jamais de vos yeux je la veux exiler,
Et je vais....

THEODOSE.

Ah ma Sœur! où voulez-vous aller?
Je sçay quel est son crime, & voy sa perfidie.
Mais helas! mon ardeur n'en est point refroidie.
Toute indigne qu'elle est des vœux d'un Empereur,
En cessant de la voir je mourrois de douleur.
Pour ce Prince orgueilleux, qui jusques dans Bisance
Vient faire à Theodose une mortelle offense,

C'eſt à luy d'en partir : Avant la fin du jour ;
Qu'il s'éloigne, ma Sœur, qu'il ſorte de ma Cour ;

PULCHERIE.

Luy, mon Frere !

THEODOSE.

Ouy, ſa veuë excite ma colere ;
Je ne vous réponds pas de ce que je puis faire.
Qu'on luy porte mon ordre en ce même moment,
Et qu'à l'executer il ſonge promptement.

PULCHERIE.

Juſte Ciel ! je fremis d'entendre ce langage,
Songez dans quels perils ce deſſein vous engage.
Dans vos propres Etats irez-vous l'outrager ?
A quoy par cet affront voulez-vous l'obliger ?
A rompre une alliance utile à la patrie,
Qui de nos ennemis arreſte la furie.
Je ne veux point icy vous rappeller le cours
De ce que vous devez à l'autheur de ſes jours.
Mais ſi d'un tel appuy vous privez cet Empire,
Voyez toute l'Europe armer pour le détruire.
Voyez un Alaric, & cent autres Tyrans,
De barbares vers nous envoyer des torrens :
Et par leurs cruautez, dans Biſance accablée,
Retracer les malheurs de Rome déſolée.

THEODOSE.

Eudoxe eſt infidelle : & c'eſt aſſez pour moy.
Eudoxe m'a trahy : c'eſt tout ce que je voy.

PULCHERIE.

Mais Seigneur, n'eſt-ce point un ſoupçon qui l'offenſe ?
On ſe laiſſe aiſément tromper par l'apparence.

Peut-estre c'est à tort que vostre cœur se plaint:
Vn amant craint toûjours, & croit tout ce qu'il craint:
D'un mot, ou d'un regard qui n'a rien de coupable,
Il se fait quelquefois un monstre épouvantable.
Tout luy devient suspect: tout l'afflige, luy nuit;
Par tout la jalousie & l'agitte, & le suit:
Et quand par ses fureurs l'ame est empoisonnée,
La plus rare vertu peut estre soupçonnée.
Mais il faut éclaircir ce mystere odieux:
Toûjours la verité se découvre à nos yeux.
Et la vertu, mon frere, en brille davantage,
Quand elle a dissipé ce funeste nuage.

THEODOSE.

Ah! je tiendray de vous ma vie, & mon bonheur,
Si vous pouvez bien-tost me convaincre d'erreur.

PULCHERIE.

Hé bien! de ce dessein laissez-moy la conduite.
Attendez sans éclat quelle en sera la suite.
Si sa vertu paroist, il faut la couronner:
Si l'on connoist son crime, il faut l'abandonner.
J'y cours: Mais cependant écartez ce nuage
Qui paroist dans vos yeux, & sur vostre visage,
Seigneur; & contraignez vos sentimens jaloux.

THEODOSE.

Allez, ma sœur, allez: je m'abandonne à vous.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, FLAVIE, CAMILLE.

FLAVIE.

OUy! j'ay porté voſtre ordre; & la Garde
aſſemblée
Par vos ſoins vigilans eſt par tout re-
doublée.
Quoy qu'on oſe attenter, tout eſt en ſeureté.

SCENE II.

PULCHERIE, PAULIN, CAMILLE, FLAVIE, Suite.

PAULIN.

CEſar d'aucun chagrin n'eſt plus inquiété:
Son eſprit ébranlé par voſtre témoignage,
Madame, en ce moment n'a plus le moindre ombrage.

Leontin par voſtre ordre au Palais accouru,
A ſes yeux plus ſerains a promptement paru:
Et de la verité la force convainquante,
A ſçû rendre un plein calme à ſon ame flottante.
Je viens de le laiſſer dans ſa premiere paix,
Plus amoureux encor qu'il ne le fut jamais.
Le couroux d'un amant n'eſt pas long-temps à craindre:
Comme un moment l'allume, un autre ſçait l'éteindre.
Il veut qu'un nœud ſacré couronnant ſon amour,
Par nos ſoins redoublés, finiſſe ce grand jour.
Mais ne craignez-vous point Varanés en furie?
Verra-t-il ſon amour impunément trahie?
Un amant qui perd tout, n'a rien à ménager:
Et peut-eſtre il voudra ſe perdre, & ſe vanger.

PULCHERIE.

Non, Paulin, ſur mes ſoins prenez plus d'aſſeurance.
J'ay prévû ce qu'il faut contre ſa violence.
Pour luy, je l'avouray, je formois un deſſein,
Que le bien de l'Eſtat avoit mis dans mon ſein.
Mais puiſque prevenu d'une ardeur inſenſée,
Je trouve enfin ſon cœur ſi loin de ma penſée;
Je n'entreprendray point de le tirer d'erreur:
Et n'ay plus d'intereſts que ceux de l'Empereur.

PAULIN.

Il vient.

SCENE III.

THEODOSE, PULCHERIE, PAULINE, CAMILLE, FLAVIE, Suite.

THEODOSE.

JE vous cherchois avec impatience;
Pour vous marquer ma joye, & ma reconnoissance,
Eudoxe est de vertus un modelle accomply,
Et sans vous dans l'erreur j'estois ensevely.
D'un poison dangereux les effets redoutables
M'offroient de faux objets, au lieu des veritables.
Par vos sages conseils tant de fois éprouvez,
Mes jours dans le repos ont esté conservez:
Et me rendant l'objet dont mon ame est ravie,
Vous m'avez plus rendu que l'Empire, & la vie.
Mais comme en l'accusant j'ay blessé son honneur,
Je veux avec éclat reparer mon erreur:
Et par un prompt hymen qui luy rendra justice,
L'élever en triomphe, au rang d'Imperatrice.
Pour ce nœud solemnel que j'ay fait differer,
Ma sœur, encore un coup, allez tout preparer.
Ne faites plus languir ma flâme impatiente.
Le pire des tourmens est celuy de l'attente.
Allez, ma sœur, vous dis-je; & dans cet heureux jour,
Faites que mon bonheur égale mon amour.

PULCHERIE.

Seigneur, vous avez vû sur quel zele appuyée
A vous tirer d'erreur je me suis employée.
Je ne condamne point un amour vertueux :
Mais je veux que son cours soit moins impetueux :
Et que pour estre amant le devoir, ny la gloire
Ne soient pas tout-à-fait sortis de la mémoire.
Varanés est d'un rang à ne pas dédaigner :
Au lieu de l'irriter, tâchez de le gagner.
Quand il s'emporteroit à quelque violence,
Rendons-luy les honneurs qu'on doit à sa naissance;
Et faisons qu'en perdant son espoir le plus doux,
Il se plaigne du sort, sans se plaindre de nous.

THEODOSE.

C'est mon dessein, ma sœur, plût au Ciel que son ame
N'eut jamais eu que vous pour objet de sa flâme!
Avec combien de zele, & de ravissement,
Me serois-je empressé pour son contentement.

PULCHERIE.

Laissons dans le silence un projet inutile :
Tout n'est pas glorieux pour estre difficile.
Ne parlons plus, Seigneur, ny d'hymen, n'y d'Epoux;
On s'en passe aisément pour vivre auprés de vous.
Mais c'est trop retarder l'effet de vostre joye,
Je cours en diligence où vostre ordre m'envoye.

THEODOSE.

Allez ; & pour hafter des momens précieux,
Faites venir Eudoxe en sortant de ces lieux.

SCENE

SCENE IV.

THEODOSE, PAULIN. Suite.

THEODOSE.

ENfin, dans un moment, cette beauté parfaite,
Aux caprices du sort ne sera plus sujette.
Rien ne peut me ravir la charmante douceur
D'estre de tant d'appas tranquille possesseur.
Que mon cœur, cher Paulin, s'abandonne à la joye.

SCENE V.

THEODOSE, VARANE'S, PAULIN. Suite de Theodose.

VARANE'S *en entrant.*

NON, je n'écoute rien : il faut que je le voye,
Seigneur, je viens à vous interdit & confus :
Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.
Je vous nierois en vain qu'Eudoxe a sçû me plaire.
Mon trouble en a trop dit ; je ne puis plus me taire.
Ouy, Seigneur, je l'adore avec tant de transport,
Que si vous l'épousez, vous me donnez la mort.
Mais vous devez songer qu'en ce malheur extrême,
On se croit tout permis, quand on perd ce qu'on aime.

Je ſuis dans vos Eſtats ; ma vie eſt en vos mains ;
Mais cet affreux ſpectacle eſt tout ce que je crains.
S'il s'acheve aujourd'huy, malheur à qui m'opprime:
Je n'en ſeray pas ſeul la fatale victime
Et peut-eſtre en tombant ſous mon ſort rigoureux,
J'entraîneray quelqu'un qui penſoit eſtte heureux.

THEODOSE.

Quoy, Prince, vous croyez que par cette menace,
Au milieu de ma Cour l'on craigne voſtre audace ?
Si je ne conſultois qu'un premier mouvement,
Je me ferois raiſon de cet emportement
Mais vous tenez le jour d'un Roy que je revere:
Et dans le Fils encor je reſpecte le Pere :
En quoy donc mon amour vous peut-il outrager ?
A ces vaines fureurs qui vous peut obliger ?
Eſt-ce à vous d'empêcher que dans cette journée
Celle dont j'ay fait choix ſoit enfin couronnée ?
Que dis-je ? ce bonheur a dépendu de vous :
Vous n'aviez qu'à parler pour eſtre ſon Epoux.
Par d'injuſtes mépris vous l'avez outragée :
A quitter ſon pays vous l'avez obligée.
Et lorſque mon amour veut luy donner un rang
Que ſa vertu merite au défaut de ſon ſang,
Vous ne pouvez ſouffrir, par un nouveau caprice,
Que de voſtre refus un autre s'enrichiſſe.

VARANE'S.

Non, Seigneur, j'ay pour elle un autre ſentiment :
Mes yeux ſe ſont ouverts ſur mon égarement.
Quand de ſon ſort au mien l'orgueil de ma naiſſance
Me feroit voir encor la premiere diſtance ;
Quand mon amour encor n'auroit aucun deſſein
De la placer au Trône en luy donnant la main ;
Voſtre exemple, Seigneur, juſtifiant ma flâme,
Pourroit à cet effort déterminer mon ame.

Je ne m'aveugle point juſques à me flatter,
Qu'en faveur d'un rival vous puiſſiez la quitter.
Animé par l'eſpoir où vôtre cœur ſe fonde,
Je la diſputerois à tous les Roys du monde.
Inſenſé, furieux, j'ignore en meſme temps
Et ce que je vous dis, & ce que je pretends.
Mais pour un malheureux que voſtre hymen accable,
Voyez de quel effort vous vous ſentez capable.
Pour la premiere fois, dans ces extremitez,
Je ne veux recourir qu'à vos ſeules bontez.
Loin de garder encore un vain reſte d'audace,
Un eſtat ſuppliant convient à ma diſgrace.
Et c'eſt pour voſtre haine un ſpectacle aſſez doux,
De voir que Varanés fléchiſſe devant vous.

THEODOSE.

Je voy voſtre infortune, & non vos injuſtices :
A voſtre ſeul amour j'impute ces caprices.
Dans un temps plus heureux, de vos premiers diſcours
Theodoſe, peut-eſtre, auroit borné le cours.
Mais puiſque la raiſon vous a fait reconnoiſtre
Qu'icy, quand je le veux, je puis parler en maiſtre;
L'eſtat où vous reduit un deſtin rigoureux,
Ne me fait voir en vous qu'un Prince malheureux;
Qu'un veritable amy dont je plains la diſgrace,
Autant que d'un rival je crains peu la menace.
J'adore Athenaïs, & vous ne jugez pas
Qu'on puiſſe vous ceder de ſi charmans appas.
Mais comme je l'adore avec toute la flâme
Dont la ſeule vertu peut embraſer une ame;
Que je n'ay pas deſſein d'aſſujetir ſa foy,
Je vay faire un effort qui n'eſt permis qu'à moy:
Et dont de quelques traits que ſe pare l'hiſtoire,
D'une preuve ſemblable on n'a point de memoire.

Je veux, entre ſes mains remettant tous mes droits,
Luy laiſſer entre nous la liberté du choix :
Et montrer que l'amour dont mon ame eſt atteinte,
Ne voudroit pas d'un bien qu'il auroit par contrainte.

VARANE'S.

O courage ! ô bonté qui ſurpaſſent mes vœux !
Que ne puis-je imiter cet effort genereux !
J'avouë en rougiſſant, que j'en ſuis incapable ;
Et que vous eſtes ſeul à vous-meſme ſemblable.
Quoy, Seigneur, ſe peut-il que pour mon intereſt . . .

THEODOSE.

Ouy, je veux de ſa bouche entendre noſtre Arreſt.
Cette épreuve eſt utile & pour l'un, & pour l'autre,
Elle ſert à la fois mon amour & le voſtre.
Si ſon cœur aujourd'huy ſe déclare pour vous,
Je le verray, Seigneur, ſans en eſtre jaloux.
Je ne veux point d'un cœur dont un autre eſt le maître,
Et qui brûle d'un feu que je n'ay pas fait naître.
Je vous conduis au Temple où vous profitterez
Des ſuperbes appreſts que vous y trouverez :
Mais auſſi ſi ſon cœur me demeure fidelle,
Ne troublez plus, de grace, une flâme ſi belle.
Aprés ce que j'ay fait pour vous rendre content,
Laiſſez-moy l'élever au Trône qui l'attend,
Et montrez qu'un Heros, dans un malheur extrême,
Eſt toûjours, quand il veut, le maiſtre de luy-même.

VARANE'S.

Ah Seigneur ! falloit-il par des ſoins ſi preſſans,
Joindre encore le remords aux peines que je ſens.

SCENE VI.

THEODOSE, VARANE'S, EUDOXE, PAULIN, RHODOPE. Suite.

THEODOSE.

MAdame, un grand bonheur n'eſt jamais ſans traverſe :
Le mien m'eſt diſputé par le Prince de Perſe.
Mais comme en vous donnant mon empire, & ma foy,
J'eſtime peu la main, ſi le cœur n'eſt à moy.
S'il falloit que la crainte, ou la reconnoiſſance
Vous fit en ma faveur la moindre violence,
Quoyque dût m'inſpirer cet effort genereux,
Meſme en vous poſſedant je ſerois malheux.
Parlez donc ; & ſur tout décidez par vous-meſme :
Regardez qui vous plaiſt, & non pas qui vous aime.
Faites voſtre bonheur en nommant un Epoux,
Madame, & pour ce choix ne conſultez que vous.

EUDOXE.

Quoy Seigneur, croyez-vous que mon choix . . . . .

THEODOSE.

Non, Madame ;
Je ne veux point geſner le ſecret de voſtre ame.
Pour terminer ce choix que j'attends aujourd'huy,
Voyez ce Prince encor : Je vous laiſſe avec luy.
Quoy que vous me deviez, ſi ſon amour vous touche,
Je jure d'obſerver l'Arreſt de voſtre bouche ;

Et de faire un effort, en dûssay-je expirer,
Pour voir voſtre bonheur, & n'en pas murmurer.
Adieu.

SCENE VII.

VARANE'S, EUDOXE, RHODOPE.

VARANE'S.

DE quel eſpoir puis-je flatter ma peine?
L'ordre de l'Empereur n'a-t-il rien qui vous geſne?
Accablé de douleurs, de remords agitté,
Varanés, un moment ſera-il écouté?

EUDOXE.

N'en doutez point, Seigneur, l'Empereur le commande.

VARANE'S.

J'entends par cet accueil ce qu'il faut que j'entende,
Et que vous avez ſoin de me faire ſçavoir,
Que je ne dois qu'à luy le plaiſir de vous voir.

EUDOXE.

Avez-vous droit, Seigneur, d'eſperer le contraire?
J'obeïs: c'eſt pour vous tout ce que je puis faire.
Mais un cœur dont l'honneur regle les mouvemens,
Devoit-il abuſer de ces commandemens.

VARANE'S.

Hé que ne fait-on pas quand on perd ce qu'on aime?
Quel courage ne cede à ce malheur extrême?

Le ſort a-t'il des traits que ſur mon triſte cœur,
N'ait lancé par vos mains ſa barbare rigueur ?
Depuis que me fuyant comme un monſtre effroyable,
Je traîne dans la Grece un deſtin déplorable,
Où ne m'ont point reduit vos longues cruautez ?
Quels bords pour vous chercher n'ay-je pas viſitez ?
Que n'avez-vous pû voir, dans quelle horreur mortelle,
M'avoit enſevely voſtre abſence cruelle ?
Combien ay-je paſſé dans les pleurs, les ſanglots
De jours deſeſperez, & de nuits ſans repos ?
Combien d'Athenaïs, mes plaintes redoublées,
Ont fait voler le nom aux rives reculées ?
Je ne m'attendois pas qu'en entrant dans ces lieux
Le ſort dans cet Etat vous offrit à mes yeux,
Ny que d'un jour plus tard ſa rigueur, & la voſtre
Nous eût mis hors d'état de vivre l'un pour l'autre.
Graces aux immortels, à propos arrivé,
Je puis rompre le coup qui m'eſtoit reſervé.
Pour vous, pour mon amour, je puis tout entreprendre,
Juſqu'au dernier ſoûpir je ſçauray vous deffendre.
Et par là ſeulement, forcé de vous ceder,
Faire voir à quel prix l'on peut vous poſſeder.

EUDOXE.

Quoy voſtre ame, Seigneur, ne s'eſt point contentée
De m'avoir dans la Grece aſſez perſecutée,
Juſques dans ces climats, vos funeſtes amours
Viennent troubler encor le repos de mes jours !
Vous eſtes-vous flatté qu'infidelle à ma gloire,
De vos feux criminels je perdrois la memoire ?

Ne vous ſouvient-il plus, en me parlant ainſi,
Que c'eſt Athenaïs que vous voyez icy ?
Elle qui pour braver vos eſperances vaines,
Eſt telle dans ces murs qu'elle eſtoit dans Athenes ;
Et qui n'ignore pas, pour ſauver ſon honneur,
Comme on peut s'affranchir de ſon perſecuteur.

VARANE'S.

Ah Madame ! ſongez-vous où vous m'allez reduire ;
Si vous n'avez pitié des maux dont je ſoûpire.
Et ſi voſtre bonté ne daigne m'accorder
Un pardon qu'à vos pieds j'oſe vous demander.
Si mes feux autrefois vous firent quelque injure,
Si ma flâme d'abord ne fut pas aſſez pure,
Il n'eſt pas ſurprenant que dans un jeune cœur
Un peu d'orgueil ſurmonte une premiere ardeur :
Sur tout quand par la gloire, ou le rang qu'il poſſede,
Il croit qu'à ſes deſirs il n'eſt rien qui ne cede.
Mais que par vos mépris, par voſtre cruauté,
Vous m'avez bien puny de cette vanité !
Mon ame en vous perdant, dans la douleur plongée,
Mes regrets, mes remords vous ont aſſez vangée.
Ah ! ſur vos intereſts arreſtez vos regards.
Il eſt beau de monter au Trône des Ceſars !
Mais avant de remplir cette place éclattante,
Voyez auſſi le rang que ma main vous preſente :
Rang que ma vanité ne croit pas inégal
A celuy qu'en ces lieux vous offre mon Rival.
Voyez que de ſa Sœur l'adroite politique
Fonde ſur voſtre hymen ſon pouvoir tyrannique,
Et jalouſe d'un rang qu'on pouroit luy ravir,
Ne veut vous couronner que pour vous aſſervir.
Vous trouverez en Perſe une autre deſtinée.
Là, voſtre authorité ne ſera point bornée :

Et c'eſt là qu'adorant le pouvoir de vos yeux ;
Mes peuples, comme moy, n'auront point d'autres Dieux.
Ne me refuſez pas cet aveu plein de charmes,
Par ces genoux qu'encor je baigne de mes larmes.
Et ne m'expoſez point aux maux les plus affreux,
Dont on puiſſe accabler un Amant malheureux.

EUDOXE.

Seigneur, de quelques biens que ce diſcours me flatte,
Eudoxe à l'Empereur ne ſera point ingrate.
Je vous ferois rougir, avec trop de raiſon,
Si je vous meritois par une trahiſon :
Et faiſois cette injure à la main ſecourable,
Qui releva mon ſort errant, & miſerable.
Dans Athenes, jadis, pour vous rendre content,
Si vous aviez voulu, j'en aurois fait autant.
Peut-eſtre qu'avec vous j'aurois trouvé des charmes,
Dont la perte en ſecret m'a fait verſer des larmes :
Peut-eſtre en vous fuyant que ce cœur affligé,
Sans quelque trouble ailleurs ne s'eſt pas engagé.
Mais aprés que brûlant d'un feu que je déteſte,
Vous m'ouvrîtes les yeux, par un aveu funeſte,
Ne croyez pas, Seigneur, que ma facilité
Reprenne le bandeau que vous m'avez ôté.
Et quand avec le rang où voſtre orgueil ſe fonde,
Vous joindriez encor tout l'Empire du monde ;
Qu'on verroit l'Empereur, par un autre revers,
Dépoüillé, fugitif, errant de mers, en mers ;
Je verrois vos grandeurs ſans en eſtre touchée,
Tandis qu'à ſon deſtin je ſerois attachée :
Et que le mien, Seigneur, me paroiſtroit plus doux,
En fuyant avec luy, qu'en regnant avec vous.

VARANE'S.

Hé bien ! à cet Arreſt il faut que je ſouſcrive.
Du jour pour vous complaire, il faut que je me prive;
Mais puiſqu'au deſeſpoir l'on me fait recourir,
Je vangeray ma mort avant que de mourir:
Vos yeux ſeront témoins à quelle violence....

EUDOXE.

Vous eſtes éclaircy de tout ce que je penſe:
Si vous m'aimez encor vous devez m'approuver.
Ceſar m'attend au Temple, & je l'y vay trouver.
Adieu, Seigneur. Allons Rhodope.

SCENE VIII.

VARANE'S.

NOn cruelle;
Vous ne trahirez pas un Amant ſi fidelle.
Au Temple vainement vous penſez m'éviter.
A vos yeux inhumains je cours m'y preſenter!
Tremblez pour ce Rival que mon bras....

SCENE IX.

VARANE'S, MITRANE.

VARANE'S.

AH Mitrane !
Sçais-tu qu'Athenaïs à la mort me condamne ?
Suy-moy. Vien, il eſt temps de ſervir ma fureur.
Il faut immoler.....

MITRANE.

Qui !

VARANE'S.

Mon Rival.

MITRANE.

L'Empereur ?

VARANE'S.

Quoy donc ! entre ſes bras je verrois ce que j'aime ?
Sans le faire perir, ſans me perdre moy-même.
Non, non, dans ma fureur je n'écoûte plus rien.
Il faut verſer, te dis-je, & ſon ſang, & le mien.

MITRANE.

Non, Seigneur, ſans tenter cet effort inutile,
Bien-toſt pour vous ſervir tout me ſera facile.
L'Empereur qui d'Eudoxe attendoit le retour,
A remis à demain la pompe de ce jour.
Le Soleil qui s'enfuit, & la nuit qui s'avance,
Vont bien-toſt dans ces murs répandre le ſilence.
A peine du ſommeil chacun ſera ſurpris,
Je vous livre l'objet dont vous eſtes épris.

VARANE'S.

Ciel!

MATRANE.

De tous nos Perſans j'ay raſſemblé l'élite.
Ceux de l'Ambaſſadeur, & ceux de voſtre ſuite.
Avec un ſoin fidelle, & d'un œil curieux,
Nous avons eu le temps d'examiner ces lieux:
Et je ſçay les chemins qui doivent nous conduire,
Où voſtre Athenaïs. . . . .

VARANE'S.

Ah que m'oſes-tu dire!
Tu pouvois épargner un crime à ma vertu.
Et ſans m'en avertir que ne le faiſois-tu?

MITRANE.

Quoy, Seigneur, ſe peut-il qu'à vous-même contraire,
Le zele qui m'anime ait dequoy vous déplaire?
Qu'un remords inutile ait ſur vous ce pouvoir.

VARANE'S.

O qu'un Prince a de peine à trahir ſon devoir?
Qu'au point d'executer, les approches d'un crime,
Font de rudes combats dans un cœur magnanime?

MITRANE.

Cependant que feray-je? & dans quel embarras. . . .

VARANE'S.

Je m'abandonne à toy. Fay ce que tu voudras.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VARANE'S *seul.*

OU s'adreſſent mes pas ? errant à l'avanture,
Je ne ſçais où je vay dans cette nuit obſcure ;
Mais le trouble mortel dont je ſuis agité,
Eſt encor plus affreux que cette obſcurité.
Quels attentats, ô Ciel ! quel projet temeraire !
Va produire aux mortels l'aſtre qui nous éclaire !
Varanés un perfide ! un raviſſeur.... ah Dieux !
Suis-je né pour porter ces titres odieux ?
Dois-je nourir un feu que je devrois éteindre ?
Des bontez de Ceſar ay-je lieu de me plaindre ?
N'a-t'il pas fait pour moy, ſenſible à mon ennuy,
Ce que mon cœur jamais n'auroit tenté pour luy ?
Et qu'aprés cet effort qu'il a fait ſur luy-même,
Par un enlevement j'obtienne ce qu'il aime !

Barbare, peux-tu voir avec tranquilité,
Qu'un autre te surmonte en generosité.
Malheureux ! & tu vis ! & ton ame abatuë
Ne voit point de remede au poison qui la tuë.
Et tu vis ! & ta gloire est preste à te quitter.
Tu vois le précipice, & tu cours t'y jetter.
Ah ! ceux qui d'un beau sang ont la gloire de naistre,
Ne sont point criminels qu'on ne les force à l'estre :
Dés qu'ils ouvrent les yeux, ennemis du repos,
Ils sont faits pour marcher sur les pas des Heros ;
Dans leur cœur animé d'une audace si belle,
Le crime est étranger, la vertu naturelle :
Et quand on voit un Prince & perfide, & méchant ;
Le malheur le rend tel plûtost que le penchant.
Vains remords ! vains projets d'un Amant miserable !
Je ne vois rien, helas ! que le sort qui m'accable,
Et l'amour dont toujours j'éprouve la rigueur,
Avec même ascendant tyrannise mon cœur.
Essayons toutefois de vaincre nôtre flâme.
Sors, tyrannique amour, sors enfin de mon ame.
Allons trouver Mitrane. Arrestons ses projets.
Courons.... Mais de quel bruit retentit ce Palais.
On vient. C'est l'Empereur. Que mon ame est émuë.

SCENE II.

THEODOSE, VARANE'S, SATURNIN, GARDES, dont une partie porte des flambeaux devant l'Empereur.

THEODOSE *en entrant.*

QUelle temerité ! dans ma Cour ! à ma veuë !
Qu'on poursuive en tous lieux ce lâche ravisseur.
Qu'on cherche Leontin. Qu'on appelle ma Sœur.
Quoy Prince, c'est ainsi qu'un Heros magnanime
Sçait disputer un cœur par le secours d'un crime :
Et que de mes bontez perdant le souvenir,
La nuit mieux que le jour vous pensez l'obtenir?
Le Ciel m'a garanty de cette violence.
Je meritois sans doute une autre recompense:
Vous avez vû tantost combien mon amitié
M'a fait de vos ennuis ressentir la moitié,
Et je doy rendre grace à vostre ingratitude,
Qui vient de m'affranchir d'un supplice si rude.
Déja tous vos Persans éprouvent mon couroux,
Je pourois sans remords l'étendre jusqu'à vous :
Mais ce qu'icy le sort me donne d'avantage,
Ne veut pas que sur vous je vange cet outrage.
N'en parlons plus. Allez, sans attendre le jour,
J'oubliray tout. Fuyez, partez de cette Cour.

VARANE'S.

Moy fuir ! Ne croyez pas qu'aprés mon infortune,
J'aſſure par ma fuite une vie importune.
Du coup qui me confond plus ſurpris, que troublé,
C'eſt ſans eſtre abatu que j'en ſuis accablé.
D'abord enviſageant voſtre hymen redoutable,
De toutes les fureurs je me ſentis capable.
Je ne le cele point : Je ne pus reſiſter
A l'appas enchanteur dont on vint me flatter.
L'Amour d'Athenaïs eut ſur moy tant d'empire,
Que mes ſens mutinez ne l'en purent dédire :
Mais quelque honte enfin qui ſuive le forfait,
Je ne me repens point de tout ce que j'ay fait :
Ou ſi quelque remords ſe joint à ma miſere,
C'eſt d'avoir trop long-temps balancé de le faire,
D'avoir trop écoûté je ne ſçay quel effroy,
Et m'en eſtre remis ſur d'autres que ſur moy.

SCENE III.

THEODOSE, VARANE'S, PAULIN, Suite de l'Empereur.

PAULIN *à Theodoſe.*

SEigneur, vos ennemis ne ſont plus en deffenſe,
Leur Chef couvert de coups eſt en voſtre puiſſance :

Mais un autre rapport qui va vous affliger...

THEODOSE.

Quoy donc !

PAULIN.

Eudoxe...

THEODOSE.

Hé bien !

PAULIN.

On ne sçait qu'en juger.
Dans son apartement on ne l'a point trouvée.

VARANE'S.

Ah Dieux !

THEODOSE.

De quelle horreur.... vous l'avez enlevée.

VARANE'S.

Moy !

THEODOSE.

Vous. Ne cherchez plus d'inutiles raisons.
Ce que je viens de voir confirme mes soupçons.
D'une trame conduite avec tant d'insolence,
Vous n'avez eu, cruel, que trop de connoissance,
Vous ne sçavez que trop quel coupable sejour
Me cache en ce moment l'objet de mon amour:
Mais ne vous flattez pas qu'en niant vôtre crime,
La fuite vous dérobe au couroux qui m'anime.
Quoy que pour m'ébloüir vous ayez concerté,
Sa veuë est le seul prix de vôtre liberté.

VARANE'S.

Hé quel droit avez-vous de me parler en maiſtre,
En connoît-on au rang où le Ciel me fit naiſtre :
Que dis-je ? Sur quel titre oſez-vous vous flatter,
Que ſur ma liberté vous puiſſiez attenter.
Mais enfin il eſt temps que ce trouble finiſſe,
Ma gloire veut qu'icy ce trouble s'éclaircisſe.

THEODOSE.

C'eſt bien à quoy ſans doute il faut vous préparer.
Dans l'erreur plus long-temps je ne puis demeurer.
Eudoxe.....

SCENE IV.

THEODOSE, VARANE'S, LEONTIN, PAULIN, Suite de Theodoſe.

THEODOSE.

AH Leontin ; je ſuis inconſolable:
Voſtre fille....

LEONTIN.

Je ſçay le coup qui vous accable ;
Mais calmez l'un & l'autre un aveugle couroux,

Ce deſſein n'eſt party ny de vous, ny de vous,
Seigneurs : la verité m'oblige à vous deffendre :
L'autheur m'en eſt connû, je viens pour vous l'apprendre.

VARANE'S.

Quel eſt-il ce perfide, & lâche raviſſeur ?

THEODOSE.

Nommez-le promptement : parlez.

LEONTIN.

C'eſt moy, Seigneur ;
Quoy ! j'aurois pû ſouffrir que de ſi foibles charmes
A deux Princes unis fiſſent prendre les armes :
Et que l'on reprochât à mon ambition
D'avoir ſemé par eux cette diviſion.
Je l'ay miſe en des mains dont la vertu ſolide
Se chargeant comme moy de luy ſervir de guide ;
Dans un lieu ſeparé du reſte des mortels
Vient de la conſacrer au culte des autels.
C'eſt là que par des vœux que l'on ne peut enfraindre,
D'un pouvoir ſacrilege elle n'a rien à craindre.
C'eſt là que deſormais elle eſt en ſeureté
Contre la calomnie, & la temerité.

SCENE V.

THEODOSE, VARANE'S, PULCHERIE, EUDOXE, LEONTIN, PAULIN, SATURNIN, RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE, Suite.

PULCHERIE.

SEigneur, raſſurez-vous; ceſſez d'en eſtre en peine:
La voicy qui fuyoit, & je vous la rameine.

LEONTIN.

Ah Madame! pourquoy rompez-vous mes projets.

THEODOSE.

Ma ſœur, par quel bonheur vois-je encor ſes attraits.

PULCHERIE.

J'ay ſçû que cette nuit, par l'ordre de ſon Pere
Rhodope l'emmenoit dans un lieu ſolitaire,
Où ſous d'auſteres loix trop prompte à ſe ranger,
La ſevere équité n'eut pû l'en dégager.
J'ay mis à ſon paſſage une Garde fidelle,
Et pour vous informer du ſuccés de mon zele,
Au moment que la fuite alloit vous en priver,
Mes ſoins à voſtre amour ont ſçû la conſerver.

LEONTIN.

O Ciel! c'eſt donc ainſi que ton bras redoutable
Renverſe les deſſeins d'un Pere miſerable!
Vaines précautions! qui ne font que haſter
Les malheurs apparens que l'on croit éviter.

Madame, vous voulez que ma fille commande :
Hé bien ! à vos desirs il faut que je me rende.
A quoy que le destin veüille la reserver ;
Vous avez commencé : je vous laisse achever.
Mais d'un fatal hymen dont je crains les aproches,
Je sçauray par ma fuite éviter les reproches !
Détourne, ô juste Ciel ! les maux que je prévoy ;
Puisse-tu ne lancer tes foudres que sur moy.

SCENE DERNIERE.

THEODOSE, PULCHERIE, VARANE'S, EUDOXE, RHODOPE, PAULIN, CAMILLE, FLAVIE, Suite.

EUDOXE *à Theodose.*

PErmettez-moy, Seigneur, de marcher sur ses traces,
Et d'empêcher ainsi l'effet de ses menaces.
Souffrez que de ces lieux je puisse enfin sortir.

THEODOSE

Non, belle Athenaïs, je n'y puis consentir.
Pourveu que mon hymen vous éleve à l'Empire,
Je crains peu les malheurs qu'on ose me prédire.
à Varanés.
Seigneur, vous avez vû si pour vous rendre heureux,
J'ay sans cesse épargné ny mes soins, ny mes vœux.

Mais enfin j'ay l'aveu de celle que j'adore :
Pour vous en cet état, que puis-je faire encore?
Sur le point d'estre unis d'un éternel lien,
Dois-je vous immoler son bonheur & le mien ?
Consultez-en, Seigneur, vostre vertu suprême :
Et pour Juge entre nous je ne prends que vous-même.

VARANE'S.

Ouy, Seigneur, couronnez de si charmans appas
Les maux qu'on nous prédit ne vous regardent pas.
J'ay troublé trop long-temps une ardeur mutuelle
Et si de mes transports la cause estoit moins belle
Si pour un autre objet l'amour m'eût fait agir,
De mes égaremens j'aurois trop à rougir.
Mais, Seigneur, vostre exemple a dessillé ma veuë
Tantost en ma faveur vostre ame s'est vaincuë:
Et je ne prétens plus, aprés cette bonté,
Estre vostre rival qu'en generosité.

THEODOSE.

Ah ! je vous reconnois à cet effort illustre,
Par qui vostre vertu reçoit un nouveau lustre.
Comment d'un tel bienfait pourray-je vous payer

VARANE'S.

Attendez le succés pour m'en remercier :
Et quand je me resous à cet effort extrême,
Voilà comme un amant doit ceder ce qu'il aime.
Il se frappe avec son épe

THEODOSE.

Qu'on cherche du secours....

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voy?

VARANE'S.

Ceſar, Athenaïs eſt maintenant à toy.
Qu'on m'emporte.

THEODOSE.

Ah courons, contre ce coup funeſte
Ménager par nos ſoins tout l'eſpoir qui nous reſte;
Et nous verrons aprés ſi calmant ſon couroux,
Le Ciel à nos deſirs ſe montrera plus doux.

FIN.

Universita
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Livres Imprimez chez Pierre Ribou, sur le Quay des Augustins, à l'Image S. Loüis, avec le prix, reliez en veau.

LA Comtesse de Château-Briant, ou les effets de la Jalousie, 1. liv. 10. s.
Nouveau Recueil des plus beaux Secrets de Médecine, 2. vol. 2. l. 5. s.
Histoire universelle de Justin, Traduction nouvelle, avec d'excellentes remarques, par Mrs de Port Royal, 2. vol. 3. l. 12. s.
L'Esprit de l'Ecriture Sainte, avec des Reflexions, par Monsieur des Coutures. 2. vol. 3. l.
La Morale d'Epicure, avec des Reflexions, par Monsieur des Coutures, 2. l.
Le Cuisinier François augmenté, 1. l. 5. s.
Le nouveau & parfait Confiturier, 1. l. 5. s.
La nouvelle & parfaite Grammaire Françoise, par Chiflet, augmenté, 1. l. 5. s.
La nouvelle & parfaite Grammaire Allemande & Françoise, par Monsieur Perger, 1. l. 5. s.
Histoire secrette des plus fameuses conspirations, conjurations des Pazzi contre les Medicis; par Mr le Noble 1. l. 16. s.
Le Voyage de la Reine d'Espagne, 1. l. 10. s.

Le Bâtar de Navarre, 1. liv.

Autheurs de Theatre.

Les Oeuvres de Mr Dancourt, 5. vol. 10. l.
Les Ouvres de Mr de Capiſtron, 1. vol. 4. l.
Les Oeuvres de Mr Pradon, 1. vol. 3. l.
Les Oeuvres de Mr de Palaprat, 1. vol. 3. l.
Les Oeuvres de Mr Poiſſon, 2. vol. 3. l.
Les Oeuvres de Mr Chammellé, 1. vol. 2. liv.
Les Oeuvres de Mr de la Thuillerie, 1. vol. 2. l.
Les Oeuvres de Mr de Haute-Roche, 1. vol. 3. l.
Les Oeuvres de Mr Renard, 2. liv.
Les Oeuvres de Mr de la Foſſe, 2. l. 10. ſ.
Les Oeuvres de Mr Baron, 1. l. 10. ſ.
Les Oeuvres de Mr de Lagrange, 1. vol. 2. l. 10. ſ.
Gabinie, Tragedie Chrêtienne, 1. l.

L'on y vend auſſi toutes les Tragedies, & Comedies de divers Autheurs imprimées ſeparément, & autres Livres nouveaux.